

SCIENCE DE L'ESPRIT - SCIENCE DE L'ESPRIT  
SCIENCE DE L'ESPRIT - SCIENCE DE L'ESPRIT

**SCIENCE DE L'ESPRIT**

**Rudolf Steiner**

**MYSTÈRES**

**MOYEN AGE**

**\***

**ROSE-CROIX**

**\***

**INITIATION  
MODERNE**

**SCIENCE DE L'ESPRIT**

**RUDOLF STEINER**  
**LES MYSTÈRES**  
ANTIQUITÉ  
MOYEN ÂGE – ROSE-CROIX  
INITIATION MODERNE

*14 conférences faites à Dornach  
du 24 décembre 1923 au 13 janvier 1924*



*Traduction française Simone Hannedouche*

Éditions Anthroposophiques Romandes  
13, rue Verdaine, 1204 Genève/Suisse  
1977

Traduction faite d'après un sténogramme non revu par l'auteur. L'édition originale porte le titre :

« Die Weltgeschichte in anthroposophischer Beleuchtung  
und als Grundlage der Erkenntnis des Menschengenusses.  
Mysterienstätten des Mittelalters, Rosenkreuzertum und  
Modernes Einweihungsprinzip ».

1<sup>er</sup> édition 1962

Bibliographie N 233

© 1977. Tous droits réservés by  
Éditions Anthroposophiques Romandes

Traduction autorisée par la  
Rudolf Steiner-Nachlass-verwaltung  
Dornach/Suisse

Imprimé en Suisse  
Schüler SA, Bienne

## TABLE DES MATIÈRES

I. – Évolution de la mémoire au cours du développement de l'évolution de l'humanité : mémoire localisée, mémoire rythmique, mémoire liée au temps.

II. – État de conscience de l'ancien Orient : conscience diurne – rêve éveillé ; conscience nocturne préparative – vie dans le système planétaire.

III. – Épopée de Gilgamesch. Époque de transition, recherche de l'initiation au cours de voyages. Les Mystères d'Éphèse.

IV. – Les Mystères d'Hibernie. Gilgamesch et Eabani et leur réincarnation dans les âmes d'Aristote et d'Alexandre le Grand. Les « catégories » d'Aristote.

V. – La perception de l'Esprit de la Nature dans les Mystères de l'ancien Orient devient un souvenir du Cosmos en Grèce. Situation des Mystères d'Éphèse.

VI. – Époque entre l'incendie du temple d'Artémis et la mort de Julien l'Apostat, initié aux Mystères d'Éleusis. L'action de l'aristotélisme, les conquêtes arabes en Espagne, la scolastique médiévale.

VII. – La vision du lien de l'homme avec le monde se perd. Les métaux dans la nature et dans l'organisme humain. Les remèdes.

VIII. – La jalousie des Dieux et la jalousie des hommes. Enseignement des Rose-Croix.

IX. – Recherches sur la vie spirituelle au Moyen Âge. Saturne, Soleil, Lune.

X. – Centres cachés de Mystères au Moyen Âge. Leurs initiatives « Ars Magna » de Raymond Lulle.

XI. – La création de la Rose-Croix. Le sacrifice de la connaissance stellaire et

l'impulsion vers la liberté.

XII. – Rapports de l'homme terrestre avec le Soleil ; conceptions et connaissance dans l'école rosicrucienne. Début de l'ère michaélique.

XIII. – Écoles secrètes des 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles. Les Rose-Croix. Matière et forme chez Aristote.

XIV. – Les tâches de l'ère michaélique. Initiation rosicrucienne.

### **Imprimé d'après une sténographie**

Au sujet de ces publications privées, Rudolf Steiner s'exprime de la manière suivante dans son autobiographie « Mein Lebensgang » (35<sup>e</sup> et 36<sup>e</sup> chapitres, mars 1925) :

« C'est en qualité de communications orales et non destinées à l'impression que le contenu de ces publications a été conçu »...

« Il n'y est question nulle part, même si peu que ce soit, de quelque chose qui ne serait pas une pure donnée de l'Anthroposophie, laquelle est en train de s'édifier »...

Toute personne qui lit ces publications privées peut, dans le plein sens du terme, les considérer précisément comme ce que l'Anthroposophie veut exprimer. C'est pourquoi l'on a pu sans scrupule s'écarter de la règle selon laquelle on ne devait répandre des textes imprimés que dans le cercle des membres de notre société. Il faudra seulement passer sur quelques imperfections de langage dans ces esquisses que je n'ai pas revues avant leur parution.

On ne pourra accorder la capacité de juger le contenu d'une telle publication privée qu'aux personnes qui le liront en connaissance de cause. Et le moins que l'on puisse exiger des lecteurs de presque tous ces textes est qu'ils aient une connaissance anthroposophique de l'être humain et du cosmos, pour autant que sa nature soit décrite dans l'Anthroposophie, ainsi que la connaissance de ce qui, sur les communications du monde spirituel, s'y trouve en qualité « d'histoire de l'Anthroposophie ».

## PREMIÈRE CONFÉRENCE

*Dornach, 24 décembre 1923*

Mes chers Amis,

Pendant ces soirées de notre assemblée de Noël, je voudrais vous donner, de l'évolution humaine sur la Terre, un aperçu qui puisse nous amener à prendre une conscience plus intime et plus profonde de ce qu'est l'homme aujourd'hui. À l'époque actuelle où quelque chose d'extrêmement important – peut-on déjà dire – se prépare pour toute la civilisation humaine, tout homme qui réfléchit un peu sérieusement devrait se demander : comment s'est donc formée au cours d'une longue évolution la structure actuelle de l'âme humaine, sa disposition actuelle ? Car on ne peut nier que le Présent ne puisse être compris que si l'on recherche ses racines dans le Passé.

On a actuellement de curieux préjugés sur l'évolution de l'homme et de l'humanité. D'abord on s'imagine qu'en ce qui concerne son âme et son esprit, l'homme a été pour l'essentiel depuis l'époque historique ce qu'il est maintenant. Certes, les savants sont persuadés que dans l'ancien temps les hommes étaient puérils, qu'ils croyaient à toutes sortes de fictions chimériques et qu'ils ne sont devenus scientifiquement intelligents que ces tout derniers temps. Mais quand on s'affranchit de ce point de vue purement scientifique, on pense qu'en général la disposition actuelle de l'âme est celle-là même qu'avait déjà le Grec ou l'Oriental.

Si, en détail, on accepte quelques petites modifications dans la vie de l'âme, dans l'ensemble on pense que pendant tous les temps historiques il en a toujours été comme aujourd'hui. On considère que le cours de l'histoire se perd dans la préhistoire et on dit : « là, on ne sait rien de sûr ». Mais on va plus loin : « là, dit-on, l'homme en était encore au stade animal ». Et on se crée une vision de l'histoire telle que la vie de l'âme reste à peu près la même au cours des temps ; puis la vision s'évanouit dans les nuages de la préhistoire et on imagine l'homme dans un état d'imperfection animale, c'est-à-dire à l'état de singe supérieur. Voilà à peu près la conception adoptée aujourd'hui.

Elle obéit à un extrême préjugé, car on se soucie fort peu, dans cette conception, de reconnaître la profonde différence qui sépare une âme actuelle de celle d'une époque relativement récente ; disons : des 11<sup>e</sup>, 10<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup> siècles après J.-C. ; ou bien, la différence entre l'âme d'un homme actuel et celle d'un contemporain du Mystère du Golgotha ou celle d'un Grec. Et si nous remontons plus avant dans le monde oriental dont la civilisation grecque était une sorte de colonie – une colonie fondée sur le tard – nous arrivons à une disposition d'âme totalement différente de celle d'aujourd'hui. Je voudrais vous montrer – d'abord par des exemples, par des cas réels – comment il y a disons 10 000 ou 15 000 ans, l'homme qui vivait en Orient, était constitué tout autrement qu'un Grec, ou que nous-mêmes.

Représentons-nous bien la vie de notre âme : Prenons un fait quelconque de la

vie de notre âme : nous faisons une expérience ; de cette expérience à laquelle nous avons pris part, soit par nos sens, soit par notre personnalité, nous nous formons une idée, une représentation. Nous conservons cette représentation dans notre pensée et après un certain temps, elle peut à nouveau surgir comme souvenir dans la vie de l'âme consciente. Vous avez aujourd'hui un souvenir qui vous ramène à une expérience perçue il y a peut-être dix ans. Réalisez bien, avec précision, ce qui se passe là en réalité.

Vous avez vécu quelque chose il y a dix ans – disons qu'il y a dix ans vous avez fait une visite à un groupe d'hommes ; vous avez eu la perception de chacun de ces hommes, de leur visage, etc., etc. ; vous avez pris conscience de ce que ces hommes vous ont dit, de ce que vous avez fait en leur compagnie, etc. Tout cela peut resurgir aujourd'hui devant vous, sous forme d'image : c'est une image intérieure, présente en vous, d'un événement remontant peut-être à dix ans. Et non seulement selon la Science, mais aussi selon un sentiment général (à la vérité très affaibli aujourd'hui, mais qui existe), on localise le souvenir qui se représente et qui ramène à une expérience vécue, dans la tête humaine. On se dit : c'est dans la tête que se trouve le souvenir des expériences.

Faisons maintenant un assez grand saut en arrière dans l'évolution humaine et considérons les populations des régions orientales dont nos Chinois, nos Hindous historiques, etc., ne sont que les successeurs. Remontons ainsi des milliers d'années en arrière. Quand nous avons sous les yeux un homme de ces temps reculés, mes chers amis, son mode de vie ne l'amenait pas à se dire : « J'ai dans ma tête le souvenir de quelque chose dont j'ai fait l'expérience dans ma vie extérieure. Il n'avait pas ce souvenir intérieur, cela n'existait pas pour lui ; il n'avait ni pensées, ni idées remplissant sa tête. L'homme actuel qui est superficiel pense : « aujourd'hui, nous avons des idées, des notions, des représentations ; depuis les temps historiques, cela a toujours existé ». Mais il n'en est pas ainsi.

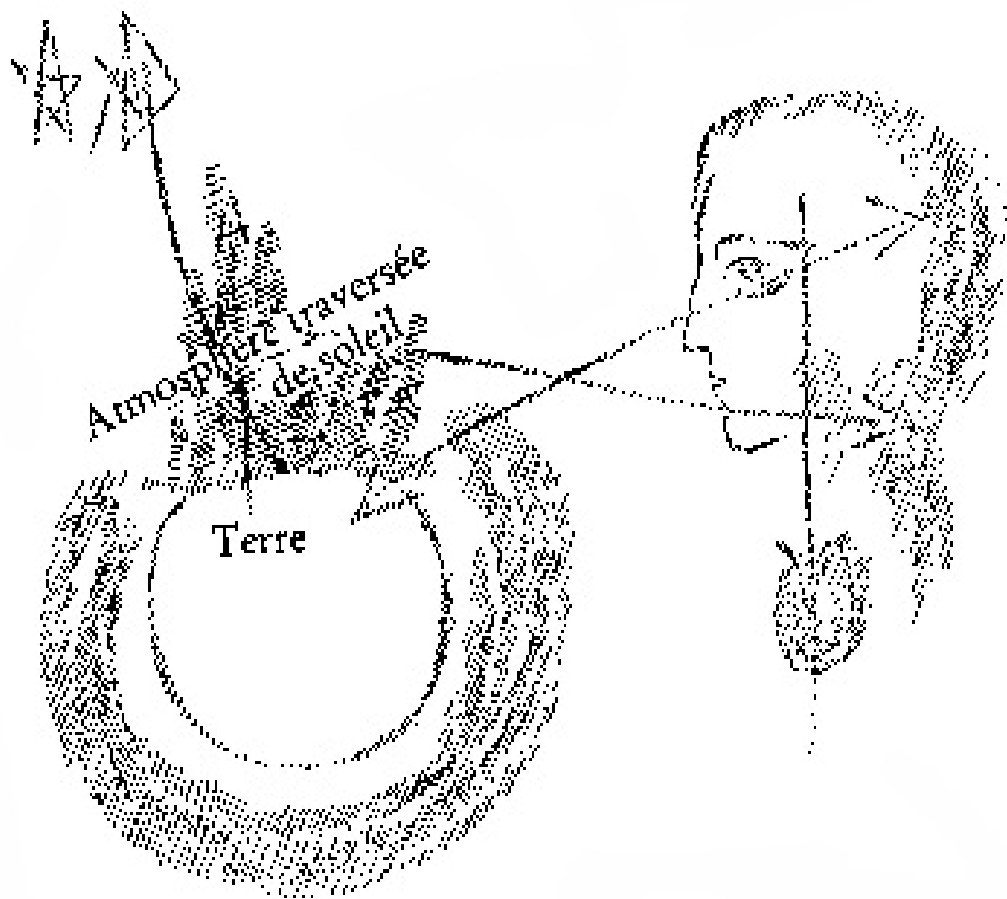
Quand, avec notre vision spirituelle, nous avons suffisamment reculé dans le temps, nous rencontrons des hommes qui n'avaient absolument pas d'idées, ni de représentations dans la tête, qui n'éprouvaient pas ce contenu abstrait de leur tête, mais, si bizarre que cela puisse vous paraître, qui sentaient vivre leur tête entière, qui, simplement, la sentaient, la ressentaient. Ces hommes ont ignoré les abstractions au sens où nous les entendons. Vivre des idées dans sa tête, ils ne le pouvaient pas, mais ressentir la vie de sa propre tête, cela, ils le pouvaient. Quand vous avez le souvenir d'un événement, vous rapportez cette image à l'événement, vous établissez une relation entre votre souvenir et l'événement extérieur ; d'une manière analogue, ces hommes rapportaient le fait d'avoir une tête à la Terre, à la terre entière.

Et ils disaient : « Dans le monde, il y a la terre : dans le monde il y a moi et avec moi, ma tête. Et ma tête que je porte sur mes épaules est le souvenir cosmique de la terre. La terre était là d'abord ; ma tête est venue après, mais le fait que j'ai une tête, c'est le souvenir, le souvenir cosmique de l'existence terrestre. L'existence



terrestre est toujours là, mais la configuration entière, la formation entière de la tête humaine est en rapport avec la terre entière. C'est ainsi qu'un ancien Oriental ressentait, dans sa propre tête, l'être même de la planète Terre. Il disait : « De l'existence cosmique générale, les Dieux ont créé, engendré la terre avec ses règnes naturels, la terre avec ses fleuves et ses montagnes ; mais moi, sur mes épaules, je porte ma tête et cette tête est une reproduction fidèle de la terre elle-même. Le sang qui circule dans cette tête est une fidèle reproduction des courants qui sillonnent les terres et les mers. Dans ma tête, la configuration du cerveau reproduit la configuration des montagnes terrestres. Je porte sur mes épaules une copie de la planète terrestre qui m'appartient. Exactement comme l'homme moderne rattache ses souvenirs à ses expériences, cet homme rattachait sa tête à la planète : vous voyez que la vision intérieure de l'homme était entièrement différente.

En outre, quand l'homme ressentait ce qui entoure la terre, et s'en faisait une idée, cela lui apparaissait comme l'élément aérien environnant et traversé par le soleil, par sa chaleur et sa lumière. Et dans un certain sens on peut dire que le Soleil vit dans cette ceinture aérienne de la Terre. La Terre s'ouvre à l'Univers en dirigeant ses activités vers l'élément aérien et en accueillant l'action du Soleil. À cette antique époque, l'homme ressentait la région de la Terre où il vivait comme tout particulièrement importante, comme essentielle. Ainsi, un ancien oriental ressentait comme sa part propre, une partie de la surface terrestre, avec, sous lui, la terre, et au-dessus de lui, l'enveloppe aérienne ouverte au Soleil ; ce qui était à gauche et à droite, devant et derrière lui, le reste de la Terre, se perdait dans un ensemble imprécis.



Quand donc un ancien Oriental, vivant sur le sol indien, ressentait ce sol indien comme particulièrement important, ce qui était ailleurs sur la terre, à l'est, au sud, à l'ouest, s'évanouissait. Il ne se souciait pas beaucoup de la manière dont la terre touchait au reste de l'espace cosmique. Par contre, le sol sur lequel il était, la manière dont ce lieu était orienté vers l'espace cosmique lui importait beaucoup. La façon dont il pouvait respirer sur ce sol-là, il la ressentait comme une expérience particulièrement importante pour lui.

Aujourd'hui, les hommes ne se demandent plus guère comment on respire sur un certain sol ; évidemment, ils vivent sous l'influence de conditions favorables ou défavorables à leur respiration, mais cela ne pénètre pas de la même façon dans leur conscience. L'ancien oriental a réellement eu l'expérience profonde de la manière dont il pouvait respirer et aussi de celle qui lui est connexe, c'est-à-dire de la manière dont la Terre s'orientait vers l'espace cosmique. Ce qui vivait dans sa tête était pour lui la terre entière. Mais la tête, mes chers amis, est fermée par des parois osseuses et dures, vers le haut, sur les côtés, à l'arrière. Cependant elle est munie de « sorties », elle a une certaine ouverture libre vers le bas, vers la poitrine.

C'était d'une grande importance pour l'homme d'autrefois, que de sentir comment la tête s'ouvrait avec une liberté relative du côté de la poitrine ! Il ressentait la configuration interne de la tête comme une image du domaine terrestre, et de la même manière qu'il mettait la Terre en relation avec sa tête, il devait aussi mettre en relation l'atmosphère qui était au-dessus de la terre avec ce

qui, en lui, était au-dessous de la tête : cette ouverture vers le bas, dirigée vers le cœur, était l'image correspondant à l'ouverture de la terre vers le Cosmos. Et c'était une puissante expérience que celle qui l'amenait à se dire : « dans ma tête je sens la terre entière ; mais cette terre-là s'ouvre vers ma poitrine qui porte mon cœur, et ce qui se passe là entre ma tête, ma poitrine et mon cœur est une reproduction de ce qui se passe en haut, de ce qui s'élève de ma vie vers le Cosmos, de ce qui monte dans l'atmosphère pénétrée de soleil ».

C'était une expérience importante, fondamentale pour l'homme que se dire : « Ici, dans ma tête, la Terre vit en moi. Or la Terre se tourne vers le soleil et l'image du soleil en moi, c'est mon cœur ». Il atteignait ainsi à ce qui – autrefois – correspondait à notre sentiment actuel. Nous possédons bien ce sentiment abstrait, mais directement, nous ne savons rien de notre cœur. Par l'anatomie, la physiologie, nous croyons en savoir quelque chose. En fait, ce n'est rien de plus que ce que nous pourrions savoir d'un cœur fabriqué avec du papier mâché. Le sentiment que nous avons du monde, l'homme d'autrefois ne l'avait pas, il avait le sentiment de son cœur, et comme nous dirigeons notre sentiment vers le monde qui vit avec nous, comme nous sentons notre amour pour quelqu'un ou notre antipathie, notre goût pour une fleur ou notre aversion pour une autre, comme nous dirigeons nos sentiments vers le monde, mais vers un monde – pourrait-on dire – détaché d'un Cosmos solide, matériel, comme une « abstraction aérienne », l'ancien oriental lui, unissait son cœur au Cosmos, c'est-à-dire à ce qui, de la Terre, montait à travers l'air vers le Soleil.

Aujourd'hui quand nous marchons, nous disons que nous « *voulons* » marcher ; nous savons que notre volonté vit dans nos membres. L'homme de l'antique Orient avait une expérience tout autre : ce que nous appelons aujourd'hui « volonté », il ne pouvait l'appeler ainsi. C'est un pur préjugé de penser que ce que nous appelons : pensée, sentiment, volonté, existait chez ces anciens peuples orientaux. Cela n'existait pas. Ils avaient l'expérience de la tête qui était celle de la Terre, et les expériences de la poitrine et du cœur qui étaient celles de leur atmosphère immédiate jusqu'au soleil. Le soleil correspondait au cœur.

Mais ils avaient le pouvoir de se glisser dans leurs membres et de percevoir leur propre humanité dans les mouvements des jambes et des pieds, dans les mouvements des bras et des mains ; ils se ressentaient dans le fait de se mouvoir. Mais quand leur être intérieur s'étirait ainsi jusque dans les membres, ils ne ressentaient pas seulement une image de leur ambiance terrestre, mais ils éprouvaient directement le lien de l'homme avec le monde des étoiles. « Dans ma tête, j'ai une image de la terre ; dans ce qui, de la tête s'allonge librement vers le bas dans la poitrine jusqu'au cœur, j'ai une image de ce qui existe autour de la Terre. Ce que je ressens comme les forces de mes bras et de mes mains, de mes pieds et de mes jambes, reproduit les relations de la terre avec les astres qui vivent au loin dans l'espace cosmique ».

Si bien que l'homme qui dans ces temps anciens aurait exprimé les expériences qu'il avait – nous pourrions dire aujourd'hui – en temps qu'homme « qui peut », n'aurait pas dit : je marche – ces mots-là n'existaient pas. Il n'aurait pas dit non plus : je m'assieds. Si on voulait rendre ce contenu subtil des antiques langages, on trouverait partout qu'à la place de : « je marche »... l'ancien oriental disait : Mars me pousse, Mars agit en moi. Le fait d'avancer était ressenti comme une impulsion de Mars dans les jambes.

L'acte de saisir quelque chose, de toucher avec les mains, était exprimé ainsi : Vénus agit en moi. L'acte de montrer quelque chose, même quand, pour montrer, on accompagnait quelqu'un, tout geste destiné à faire voir quelque chose était exprimé par : Mercure agit en l'homme. La position assise était due à l'action de Jupiter ; et s'étendre, soit pour le repos soit par paresse, c'était : s'abandonner à l'impulsion de Saturne. Ainsi, on ressentait dans ses membres l'espace cosmique extérieur. L'homme savait que lorsqu'il quittait la Terre pour aller dans l'espace cosmique, il allait de la terre, dans ce qui l'entoure, puis dans la sphère des étoiles. Quand il descendait de la tête vers le bas, il faisait la même chose dans sa propre entité : sa tête était la Terre ; dans sa poitrine et son cœur, il était dans l'atmosphère ; dans ses membres, il retrouvait le Cosmos étoilé.

Je dirais qu'à un certain point de vue, on peut très bien le faire. Mais nous autres, pauvres hommes du présent, nous vivons dans des pensées abstraites : et que sont-elles ? Nous en sommes très fiers ; mais nous oublions qu'au-dessus des pensées abstraites les plus raffinées, il y a notre tête. Et notre tête est plus riche de contenu que nos pensées les plus raffinées. Une simple circonvolution du cerveau – l'anatomie et la physiologie ne savaient pas grand-chose du merveilleux secret des circonvolutions cérébrales – une simple circonvolution du cerveau est quelque chose de plus grandiose, de plus puissant que la science abstraite la plus géniale d'un homme. Et il y eut sur la terre un temps où l'homme n'était pas seulement conscient des pensées qui nous environnent, mais où il était conscient de sa tête, où il ressentait la tête ; il aurait dit d'elle : « la sphère aux quatre collines », ou encore : « la colline de la vision », car il la ressentait comme la reproduction d'une certaine configuration montagneuse de la terre ; un temps où l'homme ne rattachait pas le cœur au soleil en vertu d'une quelconque théorie abstraite, mais où il se disait : ce que ma tête est par rapport à ma poitrine, à mon cœur, la terre l'est par rapport au soleil.

C'était le temps où l'homme, pendant toute sa vie, croissait en union avec l'univers, avec le Cosmos, et ce sentiment de croissance en commun s'exprimait en tout. Oui ! Nous en arrivons à mettre à la place de notre tête, la pitoyable pensée actuelle, nous en arrivons à « avoir des souvenirs ». Nous transformons ce que nous avons vécu en souvenirs abstraits conservés par notre tête. Celui qui n'a pas de pensées, mais qui a l'expérience de sa tête, ne peut pas faire cela : il ne peut pas se former de souvenirs. Si l'on pouvait retourner vers ces régions de l'Orient primitif dans lesquelles les gens étaient encore conscients de leur tête, mais n'avaient pas de pensées – et donc pas de souvenirs – on trouverait sous une

forme particulière ce dont nous commençons à avoir à nouveau besoin. Pendant longtemps les hommes n'en ont pas eu besoin, mais reconnaissons que si nous en avons besoin, c'est justement une petite faiblesse de notre âme moderne.

À l'époque dont je parle, quand on venait dans les régions où vivaient les hommes qui étaient ainsi conscients de leur tête, de leur poitrine, de leur cœur, de leurs membres, comme je l'ai indiqué, on voyait un peu partout : ici, un petit poteau fiché en terre et marqué d'un signe, là, un mur gravé. Toutes les régions, toutes les localités habitées par des hommes étaient parsemées de marques nettement visibles, car on n'avait pas encore de pensées-souvenirs. Là où il s'était passé quelque chose, on élevait pour ainsi dire un petit monument commémoratif et quand on revenait au même endroit, en retrouvant le signe, on revivait l'événement. L'homme et la terre vivaient étroitement unis dans la tête humaine.

Tandis qu'aujourd'hui l'homme prend simplement note dans sa tête – car nous avons à nouveau le besoin de noter, non seulement dans la tête, mais dans notre agenda – ce qui est simplement une faiblesse de l'âme, et nous le ferons de plus en plus. Autrefois on ne prenait pas de notes dans sa tête parce que les pensées, les idées n'existaient pas encore. On mettait partout des signes commémoratifs, et de cette disposition naturelle à l'homme est née la pensée, mes chers amis.

Tout ce qui est entré dans l'évolution historique de l'humanité est venu de l'intérieur même de la nature humaine. On devrait seulement être honnête et s'avouer : le fondement le plus profond de la pensée, l'homme actuel l'ignore. Il élève des monuments par habitude ; mais ces monuments sont les derniers vestiges de ces signes d'autrefois, alors que l'homme n'avait pas encore une mémoire comme celle d'aujourd'hui et devait marquer d'un signe l'endroit où il avait éprouvé quelque chose pour, quand il y revenait, le faire revivre dans sa tête, car celle-ci faisait revivre tout ce qui était relié à la terre. « Nous confions à la terre ce que la tête a éprouvé » : c'était un principe de cette ancienne époque.

Cette époque primitive de l'ancien Orient peut donc être spécifiée comme celle du « souvenir localisé », celle où tout ce qui est souvenir est lié à des signes qu'on plaçait sur la terre. Le souvenir n'était pas là, à l'intérieur, il était à l'extérieur partout où s'élevaient des pierres remémorant un fait. On élevait des monuments commémoratifs sur la terre : c'était la *mémoire localisée*.

Pour l'évolution spirituelle de l'homme, il est excellent, encore aujourd'hui, de relier quelque chose non point au souvenir intérieur, mais à celui qui naît d'une union de l'homme avec le monde extérieur terrestre, et de se dire, par exemple : « je ne veux pas me souvenir simplement de ceci ou de cela, je veux m'aider d'un signe extérieur » – ou encore : « je vais avant tout cultiver certains sentiments au moyen de signes extérieurs ; dans un coin de ma chambre, je vais installer une image de la Madone pour qu'en la regardant, mon âme se livre à la dévotion que m'inspire la Madone ». Car un lien très subtil relie ce que nous venons d'exposer à cette coutume d'honorer des images comme celle de la Madone que nous trouvons dans les maisons plus nous allons vers l'Est. Ce n'est pas seulement en Russie

qu'on en trouve, mais partout dans l'Est européen. Au fond, ce sont là des vestiges du temps où le souvenir était localisé où il était extérieurement rattaché à un lieu.

Mais un deuxième stade suivit, dans lequel l'homme passa du souvenir localisé au *souvenir rythmique*. Nous avons donc : d'abord le souvenir localisé, puis le souvenir rythmique. Ce ne fut pas seulement en raison de quelque habileté, mais bien en vertu d'une exigence même de son entité que l'homme s'adonna à la vie du rythme. Quand il avait entendu quelque chose, il éprouvait le besoin de le reproduire en lui-même pour qu'un rythme s'en dégageât. Quand il entendait la vache – « meuh » – il ne l'appelait pas « meuh » tout court, mais meuh-meuh ou même à une époque plus reculée : meuh-meuh-meuh, c'est-à-dire qu'il enchaînait les sons perçus pour en faire un rythme.

Aujourd'hui encore vous retrouverez la même tendance dans la formation de certains mots : le coucou, par exemple, « à gogo » ou encore dans certains mots dont les syllabes répétées ne se suivent pas immédiatement – (tire-lire-biribi – N. du t.). Remarquez d'ailleurs le goût qu'ont encore les enfants pour ces répétitions. C'est un héritage de l'époque où est né le souvenir rythmique, où l'on ne se rappelait que ce que l'on exprimait dans un rythme, dans une répétition, une répétition rythmique. Il devait y avoir au moins une analogie entre les sons successifs (nos allitérations). Cette introduction du rythme dans la vie de la mémoire est le reste d'une tendance très forte d'introduire du rythme partout, car dans cette période qui a suivi la mémoire localisée, ce qui n'était pas rythmé, l'homme ne le retenait pas.

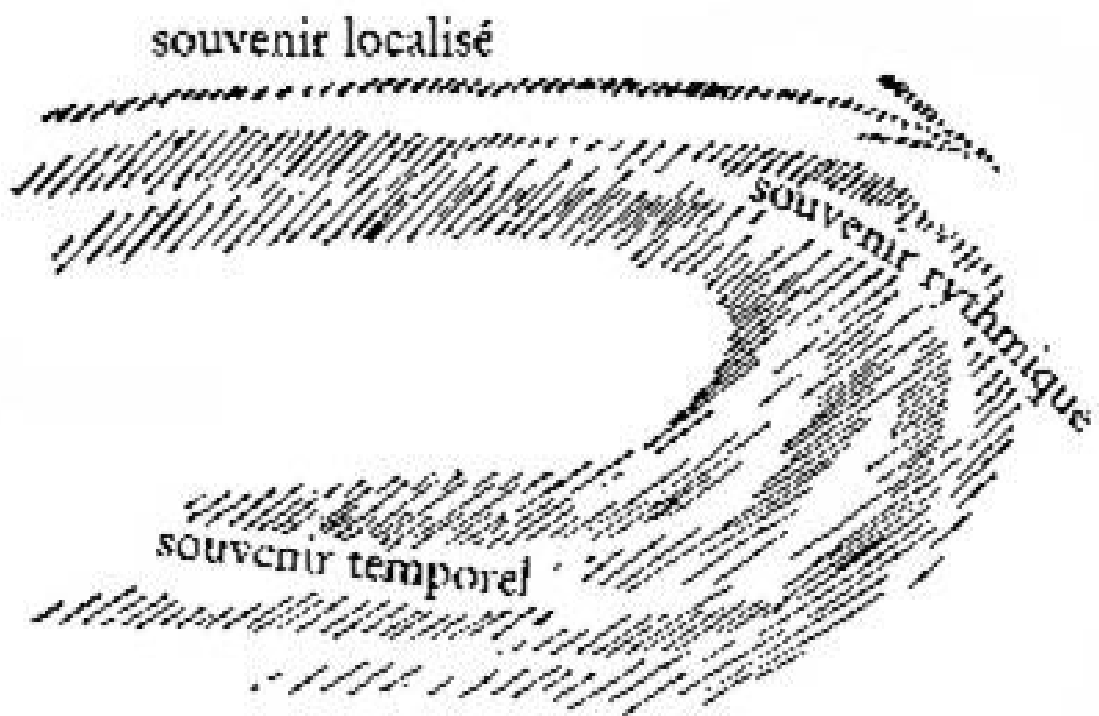
C'est cette mémoire rythmique qui est à l'origine de toute versification et tout particulièrement de la poésie versifiée. Et ce que nous connaissons aujourd'hui n'est que le 3<sup>e</sup> degré de la mémoire : le souvenir temporel qui ne se relie plus à l'espace, ni au rythme, mais où tout ce qui est lié au temps peut plus tard être rappelé ! Cette mémoire purement abstraite qui est la nôtre n'est que le troisième degré dans l'évolution de la mémoire.

Et maintenant considérez le moment précis où, dans l'évolution humaine, le souvenir rythmique passe au *souvenir temporel*, où apparaît pour la première fois ce qui dans notre pitoyable abstraction d'hommes modernes apparaît si naturel : le souvenir lié au temps, par lequel nous nous rappelons quelque chose sous forme d'image ; où nous ne savons plus qu'autrefois nous avons dû enregistrer dans une répétition rythmique, dans une activité à demi ou parfois tout à fait inconsciente ce qui devait être retenu. Ce moment du passage du souvenir rythmique au souvenir temporel coïncide avec l'époque où l'ancien Orient vient coloniser en Grèce, l'époque à laquelle l'histoire situe l'installation en Europe de colonies venues d'Asie. Ce que les Grecs racontent de ces héros venus d'Asie ou d'Égypte et qui se sont installés sur le sol grec, c'est un récit dont le sens réel serait celui-ci : de la terre où régnait la mémoire rythmique les grands héros sont partis pour chercher un climat où le souvenir rythmique pouvait passer à la mémoire, au souvenir temporel.

Cette époque marque avec netteté le commencement de la civilisation grecque. Car ce qui en Orient est la terre-mère, la racine même de la Grèce, c'est au fond une région où les hommes possédaient une mémoire de caractère rythmique. Là régnait le rythme. Et l'homme ne comprend vraiment l'ancien Orient que lorsqu'il se le représente comme *la terre du rythme*. Et si nous considérons le Paradis comme aussi vaste que l'indique la Bible, nous devrions, si nous le plaçons en Asie, nous le représenter comme le domaine dans lequel, venant du Cosmos, les rythmes les plus purs résonnaient et où dans l'homme se ranimait ce qui était sa mémoire rythmique ; où l'homme vibrait selon le rythme créé par le Cosmos.

Vous ressentez encore dans la Bhagavad-Gita un écho de ce rythme grandiose ; vous le ressentez aussi dans les Vedas et même dans bien des œuvres poétiques et des « écrits » – pour employer une expression moderne – de l'Ouest asiatique ; on trouve là les échos du rythme qui parcourut un jour toute l'Asie de sa vibration majestueuse et qui se répercutait comme le mystère de l'atmosphère terrestre, dans la poitrine humaine, dans le cœur humain. Puis remontons à une époque encore plus ancienne, où le souvenir rythmique lui-même se perd dans la mémoire localisée, où les hommes n'avaient pas encore de souvenirs rythmiques, où les hommes étaient obligés de rappeler par un signe commémoratif ce qu'ils avaient vécu à un endroit. Lorsqu'ils n'étaient pas à cet endroit, cela ne leur servait pas ; quand ils y revenaient, ils retrouvaient le souvenir, mais ce n'est pas eux qui se rappelaient, c'était le signe, la terre qui le leur rappelait ; de même que la terre a son image dans la tête humaine, de même le signe placé sur la terre réveille sa copie, son image dans la tête de ces hommes au souvenir localisé. L'homme vivait alors en union intime avec la terre, sa mémoire aussi. L'Évangile le rappelle à l'endroit où il est dit que le Christ écrit quelque chose sur la terre.

Nous avons fixé le moment où le souvenir localisé passe au souvenir rythmique. C'est le moment où, pendant que s'effondre l'ancienne Atlantide, les peuples primitifs post-atlantéens émigrent d'Ouest en Est, vers l'Asie. Car, il y eut d'abord une migration partie de cette Atlantide qui forme aujourd'hui le fond de l'océan Atlantique, et qui se dirigea à travers l'Europe vers l'Asie ; puis le retour des civilisations successives vers l'Europe. Avec la migration des peuples atlantéens vers l'Asie, le souvenir localisé passe au souvenir rythmique qui culmine dans la vie spirituelle de l'Asie. Puis, avec la colonisation vers la Grèce, le souvenir rythmique devient le souvenir temporel que nous possédons encore.



C'est sous le signe de cette transformation du souvenir que se déroule toute la civilisation entre la catastrophe atlantéenne et la naissance de la civilisation grecque ; tout ce que l'histoire nous transmet venant d'Asie, soit sous forme de légendes, soit sous forme de contes. Ce n'est pas avec des choses extérieures, avec des documents, que nous connaissons vraiment l'évolution des hommes sur la terre, mais en suivant l'évolution de ce qui vit à l'intérieur des hommes, la manière dont la faculté du souvenir s'est orientée du dehors vers le dedans.

Vous savez tous, mes chers amis, ce que signifie pour l'homme actuel cette faculté du souvenir. Vous avez déjà entendu parler de ces gens qui brusquement dans un cas pathologique ont perdu le souvenir d'une partie de leur vie. J'ai eu un ami qui, avant sa mort, a traversé une épreuve de ce genre ; il lui arriva de quitter un jour sa maison, de prendre à la gare un billet pour un certain endroit, d'y descendre, et de reprendre un autre billet ; tout cela pendant que le souvenir de sa vie antérieure, jusqu'à l'achat du billet, était momentanément éteint. Il exécuta tous ces actes très correctement ; la raison était intacte, mais la mémoire faisait défaut. Et il se retrouva, quand la mémoire lui revint, à l'asile des vagabonds de Berlin où il s'était présenté. On put constater qu'entre-temps il avait traversé la moitié de l'Europe sans pouvoir relier cette expérience aux précédentes. La mémoire ne s'éclaira à nouveau que dans cet asile berlinois pour vagabonds.

Ce n'est là qu'un exemple parmi tous ceux que nous pouvons constater dans la vie et par lesquels nous voyons que la vie de l'âme chez l'homme moderne cesse d'être intacte si le fil du souvenir ne remonte pas d'une manière ininterrompue jusqu'à un certain point après la naissance.

Ce n'était pas le cas pour ces hommes qui disposaient du souvenir localisé : ils ne connaissaient pas le fil du souvenir. Mais dans l'âme ils auraient été aussi



malheureux que nous le devenons quand quelque chose éteint notre Moi, s'ils n'avaient pas été, sur leur sol, entourés des signes qui commémoraient ce qu'ils avaient vécu, signes qu'ils avaient eux-mêmes partout tracés, mais aussi de ceux que leurs pères, leurs sœurs, leurs frères avaient élevés et dont une certaine analogie de forme leur révélait la présence de leur parenté. Toutefois ce que nous éprouvons intérieurement comme la condition de l'intégrité de notre moi, c'était pour ces hommes quelque chose d'extérieur à eux.

C'est seulement en évoquant devant notre âme cette transformation de l'âme humaine que nous saisissons l'importance de ce changement pour l'évolution historique de l'humanité. Et j'ai voulu, d'abord avec un exemple précis, vous montrer comment l'histoire de l'âme de l'humanité est liée à la faculté du souvenir. Nous verrons les jours prochains comment les événements historiques se montrent sous leur vrai jour quand nous pouvons les éclairer avec la lumière puisée à la connaissance de l'âme humaine.

## DEUXIÈME CONFÉRENCE

*Dornach, 25 décembre 1923*

Les indications données hier ont dû vous amener à saisir qu'on ne peut avoir une vision juste du cours historique de l'évolution humaine sur la terre que si l'on se pénètre entièrement des diverses dispositions d'âme correspondant aux différentes époques. J'ai cherché à marquer les limites de l'ancienne évolution orientale, de l'évolution asiatique, et à indiquer cette période pendant laquelle, après la catastrophe atlantéenne, les descendants de la population atlantéenne trouvèrent leur chemin de l'Ouest vers l'Est et peuplèrent peu à peu l'Europe et l'Asie. Le flot des populations qui atteignirent l'Asie était entièrement dans la disposition d'âme de ces hommes accoutumés au rythme. Au début, nous avons encore l'écho, l'écho très net de ce qui existait en Atlantide : le souvenir localisé. Puis, au cours de l'évolution orientale cela devint le souvenir rythmique, et je vous ai montré comment avec l'évolution grecque seulement apparaît le souvenir lié au temps.

Ainsi donc, l'évolution proprement asiatique – car ce que décrit l'histoire est déjà une décadence – l'évolution proprement asiatique est celle d'hommes tout autrement organisés que les hommes des temps postérieurs ; et les événements historiques dépendaient, dans ces anciens temps, beaucoup plus de ce qui vivait dans l'âme des hommes que ce ne fut le cas plus tard. Ce qui dans ces temps plus anciens vivait dans l'âme des hommes, cela vivait dans l'homme entier : on ne connaissait pas, comme aujourd'hui, une vie du sentiment et une vie de la pensée aussi séparées l'une de l'autre.

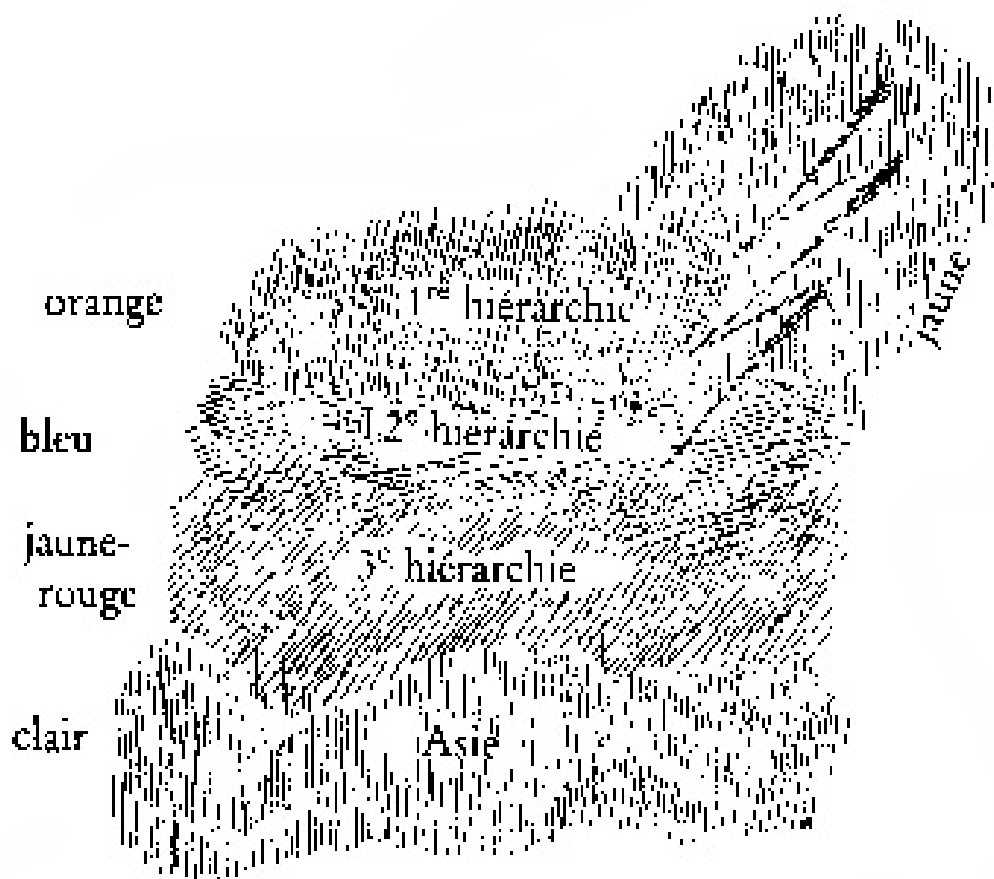
On ne connaissait pas cette pensée qui ne sent plus ses liens avec les processus intérieurs de la tête humaine. On ne connaissait pas ce sentiment abstrait qui ne se sait plus relié à la circulation du sang : ce qu'on connaissait c'était une pensée qu'on sentait vivre en même temps à l'intérieur de la tête, un sentiment qu'on sentait vivre dans le rythme du souffle et du sang, etc... etc... On ressentait l'homme entier en une unité indivisible.

Mais tout cela était lié au fait que l'on vivait les relations avec le monde, avec l'Univers, avec le Cosmos, avec le Spirituel et le physique dans le Cosmos tout autrement qu'on ne le fit plus tard. L'homme actuel se sent davantage sur la terre quand il est à la campagne que quand il est en ville. Il a autour de lui des forêts, des fleuves, des montagnes qu'il contemple ou bien il est entouré par les murailles de la ville. Et quand il parle du cosmique-suprasensible... eh bien ! Mes chers amis, où est-ce exactement ? L'homme moderne ne connaît pour ainsi dire pas de sphère où sa pensée puisse placer le cosmique-suprasensible. Il ne peut le saisir, l'atteindre nulle part... je veux dire l'atteindre par l'âme et l'esprit.

Il n'en était pas ainsi dans cette antique évolution orientale ; là, ce que nous désignerions comme l'entourage physique n'était que la partie la plus basse d'un

monde considéré comme d'un seul tenant. Autour de l'homme, il y avait tout ce que contiennent les trois règnes de la nature et aussi les fleuves, les montagnes, etc... ; mais c'était en même temps pénétré, gonflé, si je puis ainsi dire, tissé d'esprit. Et l'homme disait : Je vis avec les montagnes, je vis avec les fleuves, mais je vis aussi avec les esprits élémentaires des montagnes, des fleuves. Je vis dans le royaume physique, mais ce royaume physique est le corps d'un royaume spirituel. Partout autour de moi se trouve le monde spirituel, le monde spirituel le plus bas.

Là, ce royaume qui pour nous est devenu le terrestre était en bas ; l'homme y vivait. Mais dans son image du monde, il pensait que là où, vers le haut (voir le dessin), ce royaume s'achève (jaune clair), un autre commence dans lequel le monde inférieur se fond (jaune-rouge), puis un autre encore (bleu), et enfin le plus haut qui est encore à atteindre (orange).



Et si, d'après les termes en usage dans la connaissance anthroposophique, nous voulions nommer ces royaumes (dans l'ancien Orient ils avaient d'autres noms, mais peu importe, appelons-les des noms que nous connaissons) nous aurions en haut la 1<sup>re</sup> hiérarchie : Séraphins, Chérubins, Trônes ; puis la 2<sup>e</sup> hiérarchie : Kyriotetes, Dynamis, Exousiaï ; et la 3<sup>e</sup> hiérarchie : Archées, Archanges, Anges.

Ensuite venait le 4<sup>e</sup> royaume dans lequel vivent les hommes, où la connaissance actuelle ne situe que les choses et les phénomènes naturels, mais où ces hommes ressentaient les phénomènes et les choses de la nature tissés par les esprits élémentaires de l'eau et de la terre.

Et cela, c'était l'Asie (voir le dessin). L'Asie désignait donc le royaume spirituel le plus bas, dans lequel se trouve l'homme. Il est bien évident que notre conception habituelle, celle que l'homme a dans sa conscience normale, on ne l'avait pas à cette antique époque orientale. Il serait absurde de penser qu'à cette époque on aurait pu imaginer quelque part une matière privée d'esprit. Parler comme nous le faisons aujourd'hui d'oxygène, d'azote, aurait été absolument impossible à cette époque.

L'oxygène, c'était le spirituel qui vivifiait, dont l'action stimulait, intensifiait la vie des être vivants. L'azote que nous nous représentons comme mêlé à l'oxygène de l'air, l'azote était ce spirituel qui pénètre le monde et dont l'action sur un organisme vivant le dispose à accueillir l'âme en lui-même. L'oxygène et l'azote n'étaient connus que de cette manière, et c'est de cette manière que l'on connaissait tous les phénomènes naturels reliés au spirituel, car la conception actuelle de « l'homme de la rue » n'existait pas. Seuls quelques-uns l'avaient acquise et c'était justement les initiés. Les autres hommes avaient pendant le jour une conscience ordinaire très semblable à un rêve éveillé, mais à un rêve tel qu'il ne se présente pour nous que dans des états anormaux. C'est dans cet état de rêve que l'homme allait et venait. Il allait dans cet état de rêve vers les prairies, les arbres, les rivières, les nuages, et il voyait tout cela comme on peut voir et entendre en rêve.

Représentez-vous seulement, mes chers amis, ce qui peut arriver dans ce cas à un homme actuel : l'homme est assoupi... soudain surgit devant lui l'image de rêve d'un foyer de flammes... Il entend : Au feu ! Et dehors, la voiture des pompiers passe pour aller éteindre un feu quelque part. Combien ce que la « raison » humaine, comme on dit, et la vision sensorielle ordinaire perçoivent et dessèchent, diffère de ce que dans ce cas le rêve peut évoquer pour l'homme ! Or c'était dans le rêve que se déversait tout ce que cette ancienne humanité orientale éprouvait. Tout ce qui était à l'extérieur, dans les règnes de la nature se transformait en images et dans ces images on participait à la vie des esprits élémentaires de l'eau, de la terre, de l'air, du feu. Et ce sommeil de plomb, je veux dire ce sommeil où l'on repose comme un sac et où l'on ne sait rien de soi, les hommes à cette époque ne le connaissaient pas.

Ce sommeil-là, n'est-ce pas, c'est le sommeil actuel, mais à cette époque les hommes ne l'avaient pas ; pendant leur sommeil, ils conservaient encore une conscience sourde. Tandis que, d'une part, comme nous disons aujourd'hui, leur corps reposait, en eux, leur esprit tissait dans l'activité du monde extérieur. Et dans cette intervention du monde spirituel on percevait ce qu'est la 3<sup>e</sup> hiérarchie ; l'Asie, on la percevait dans l'état de rêve éveillé habituel, c'est-à-dire dans la conscience journalière d'alors ; la 3<sup>e</sup> hiérarchie, on la percevait dans le sommeil. Et dans ce sommeil s'immergeait de temps en temps une conscience encore sourde, mais une conscience qui enfouissait profondément ses impressions dans l'âme humaine. Ainsi, cette population orientale possédait une conscience journalière où tout se transformait en imaginations et en images ; elles n'étaient pas aussi réelles

que celles des temps plus anciens, celles de l'époque atlantéenne, par exemple, ou de l'époque lémurienne ou de l'époque de la lune, mais c'étaient encore et toujours des images qui se présentaient à la conscience pendant cette évolution orientale.

Puis, ces hommes avaient, pendant leur sommeil, ce qu'ils pouvaient exprimer par ces mots : si nous nous détachons par le sommeil de l'existence terrestre ordinaire, nous pénétrons dans le royaume des Anges, des Archanges et des Archées et nous vivons parmi eux.

L'âme se libère de l'organisme et vit parmi les êtres des hiérarchies supérieures. En même temps, on savait fort bien que, tandis qu'en « Asie » on vivait avec les gnomes, les ondines, les sylphes, les salamandres, c'est-à-dire avec les esprits élémentaires, de la terre, de l'eau, de l'air, du feu, on était, pendant le sommeil, en contact vivant avec les entités de la 3<sup>e</sup> hiérarchie, mais on ressentait ce contact lié à l'existence planétaire, à ce qui vit dans le système planétaire, à ce qui appartient à la terre. Il arrivait alors parfois que dans cette conscience du sommeil où l'on percevait la 3<sup>e</sup> hiérarchie, s'introduisait un état tout particulier dans lequel le dormeur ressentait ceci : une sphère tout à fait étrangère s'approche de moi. Elle prend quelque chose de moi en elle-même, elle enlève quelque chose à mon existence terrestre.

Cela, on ne le sentait pas encore quand on était plongé dans la 3<sup>e</sup> hiérarchie, on le sentait quand survenait cet état de sommeil plus profond. En fait, il n'y eut jamais une conscience bien nette que ceci se produisait pendant ce 3<sup>e</sup> degré de sommeil. Mais profondément, très profondément, s'infiltrait dans l'être humain tout entier ce qui provenait ainsi de la 2<sup>e</sup> hiérarchie. Et l'homme à son réveil le trouvait dans son sentiment et se disait : j'ai été béni par des Esprits supérieurs qui vivent au-delà de l'existence planétaire. C'est ainsi que ces hommes parlaient de cette hiérarchie qui comprend les Exousiaï, les Kyriotetes et les Dynamis, et ce que je vous expose maintenant, c'était pour ainsi dire, dans l'Asie plus ancienne, la conscience normale.

Les deux états de conscience : le sommeil à demi-éveillé – la veille à demi-sommeillante et le sommeil qui plongeait dans la 3<sup>e</sup> hiérarchie, étaient chez tous un héritage des temps passés. Et certains, grâce à leur nature particulière, réalisaient cette plongée dans un sommeil plus profond où la 2<sup>e</sup> hiérarchie se reflétait dans la conscience humaine.

Dans les mystères, les initiés acquéraient un état de conscience encore plus avancé. Lequel ? C'est ce qu'il y a de plus étonnant, mes chers amis. Quand on veut répondre à cette question : quel état de conscience les initiés de cette époque obtenaient-ils ? On doit dire ceci : c'est ce même état de conscience que vous avez pendant le jour. Vous le développez au cours de la 2<sup>e</sup> et de la 3<sup>e</sup> années de votre vie d'une manière naturelle ; l'ancien oriental n'y arrivait jamais d'une manière naturelle, il devait la former artificiellement. Il devait l'édifier en partant du rêve éveillé, de la veille rêveuse. Alors qu'il allait et venait avec son rêve éveillé, sa veille quasi rêveuse et qu'il voyait partout des images, symboles plus ou

moins expressifs de ce que nous voyons aujourd'hui en contours nets, les initiés, eux, arrivaient à voir les choses à cette époque telles que l'homme les voit aujourd'hui avec sa conscience journalière.

Ils arrivaient quand ils avaient entraîné leur conscience à apprendre ce qu'aujourd'hui chaque écolier et chaque écolière apprend à l'école primaire. Et la différence ne résidait pas dans l'objet de leur étude, mais évidemment dans les formes de ces lettres abstraites que nous utilisons aujourd'hui et qu'on n'avait pas à cette époque. Les caractères de leur écriture étaient en rapport étroit avec les choses et les phénomènes du monde. D'ailleurs, il n'y avait que les initiés qui apprenaient l'écriture, la lecture, parce qu'on ne peut justement apprendre à écrire et à lire que dans l'état de conscience intellectuel normal aujourd'hui.

Si donc cet antique monde oriental renaissait quelque part avec des hommes tels qu'ils étaient autrefois et que vous arriviez parmi ces hommes avec votre forme d'âme actuelle, pour ces hommes, vous seriez tous des initiés.

La différence ne serait pas dans le contenu de vos connaissances, vous seriez des initiés ; mais au moment où les hommes de cette époque reconnaîtraient en vous des initiés, ils vous chasseraient de leur pays par tous les moyens possibles car, pour ces gens, il était clair qu'un initié ne devait pas savoir les choses comme les savent les hommes actuels. Par exemple, il n'était pas permis d'écrire (c'est ce qu'on pensait à cette époque, je le caractérise sous cette forme), il n'était pas permis d'écrire comme le font les hommes aujourd'hui.

Si je me plonge dans le sentiment d'une âme de ce temps, alors que s'approcherait d'elle un de ces pseudo-initiés, c'est-à-dire un homme ordinaire, un contemporain cultivé, cet homme d'autrefois dirait : celui qui peut écrire, il fait des signes sur le papier qui signifient quelque chose, et il n'a pas conscience que c'est extrêmement diabolique de faire une chose pareille, et de ne pas avoir en soi la conscience qu'on ne peut faire cela que sur l'ordre de la conscience cosmique divine ; que l'on ne peut faire sur le papier des signes qui signifient quelque chose que lorsqu'on est conscient de ceci : le Dieu agit dans les mains, dans les doigts, le Dieu agit dans l'âme pour que l'âme s'exprime au moyen de ces formes de lettres.

Ce n'est pas le contenu de leurs connaissances, qui en fait est le même, mais bien la conception humaine qu'ils s'en faisaient qui est encore tout autre chez les initiés de l'ancien temps que la conception actuelle. Quand vous lirez mon livre « Le mystère chrétien et les mystères antiques », vous trouverez indiqué dès le début que c'est le caractère même des initiés de l'ancien temps qui y est décrit. Et il en est toujours ainsi au cours de l'évolution du monde : ce qui se développe dans l'homme de manière naturelle à une époque ultérieure a dû d'abord être acquis par l'initiation.

Avec ce que je vous expose ainsi, vous saisirez certainement la différence fondamentale qui sépare la disposition sentimentale de ces anciens peuples orientaux à l'époque préhistorique de celle des hommes entrés plus tard dans la civilisation. C'est déjà une autre humanité, celle qui appelait « Asie » le ciel le plus

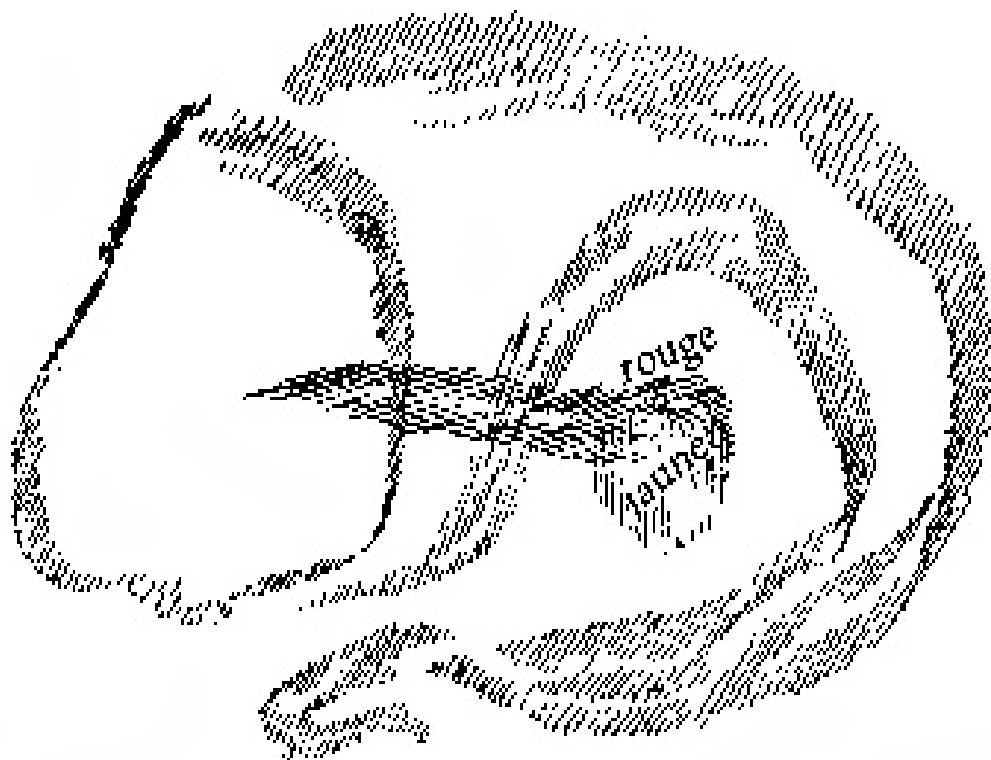
bas et qui désignait par là sa propre région, la nature qui l'entourait. On savait où est le dernier ciel. Comparez cela aux conceptions actuelles : combien peu les hommes d'à présent considèrent ce qui les entoure comme le dernier ciel ! La plupart peuvent d'autant moins le considérer comme le dernier qu'ils ignorent ceux qui sont au-dessus.

Nous voyons donc qu'à cette ancienne époque, le spirituel descendait profondément dans l'existence de la Nature. Et cependant, nous trouvons chez ces hommes quelque chose qui aujourd'hui peut nous paraître extrêmement barbare, du moins à beaucoup d'entre nous. Aux hommes d'alors, il aurait paru terriblement barbare qu'on puisse écrire dans l'esprit où on le fait aujourd'hui. Cela leur aurait paru absolument diabolique.

Mais à beaucoup de nos contemporains, il apparaîtra, par contre, certainement barbare que dans cette Asie là, il ait été tout à fait normal qu'une population émigrant de l'ouest vers l'est en soumette une autre déjà établie dans la région, et cela souvent avec une grande cruauté, car le pays conquis, la population était réduite en esclavage. C'est là, en grande partie, le sujet de l'histoire de toute cette Asie orientale. Alors que ces hommes se distinguaient par la conception si hautement spirituelle que je vous ai indiquée, leur histoire extérieure ne comporte que des conquêtes continuelles de terres étrangères dont les populations étaient réduites en servitude.

Cela paraît certainement barbare à beaucoup de nos contemporains ; quand aujourd'hui encore des guerres de conquête ont lieu ici ou là, ceux mêmes qui en sont partisans n'ont pas très bonne conscience. On le remarque déjà à la manière dont on justifie les guerres de conquête : on n'a pas une bonne conscience. À cette ancienne époque, on avait, en ce qui concerne les guerres de conquête, la conscience la meilleure et l'on pensait que cette conquête était voulue par Dieu. Ce désir de paix, qui plus tard s'est répandu sur une grande partie de l'Asie, n'est qu'un fruit tardif de la civilisation ; par contre, le fruit précoce de la civilisation, c'est la conquête incessante de nouveaux pays et la servitude, imposée à leurs habitants. Plus on remonte dans les temps préhistoriques, plus on trouve de ces conquêtes dont celle de Xercès et d'autres conquérants ne sont que le pâle reflet.

Mais à l'origine de ce principe des conquêtes il y a quelque chose de très précis : à cette époque, à cause justement de cet état de conscience humain que je vous ai décrit, les rapports de l'homme avec les autres hommes et avec le monde étaient tout autres qu'ils ne le sont aujourd'hui. Certaines différences dans les régions habitées de la terre ont perdu leur signification originelle ; elles se présentaient alors de tout autre façon. Évoquons devant notre âme un exemple de ce qui était souvent la réalité.



Supposons que nous ayons ici à gauche le territoire européen et ici, à droite, le territoire asiatique. Une population conquérante pouvait aussi arriver du Nord, se déverser sur une région quelconque de l'Asie et soumettre la population (rouge autour du jaune). Que voyons-nous là, en fait ? Dans les cas caractéristiques de l'évolution historique, la population qui arrivait en conquérante était toujours une race, un peuple jeune, en pleine jeunesse. Mes chers amis, que signifie aujourd'hui, pour les hommes de l'évolution terrestre actuelle : être jeune ?

Pour les hommes de l'actuelle période d'évolution « être jeune » cela veut dire qu'à chaque moment de sa vie, on porte en soi, pour les fournir à l'âme autant de forces de mort qu'il lui en faut pour alimenter les processus de destruction. Car nous avons bien en nous des forces de vie jaillissantes, bourgeonnantes, mais elles ne nous font pas réfléchir, elles nous laissent au contraire, impuissants, sans conscience. Celles qui détruisent, les forces de mort, qui agissent aussi continuellement en nous, mais qui sont contrebalancées pendant le sommeil par les forces de vie jusqu'à la fin de notre existence, où elles s'accumulent alors pour nous faire mourir une bonne fois, ces forces de mort doivent continuellement être en nous, et ce sont elles qui permettent la réflexion, la conscience. Mais c'est là une caractéristique de l'homme actuel. Une race jeune, un peuple jeune souffre pour ainsi dire d'un excédent de forces de vie : l'homme y a toujours ce sentiment : mon sang se heurte tout le temps aux parois de mon corps, je ne peux pas le retenir. Ma conscience ne veut pas réfléchir. À cause de ma jeunesse, je ne puis réaliser toute mon humanité.

Ce n'étaient évidemment pas les gens ordinaires qui parlaient ainsi, mais les initiés des mystères, ceux qui alors dirigeaient et orientaient encore toute la marche des événements historiques. Un tel peuple avait donc trop de jeunesse,



trop de forces de vie, trop peu de ce qui permet la réflexion. Alors ces hommes se mettaient en route, conquéraient une région où vivait une population plus vieille et qui avait pris déjà en elle certaines forces de mort parce que sa décadence avait commencé. Ils se mettaient en route et asservissaient cette population. Il n'était pas besoin qu'une parenté de sang intervienne entre les conquérants et ceux dont ils faisaient leurs esclaves ; ce qui se passait inconsciemment dans le domaine de l'âme entre les conquérants et leurs esclaves atténuait l'effet de la jeunesse et agissait jusque sur la réflexion. Le conquérant qui s'était créé une cour où il régnait sur ses esclaves n'attendait d'eux qu'une influence sur sa conscience. Il lui suffisait de diriger sa pensée sur ses esclaves et, si je puis dire, son insouciance naturelle était réfrénée ; la conscience, la réflexion naissait.

Ce qu'aujourd'hui nous devons atteindre individuellement, était alors atteint dans la vie en commun avec d'autres hommes. On ressentait le besoin d'avoir pour ainsi dire autour de soi une population ayant en elle plus de forces de mort que n'en pouvait avoir une population guerrière qui arrivait en conquérante, mais encore trop jeune pour parvenir à la pleine réflexion. Celle-ci devait enlever de haute lutte ce dont son humanité avait besoin, en triomphant d'une autre population. Et ainsi, ces guerres de l'ancien Orient souvent si terribles, et qui nous paraissent aujourd'hui si barbares, ne sont rien d'autre que des impulsions de l'évolution de l'humanité : elles devaient avoir lieu. Ce sont des impulsions de l'évolution humaine. L'humanité n'aurait pas pu se développer sur la terre si ces luttes et ces guerres terribles n'avaient pas existé.

Les initiés des mystères, eux, voyaient déjà le monde tel que nous le voyons aujourd'hui, mais ils l'abordaient avec une autre disposition d'âme, un autre état d'esprit.

Ce qu'ils voyaient en contours nets, comme aujourd'hui nous voyons les choses extérieures en contours nets avec notre perception sensorielle, c'était toujours pour eux ce qui venait des Dieux... ce qui venait des Dieux, pour la conscience humaine aussi. Car comment l'initié d'autrefois l'envisageait-il ?

Pensons, par exemple, à un éclair. Supposons une forme d'éclair, très nette, comme l'homme actuel peut la voir (voir deuxième dessin plus haut). L'homme d'autrefois ne le voyait pas ainsi ; il voyait ici des entités spirituelles qui se mouvaient (jaune) et les formes nettes de l'éclair disparaissaient complètement. Ces êtres spirituels formaient un défilé ou un cortège qui avançait soit au-dessus soit dans l'espace. L'éclair lui-même, il ne le voyait pas.

L'initié voyait ces esprits planant dans l'espace cosmique comme les autres gens, mais, pour la vision qu'il avait développée, l'éclair pouvait surgir tel que chacun le voit aujourd'hui, pendant que l'image du défilé s'estompait peu à peu, puis s'effaçait. La vision de la nature telle que chacun la voit aujourd'hui a dû d'abord dans ces temps anciens être conquise par l'initiation. Mais comment ressentait-on cela ? On ne le ressentait nullement dans l'indifférence avec laquelle on accueille aujourd'hui les connaissances ou les vérités ; on le ressentait tout

imprégné de moralité, et quand nous évoquons ce qui se passait pour les disciples des mystères, nous devons dire : ils étaient conduits à cette vision de la nature qui est devenue plus tard normale et accessible à tous ; quelques-uns seulement y atteignaient à travers des épreuves intérieures sévères.

Mais alors ils avaient tout naturellement le sentiment suivant : l'homme qui est là avec sa conscience habituelle voit ce cortège d'êtres élémentaires chevaucher à travers les airs, mais par cela même qu'il a cette vision, il est privé de la volonté humaine libre : il est entièrement livré au monde spirituel divin. Car dans ce rêve à demi éveillé, dans cette veille à demi rêveuse, la volonté ne vivait pas librement, elle était la volonté divine se déversant en l'homme. Et l'initié qui voyait maintenant l'éclair se détacher sur cette imagination le ressentait de telle sorte qu'avec l'aide de son initiateur, il était amené à dire : je dois être un homme pour pouvoir me diriger dans le monde sans les Dieux et pour que, en ce qui me concerne, les Dieux recouvrent d'un voile d'imprécision le contenu réel du Cosmos.

Car ce qui apparaissait ainsi en contours nets, c'était pour ainsi dire le contenu réel cosmique refoulé par les Dieux et l'initié le percevait sous cette nouvelle forme pour devenir indépendant de la divinité. Vous concevez bien que la situation lui serait devenue insupportable si, au même moment, une compensation ne lui avait pas été donnée. Elle lui fut donnée, car tandis que l'initié apprenait d'une part à ressentir la vie de l'Asie abandonnée par les Dieux, abandonnée par l'esprit, il apprenait d'autre part à connaître un état de conscience plus profond encore que celui qui l'avait conduit à la 2<sup>e</sup> hiérarchie. Par son monde privé de Dieu, il apprenait à connaître le monde des Séraphins, des Chérubins et des Trônes.

À un moment précis de l'évolution asiatique, au milieu environ (nous aurons à en parler avec plus de précision encore) ces initiés avaient acquis un état de conscience qui leur permettait, quand ils se déplaçaient sur la terre, de voir les règnes terrestres à peu près comme les voit l'homme moderne ; mais ils ressentaient cela avant tout dans leurs membres. Dans l'aspect matériel de la Terre privé des Dieux, ils sentaient leurs membres libérés des dieux. Mais c'est pour cette raison même que dans ces paysages dépouillés de leurs divinités ils pouvaient rencontrer les dieux supérieurs : les Séraphins, les Chérubins et les Trônes. L'initié n'apprenait pas seulement à connaître ces êtres spirituels gris verdâtres qui sont l'image des forêts, l'image des arbres ; il apprenait à connaître la forêt sans ses esprits ; mais par cela même il avait la compensation de rencontrer dans la forêt un être appartenant à la première hiérarchie, un être de la sphère des Séraphins, ou des Chérubins, ou des Trônes.

Tout cela, envisagé dans sa configuration sociale, constitue justement l'essentiel dans le devenir historique de l'ancien Orient. Et les forces qui font progresser l'évolution sont celles qui cherchent la compensation entre les races jeunes et les vieilles pour qu'au contact des vieilles, les races jeunes acquièrent leur maturité, en fait, grâce aux âmes soumises à leur domination. Aussi loin que nous regardons

vers l'Asie, partout nous trouvons que les races jeunes, qui par elles-mêmes ne peuvent devenir réfléchies, recherchent la réflexion dans la conquête. Mais si, de l'Asie, nous tournons le regard vers la Grèce, nous constatons que là, il se passe autre chose : en Grèce, aux temps les plus brillants de sa civilisation, il y avait une population qui savait aussi ce que c'est que vieillir, mais qui ne pensait pas à pénétrer de spiritualité son expérience de la vieillesse.

J'ai souvent déjà appelé votre attention sur cette pensée caractéristique des Grecs : mieux vaut être un mendiant sur la terre qu'un roi dans le royaume des ombres. De la mort dans le monde extérieur, non plus que de la mort humaine, le Grec n'arrivait pas à s'accommoder et cependant il avait cette mort en lui. Il n'y avait donc pas chez les Grecs un désir de réflexion qui aurait pu devenir en eux une impulsion ; ce qu'il y avait, c'était l'angoisse devant la mort. Cette angoisse devant la mort, les peuples orientaux jeunes ne l'éprouvaient pas car ils se lançaient dans des conquêtes justement pour tirer de la mort son vrai profit.

De ce conflit intérieur avec la mort surgit chez les Grecs une impulsion intérieure humaine qui les conduisit à ce que l'on nous raconte sous le nom de Guerre de Troie. Les Grecs n'avaient pas besoin de chercher les forces de mort dans une population étrangère pour conquérir la réflexion ; mais à cause de leur crainte, ils avaient besoin de connaître le secret de la vie que la mort leur masquait. Et c'est ce qui amena ce conflit entre les Grecs en tant que Grecs, et les hommes dont ils descendaient en Asie. La Guerre de Troie est une guerre d'anxiété, une guerre d'angoisse. Nous voyons comment, dans la Guerre de Troie, s'opposent les représentants de la culture cléricale d'Asie Mineure et les Grecs qui sentaient déjà la mort en eux, mais n'arrivaient pas à la comprendre.

La population orientale qui entreprenait des conquêtes voulait la mort... qu'elle n'avait pas ; les Grecs avaient la mort, mais ne savaient qu'en faire ; ils avaient besoin d'un tout autre influx pour devenir vraiment conscients de la mort. Achille, Agamemnon, tous ces gens portent la mort en eux, mais ils ne savent rien en faire. Ils regardent alors vers l'Asie. Et là en Asie, il y a une population qui est dans la situation inverse, qui souffre d'un état d'âme exactement opposé : là, les hommes ne ressentent pas la mort aussi intensément que les Grecs, ils la ressentent comme quelque chose qui, au fond, défie la vie. Homère a exprimé cela de manière vraiment merveilleuse.

Partout où les Troyens sont opposés aux Grecs (reportez-vous aux figures caractéristiques d'Hector et d'Achille), partout, cette opposition se marque. Et dans cette opposition s'exprime ce qui se passe à la frontière de l'Asie et de l'Europe. L'Asie, à cette ancienne époque, avait pour ainsi dire un excédent de vie sur la mort et avait la nostalgie de la mort. L'Europe, sur le sol grec, avait, en l'homme, un excédent de mort dont on ne savait rien faire. L'Europe et l'Asie se trouvaient ainsi en opposition à un 2<sup>e</sup> point de vue : d'un côté le passage du souvenir rythmique au souvenir lié au temps, de l'autre, un sentiment absolument différent vis-à-vis de la mort dans l'organisation humaine.

Nous étudierons demain, dans la prochaine conférence, cette opposition que je ne puis qu'indiquer aujourd'hui à la fin de cette étude, afin de bien saisir ces coupures si profondes qui se sont produites dans l'évolution humaine au cours de son passage d'Asie en Europe et sans la compréhension desquelles on ne peut, au fond, rien comprendre non plus au développement actuel de l'humanité.

### TROISIÈME CONFÉRENCE

*Dornach, 26 décembre 1923*

Il y a presque treize ans jour pour jour qu'à Stuttgart, dans un cycle de conférences faites entre Noël et le Nouvel An, j'ai traité le même thème que celui des conférences actuelles. (Cf. l'Histoire occulte.) Je n'aurai à changer que peu de chose au point de vue que j'avais alors adopté.

Nous nous sommes occupés dans les deux conférences d'introduction, d'apporter à notre âme une compréhension de ce fait qu'au cours de l'évolution historique – et notamment de l'évolution préhistorique – la disposition d'âme de l'humanité s'est profondément modifiée. Nous n'aurons pas besoin cette fois encore, du moins au début, de remonter au-delà de quelques millénaires. Vous savez que notre science spirituelle considère ce temps qu'on appelle habituellement l'époque glaciaire de la terre, l'époque glaciaire la plus récente, comme la conjoncture la plus importante pour l'histoire et la préhistoire depuis la catastrophe atlantéenne subie par la terre.

Ce fut aussi le dernier acte de l'effondrement du continent qui forme aujourd'hui le fond de l'Océan Atlantique. Après cette catastrophe, nous avons jusqu'à notre époque, je l'ai souvent indiqué, cinq grandes civilisations successives dont les premières échappent complètement aux données de l'histoire. Car les écrits qui nous restent de l'Orient, même les Vedas sublimes, même la philosophie vedanta si profonde, ne sont que des échos de ce que l'on doit évoquer quand on veut exposer ces civilisations que j'ai toujours indiquées (voir « Science occulte ») comme celles de l'Inde préhistorique et de la Perse préhistorique.

Aujourd'hui nous ne remonterons pas jusque-là ; mais nous aurons en vue cette époque que je vous ai souvent désignée comme celle de la civilisation chaldéo-égyptienne qui a précédé la civilisation grecque. Pendant le temps qui sépare la catastrophe atlantéenne de la civilisation grecque, de grandes transformations se sont produites en ce qui concerne la faculté du souvenir, la force humaine de garder la mémoire, et aussi en ce qui concerne la vie sociale. Une mémoire comme celle dont nous disposons aujourd'hui et grâce à laquelle nous pouvons nous représenter quelque chose en remontant le cours du temps, cette mémoire liée au temps n'existait pas encore dans cette troisième période post-atlantéenne ; par contre il existait une mémoire liée à l'expérience du rythme telle que je vous l'ai indiquée.

Et celle-ci provient déjà de ce qui était particulièrement puissant pendant la période atlantéenne : la mémoire localisée, alors que l'homme ne portait en lui que la conscience du présent ; mais en profitant de toutes les possibilités que le monde extérieur lui offrait ou qu'il y créait lui-même, il dressait des petits monuments commémoratifs grâce auxquels il se reliait au passé, non seulement celui de sa propre personne, mais surtout le passé de l'humanité.

Ces signes commémoratifs n'étaient pas seulement ceux qu'on trouvait sur la terre, mais en des temps plus anciens, les constellations du ciel étaient aussi des signes commémoratifs, en particulier les constellations planétaires dont le retour régulier ou irrégulier indiquait l'état des choses dans le passé ! De telle sorte que pour la mémoire de l'humanité localisé extérieurement, le ciel et la terre coopéraient.

Mais cette humanité plus ancienne était, aussi dans sa constitution humaine tout entière, créée autrement que la suivante et à plus forte raison totalement différente de l'humanité de notre temps. L'humanité actuelle porte en elle, à l'état de veille, le moi et le corps astral si dissimulés dans le corps physique que la plupart des hommes ne remarquent pas que ce corps physique recèle en lui, à côté du corps éthérique, une organisation bien plus importante que la sienne propre, celle du corps astral et du moi. Vous connaissez déjà ces connexions. Mais une humanité plus ancienne ressentait tout autrement l'agencement de son être, et c'est une humanité de ce genre que nous trouvons encore quand nous remontons à la 3<sup>e</sup> civilisation post-atlantéenne primitive, la civilisation égypto-chaldéenne.

Là, l'homme sentait encore son esprit et son âme déborder largement ses corps physique et éthérique, même à l'état de veille. Il savait distinguer : ce qui est mon esprit et mon âme (nous l'appelons : le Moi et le corps astral) est relié à mes corps physique et éthérique. Dans ce monde, l'homme était une dualité ; son corps physique et son corps éthérique, il ne les appelait pas « moi » ; il n'a d'abord appelé « moi » que son esprit et son âme, ce qui était spirituel, et qui, vers le bas, se liait d'une certaine manière, mais discernable pour lui, à ses corps physique et éthérique. Et dans cet ensemble esprit-âme, dans ce moi et ce corps astral, l'homme sentait s'introduire en lui les hiérarchies spirituelles divines comme aujourd'hui il sent les substances naturelles pénétrer dans son corps physique.

En effet, l'homme sait, il sent que, par la nourriture, par la respiration, il prend en lui les substances des règnes naturels extérieurs : avant elles étaient au-dehors, maintenant elles sont en lui ; elles passent dans son corps et deviennent parties intégrantes de lui-même. À cette époque l'homme qui ressentait une certaine séparation entre son esprit-âme et son physique-éthérique savait que les Anges, les Archanges, jusqu'aux plus hautes hiérarchies, formaient une substance spirituelle qui pénétrait dans son esprit-âme et devenait, si je puis m'exprimer ainsi, parties composantes de lui-même. Si bien que l'homme à chaque moment de sa vie pouvait dire : en moi vivent les Dieux. Et il concevait son moi non pas comme édifié d'en bas par des substances physiques et éthériques, mais il le concevait comme une grâce que les hiérarchies lui envoyaient d'en haut. Son physique éthérique par contre, il le concevait pour ainsi dire comme un fardeau, comme un véhicule, comme un moyen de transport dans le monde physique. Quand on ne saisit pas cela comme il convient, par le regard de l'âme, on ne comprend absolument rien au cours historique de l'évolution humaine.

Nous pouvons maintenant suivre ce cours de l'évolution humaine à l'aide de

quelques exemples caractéristiques. Aujourd'hui, nous allons pour ainsi dire saisir l'extrémité d'un fil, que j'ai déjà saisi il y a treize ans, en me référant alors à ce document historique légendaire qui décrit la phase la plus ancienne de cette évolution que je veux exposer, et qui est : l'épopée de Gilgamesh.

Mais cette épopée de Gilgamesh est en partie légendaire et les épisodes que j'ai racontés il y a treize ans, je vais les présenter aujourd'hui tels qu'ils se révèlent directement à la vision spirituelle.

Dans une ville d'Asie Mineure, Erech, dit l'épopée, nous trouvons une de ces natures de conquérants dont j'ai parlé hier, qui naissaient de ces dispositions psychiques et sociales que j'ai caractérisées. L'épopée l'appelle Gilgamesh. Nous avons là affaire à une personnalité qui, à l'époque dont nous parlons maintenant, était justement constituée comme je vous l'ai exposé : des temps précédents, elle avait conservé en elle de nombreux traits de l'humanité passée. S'il est clair qu'à cette époque, cette personnalité vit encore dans une certaine mesure entre l'esprit-âme où pénétraient les Dieux et le physique-éthérique où pénétraient les substances de la terre et du cosmos, les substances physiques et éthériques, c'est aussi un fait certain qu'à l'époque où elle vivait, les hommes les plus représentatifs se trouvaient déjà dans une période de transition vers un degré ultérieur de l'évolution humaine. Et cette transition consistait en ce fait que la conscience du moi, qui relativement peu de temps avant résidait en haut, dans l'esprit-âme, s'était enfoncée, si je puis m'exprimer ainsi, dans le physique-éthérique. Gilgamesh était donc de ceux qui commençaient à désigner par le mot : Moi, non son esprit-âme dans lesquels les Dieux étaient ressentis, mais ce qui, en lui, était terrestre et éthérique. C'était là cette nouvelle prédisposition de l'âme.

Mais dans cette prédisposition d'âme dont nous pouvons dire : c'est le moi descendu de l'esprit-âme, le moi conscient descendu dans le corps et l'éthérique..., dans la prédisposition de l'âme de cette personnalité, se trouvaient encore en même temps ces vieilles habitudes de ne retenir dans la mémoire que ce qui avait été ressenti dans le rythme. Et c'était cette expérience intérieure qui provoquait ce sentiment : il faut connaître les forces de la mort parce que seules les forces de la mort donnent ce qui amène l'homme à la réflexion.

Par le fait que dans cette personnalité de Gilgamesh on a affaire à une âme déjà passée par beaucoup d'incarnations terrestres, mais qui pénétrait dans cette nouvelle forme d'existence humaine que je viens de vous indiquer, pour cette raison même, cette personnalité se trouvait maintenant dans une existence physique entachée, je dirais : d'une certaine insécurité. La légitimité des habitudes de conquête et du souvenir rythmique commençait à perdre sa valeur pour la terre. Les expériences de cette personnalité étaient donc nettement celles d'une époque de transition.

De là vint que, tandis que cette personnalité, sous l'influence de l'ancienne habitude, s'appropriait par la conquête cette ville que l'épopée de Gilgamesh appelle Erech, des conflits s'élevèrent dans cette ville. Au début, cette personnalité fut assez

mal vue dans la ville ; on la considéra comme une étrangère et elle ne serait pas sortie seule des difficultés qui s'étaient élevées dans la ville. Il se trouvait là, parce que le destin l'y avait conduit, une autre personnalité – l'épopée de Gilgamesh l'appelle : Eabani – une personnalité qui était descendue relativement tard sur la terre, de cette existence planétaire que l'humanité terrestre avait menée un certain temps, selon ce que j'ai indiqué dans « Science occulte ». Vous le savez : peu à peu, pendant l'époque atlantéenne, les âmes sont revenues, les unes plut tôt, les autres plus tard après s'être retirées, à une époque antérieure de l'évolution terrestre, dans le Cosmos sur différentes planètes.

En Gilgamesh, nous avons affaire à une personnalité, à une individualité revenue relativement tôt sur la terre et qui par conséquent à l'époque dont je parle avait vécu de nombreuses incarnations terrestres. L'autre personnalité, qui maintenant se trouvait aussi dans cette ville, était restée relativement longtemps dans l'existence planétaire et n'était revenue sur la Terre que plus tard. (On peut lire cela d'un point de vue un peu différent dans le cycle de conférences fait il y a 13 ans à Stuttgart sur l'histoire envisagée du point de vue de la science spirituelle.)

Cette personnalité se lia d'étroite amitié avec Gilgamesh et, ensemble, ils purent alors instaurer une situation sociale stable dans la ville d'Erek en Asie Mineure. Cela fut notamment possible parce que, en raison du nombre limité de ses incarnations, cette deuxième personnalité avait conservé beaucoup de connaissances acquises pendant son séjour dans le Cosmos. Il y avait en elle une sorte de clairvoyance, de clair audience, de connaissance supérieure. Et grâce à la mise en commun de ce qui, dans la première personnalité, provenait des anciennes habitudes de conquête et de mémoire orientée vers le rythme, et de ce qui, dans l'autre, touchait à la vision dans les secrets du monde, l'ordre social, comme ce fut généralement le cas dans les temps plus anciens, s'organisa dans cette ville d'Asie Mineure. La paix se rétablit dans la ville, le bien-être des habitants se raffermi, et tout aurait été bientôt en ordre, si un certain événement n'était survenu qui orienta autrement tout le cours des événements.

Il y avait dans cette ville un centre de mystères, les mystères d'une déesse, et ces mystères gardaient de nombreux secrets sur le monde.

C'était, dans le sens de cette époque d'autrefois, une sorte, dirais-je volontiers, de synthèse de mystères. C'est-à-dire qu'on y conservait les révélations des mystères les plus divers de l'Asie et, suivant les différentes époques, elles avaient pris des formes variées, métamorphosées qui, toutes, avaient été conservées et enseignées. Cela, cette personnalité qui dans l'épopée porte le nom de Gilgamesh ne le comprit pas au début et elle reprocha à ce centre de mystères d'enseigner toutes sortes de contradictions. Et parce que les reproches adressés aux mystères venaient des dirigeants – car les deux personnalités dont je parle étaient celles qui assuraient l'ordre et l'administration de la ville – parce qu'ils provenaient d'un lieu si important, des difficultés s'élevèrent qui finirent par amener les prêtres des mystères à se tourner vers ces puissances spirituelles auxquelles justement on



pouvait s'adresser dans ces anciens mystères.

Vous ne vous étonnerez pas que l'on ait pu dans les anciens mystères s'adresser réellement aux entités spirituelles des hautes hiérarchies puisque je vous ai dit hier : l'Asie à cette ancienne époque orientale n'était que le ciel le plus bas et l'on savait que, dans ce ciel le plus bas, les êtres spirituels divins étaient présents et qu'on pouvait entrer en relation avec eux. Dans les mystères on cultivait tout particulièrement ce commerce avec les Dieux. Le collège des prêtres des mystères d'Istar s'adressa donc à ces puissances spirituelles auxquelles ils s'étaient toujours adressés quand ils voulaient avoir des éclaircissements et il s'ensuivit que les puissances spirituelles infligèrent un certain châtiment à la ville.

À cette époque on l'exprimait ainsi : une force spirituelle d'un ordre très élevé agissait sur Erek comme une puissance de caractère animal, une sorte de spectre de caractère animal. Partout fondirent sur les habitants des maladies physiques, mais surtout des troubles psychiques. La personnalité qui avait embrassé le parti de Gilgamesh, celle que l'épopée appelle Eabani, mourut au cours de ces difficultés ; mais, en fait, ce fut pour que puisse continuer la mission de l'autre personnalité près de laquelle elle resta spirituellement après la mort. De sorte que nous devons considérer le cours de la vie de ce personnage qui dans l'épopée porte le nom de Gilgamesh, son évolution ultérieure, comme une coopération constante des deux personnalités caractérisées, coopération telle que dans la suite les inspirations, les illuminations de Gilgamesh provenaient d'Eabani. Laissé seul, Gilgamesh continua donc à agir non par sa volonté propre, mais par la volonté des deux, selon l'impulsion commune des deux volontés.

Par là, je vous ai à nouveau révélé une possibilité de ces temps anciens. L'âme humaine n'était pas aussi personnelle qu'elle l'est aujourd'hui ; le sentiment de la liberté n'existait pas non plus dans le sens que nous lui donnons aujourd'hui. Un être spirituel qui ne s'était jamais incorporé sur la terre pouvait agir dans la volonté d'une personnalité terrestre, ou bien dans le cas de Gilgamesh, une personnalité déjà passée par la porte de la mort et menant une vie post-mortem pouvait parler et agir par la volonté d'une personnalité vivant sur la terre. C'est ce qui se produisait pour Gilgamesh ; et grâce à cette impulsion commune des deux volontés s'éleva en Gilgamesh avant toute autre chose une connaissance assez nette de la situation historique dans laquelle il se trouvait.

Il commença sous l'influence précisément de l'esprit qui l'inspirait à savoir que le moi était descendu dans un corps physique mortel et dans le corps éthérique. Le problème de l'immortalité prit pour lui une importance extrême. Tout son désir tendit à percer ce problème de l'immortalité. Les mystères qui possédaient ce qu'à cette époque on pouvait dire sur la terre au sujet de l'immortalité ne s'ouvrirent pas d'abord à Gilgamesh. Ces mystères avaient encore la tradition et par elle ils possédaient aussi en grande partie cette connaissance vivante des temps atlantiens où la sagesse primordiale régnait sur la terre.

Mais les entités spirituelles porteuses de cette sagesse primordiale et qui

autrefois avaient foulé la terre s'étaient depuis longtemps retirées et avaient fondé la colonie cosmique de la lune. Car c'est pur enfantillage de croire que la lune est ce corps durci, glacé que la physique actuelle décrit. La lune est, avant tout, la résidence cosmique de ces entités spirituelles qui furent les premiers grands instructeurs de l'humanité terrestre, qui lui ont apporté autrefois la sagesse primordiale et qui, peu après qu'elle eut quitté la terre et pris sa propre place dans le système planétaire, se sont retirées sur cette lune. Celui qui, grâce à la connaissance imaginative, a aujourd'hui la possibilité d'apprendre ce qu'est en réalité la lune, apprend aussi à connaître, dans cette colonie cosmique, ces entités spirituelles qui, un jour, enseignèrent la sagesse primordiale aux hommes sur terre.

Cette sagesse primordiale, et aussi l'impulsion qui permet d'avoir soi-même un certain contact avec elle, étaient conservées dans les mystères ; seulement le lien nécessaire et juste entre ces mystères d'Asie Mineure et la personnalité qui dans l'épopée est appelée Gilgamesh n'existait pas. Mais grâce à l'influence suprasensible de l'ami qui dans son état post-mortem était uni à Gilgamesh, celui-ci fut intérieurement poussé à chercher dans le monde la voie qui le rendrait capable d'expérimenter l'immortalité de l'âme.

Au Moyen Âge, on avait coutume, quand on voulait faire une expérience sur le monde spirituel, de chercher la voie intérieure. Dans les temps plus modernes, je dirais volontiers qu'on procède plus intérieurement encore ; mais aux temps plus anciens dont je parle, on savait très bien que la terre n'est pas ce bloc minéral que décrit la géologie actuelle, qu'elle est un être vivant, doué d'âme et d'esprit. Et tout comme un petit animal, s'il court à la surface de l'homme, apprend à connaître l'homme en courant sur son front, sur son nez, à travers ses cheveux et acquiert son savoir grâce à ce voyage, ainsi, dans l'ancien temps quand il se déplaçait sur la surface de la terre, l'homme apprenait à connaître la terre dans ses différentes configurations, ses différentes régions et acquérait par là une vision spirituelle. Qu'il ait eu ou non accès aux mystères, il l'acquérait ; et ce n'est pas un pur événement extérieur que ces grands voyages dont parlent Pythagore et d'autres et qu'ils entreprenaient pour acquérir leurs connaissances. On parcourait la terre pour pouvoir observer, dans la variété de ses configurations, comment variaient selon les lieux les divers aspects de la Terre spirituelle, psychique et physique.

Aujourd'hui, les hommes peuvent voyager en Afrique, en Italie, les choses extérieures qu'ils examinent ne leur apportent guère plus que ce qu'ils voient chez eux. Car, en ce qui concerne les différences radicales qui existent entre les divers lieux terrestres, la réceptivité humaine est morte ; à l'époque dont je parle, elle n'était pas morte, et le désir de recevoir au moyen d'un voyage sur la terre ce qui lui permettrait de résoudre le problème de l'immortalité, était pour Gilgamesh quelque chose de très important.

Il entreprit donc ce voyage, et ce voyage eut pour lui un résultat extrêmement important. Dans une région proche de celle dont les temps modernes ont

beaucoup parlé, mais qui au point de vue social était naturellement très différente, il trouva dans le pays qu'on appelle Burgenland actuelle (Styrie), et dont on s'est demandé s'il se rattachait à la Cisleithanie ou à la Hongrie, un centre d'anciens mystères ; le prêtre suprême de ces mystères est appelé dans l'épopée de Gilgamesh : Xisuthros. Il rencontra donc ce centre d'anciens mystères qui était le prolongement authentique des anciens mystères atlantéens, naturellement métamorphosés, comme il ne pouvait en être autrement à une époque si tardive.

Et le fait est que, dans ce centre de mystères, on sut juger et apprécier la faculté de connaissance de Gilgamesh, et on voulut venir à son aide. Une épreuve lui fut imposée qui à cette époque était imposée à beaucoup d'élèves des mystères. Elle consistait à faire certains exercices en restant éveillé pendant sept jours et sept nuits, mais cela lui fut impossible. Il se contenta alors d'un équivalent de cette épreuve : on lui prépara certaines substances qu'il absorba grâce auxquelles il reçut en fait une certaine illumination, bien que, comme il arrive toujours quand certaines conditions d'admission ne sont pas remplies, dans un certain sens, celle-ci pût manquer de sûreté... toujours est-il qu'une certaine illumination fut accordée à Gilgamesh, une certaine vision de l'ordonnance cosmique, de la structure du monde. Si bien que, son voyage achevé, quand Gilgamesh repartit, il était muni en fait d'une vision spirituelle très élevée.

Il suivit le cours du Danube, se dirigea vers l'Est et fut bientôt de retour dans la patrie qu'il s'était choisie. Mais avant d'y arriver, justement parce qu'il n'avait pas obtenu de la manière que j'ai signalée, mais de cette autre manière plutôt malaisée l'initiation dans les mystères post-atlantéens, il succomba à la première tentation : à un violent accès de colère à propos d'une chose qui, lui dit-on, se passait dans la ville. Il l'apprit avant sont arrivée à la ville. Un transport de colère le submergea et, à cause de cette colère, l'illumination fut presque complètement assombrie et c'est dépouillé de celle-ci qu'il arriva à Erech.

Toutefois, et c'est ce que cette personnalité a de particulier, la possibilité lui fut conservée, grâce à sa relation avec l'esprit de son ami mort, de jeter un regard dans le monde spirituel, tout au moins de recevoir des communications du monde spirituel. Mais regarder directement dans le monde spirituel à la suite d'une initiation, c'est autre chose que d'en recevoir des communications grâce à une personnalité qui est dans un état post-mortem. Cependant on peut dire qu'il avait gardé quelque chose de ce regard jeté dans le monde de l'immortalité. Je ne parle pas de ce qui est vécu après la mort : ces événements-là ne se reflètent dans la conscience de l'incarnation suivante (autrefois et aujourd'hui) que très faiblement, dans la conscience ! Dans la vie, dans la constitution interne, ils se marquent très fort, mais non dans la conscience.

Voyez-vous, je vous ai montré deux personnalités qui, ensemble, constituent l'expression exacte de la configuration spirituelle humaine au milieu environ de la 3<sup>e</sup> civilisation post-atlantéenne, deux personnalités dont le mode de vie permet de voir qu'en fait l'homme se compose d'une dualité. Car l'un, Gilgamesh, était

conscient de cette dualité bien qu'il ait été aussi un des premiers à éprouver que le moi s'était enfoncé dans le physique-éthérique. L'autre parce qu'il n'avait eu que peu d'incarnations sur terre possédait une conscience clairvoyante qui lui permettait de voir qu'il n'y a pas de matière, que tout est spirituel, que ce qu'on déclare matériel n'est qu'une autre forme du spirituel.

Vous pouvez imaginer que tout ce qu'aujourd'hui l'homme pense et ressent, il ne pouvait naturellement ni le penser ni le ressentir quand son être était constitué ainsi ; sa pensée et son sentiment étaient tout autres. Le savoir que ces deux personnalités pouvaient acquérir n'avait naturellement aucun rapport avec nos connaissances scolaires, ne ressemblait en rien ni à notre enseignement primaire, ni aux enseignements plus élevés ; toutes les notions spirituelles, culturelles, civilisatrices, provenaient des Mystères et se répandaient par toutes sortes de canaux dans la grande masse des hommes ; mais ceux qui les élaboraient étaient précisément les sages, les prêtres dans les mystères.

La particularité des deux personnalités dont je parle, c'est que dans cette incarnation que je viens de vous décrire, à cause du caractère propre de leur âme, ils ne pouvaient s'approcher des Mystères de leur entourage. Celui que l'épopée de Gilgamesh appelle Eabani était encore tout près des Mystères par son séjour extérieur à la terre ; celui qu'on appelle Gilgamesh avait reçu une initiation dans un mystère post-atlantéen, mais elle ne lui avait livré que la moitié de ses fruits. Tout cela agit en eux de telle sorte que dans leur propre être ils ressentirent quelque chose qui les identifiait au passé humain terrestre. Tous deux pouvaient se demander :

Que sommes-nous donc devenus ? Qu'avons-nous donc vécu avec l'évolution de la terre ? Tels que nous sommes, nous le sommes devenus justement parce que la terre a évolué. À quoi avons-nous donc pris part ?

Le souci de l'immortalité dont Gilgamesh avait souffert, la question à laquelle il s'était heurté était alors liée – à cause de ce qui existait dans l'âme humaine – à la nécessité de certaines connaissances sur l'évolution terrestre antérieure. Et l'on ne pouvait vraiment penser ou ressentir l'immortalité de l'âme dans le sens de cette époque, si l'on n'avait pas en même temps une certaine vision : une vision de la manière dont les âmes des hommes – qui, pendant les phases tout à fait primordiales de l'évolution de la terre, pendant les états lunaires et solaires, étaient déjà présentes – avaient vu venir à elles ce qui ensuite était devenu terrestre. On sentait qu'on faisait partie de la terre et que pour se connaître soi-même il faut découvrir son lien avec la terre.

Or, dans tous les mystères asiatiques et en première ligne de nature cosmique, les secrets contenus dans leur sagesse et leur enseignement concernaient la marche de l'évolution terrestre en relation avec le Cosmos. Par là même, dans ces Mystères, un panorama se déroulait devant les hommes d'une manière tellement vivante que cela pouvait en eux devenir des Idées, leur montrant comment la terre s'était développée et comment aussi, tandis que se propageaient les vagues de

substances et de forces de la terre pendant les périodes solaire, lunaire et terrestre, l'homme s'était lié à ces substances et avait poursuivi son évolution. Tout cela était animé d'une vie intense.

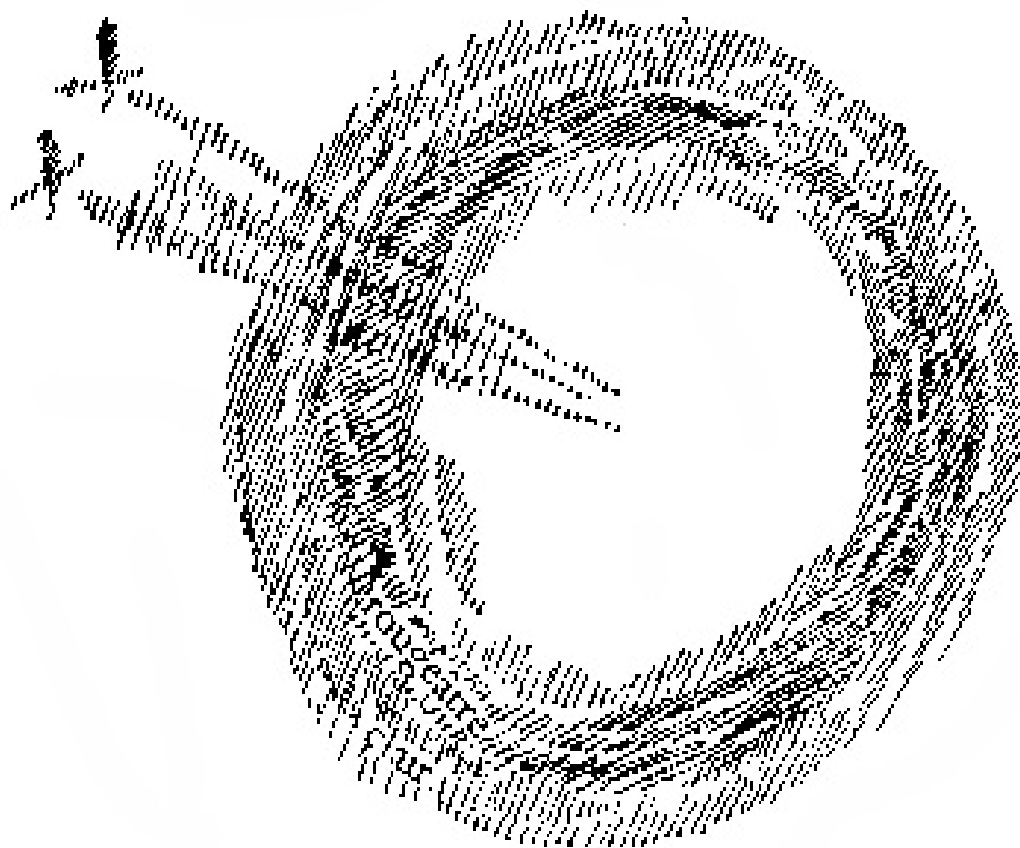
Un des mystères dans lesquels ces choses étaient exposées s'est maintenu jusqu'à une époque très tardive. C'est le centre des Mystères d'Éphèse, le centre d'Artémis à Éphèse. Il était disposé de telle façon que la statue de la déesse Artémis se trouvait en plein centre. Quand on regarde aujourd'hui les reproductions de la déesse Artémis d'Éphèse, on garde l'impression d'une forme féminine bizarre aux nombreux seins découverts et superposés et l'on n'a pas le moindre pressentiment de la manière dont ces choses étaient ressenties dans l'ancien temps. Dans l'ancien temps, ce qui importait, c'était l'expérience vécue au contact de ces choses. Les élèves des Mystères passaient par des préparations qui, les conduisaient au centre même du mystère et le centre de ce Mystère d'Éphèse, c'était cette statue d'Artémis.

Quand ils étaient amenés à ce centre, ils s'identifient avec cette statue. L'homme qui se tenait devant cette statue cessait d'avoir la conscience qu'il était à l'intérieur de sa peau, il recevait la conscience qu'il était ce qu'est la statue : il s'identifiait entièrement avec elle. Et cette identification de soi-même dans la conscience avec l'image de la déesse à Éphèse agissait de telle sorte que l'on ne regardait plus extérieurement les règnes terrestres qui nous entourent, les rochers, les arbres, les fleuves, les nuages, etc., mais, pendant qu'on se sentait au-dedans de la statue d'Artémis, on obtenait intérieurement la vision d'un lien avec les règnes éthériques. On se sentait uni au monde des étoiles, ce qui se passe dans le monde des étoiles.

On ne ressentait plus la substantialité terrestre à l'intérieur de la peau, on se ressentait dans son existence cosmique. On se sentait dans l'éthérique, et par ce sentiment d'être dans l'éthérique on retrouvait ce qu'avaient été les expériences terrestres antérieures de l'homme, et celles de la terre elle-même. Aujourd'hui nous considérons la terre, je l'ai déjà dit, comme un bloc rocheux recouvert par les eaux sur une grande partie de sa surface entouré d'une ceinture d'air qui contient de l'oxygène, de l'azote et d'autres substances dont l'homme a besoin pour respirer etc., etc... Quand, aujourd'hui, les hommes commencent à spéculer sur les connaissances naturelles en usage, à observer, à expliquer, ce qu'il en sort paraît très juste !

Car ce qui a précédé ces états actuels aux temps primordiaux ne peut être atteint que par le regard spirituel. Une telle vision spirituelle des états primordiaux de la terre et de l'humanité parvenait aux élèves d'Éphèse quand ils s'identifiaient avec l'image divine, et ils apprenaient à reconnaître que l'atmosphère actuelle de la terre n'était pas autrefois ce qu'elle est aujourd'hui. Ce qui était là, présent dans cet entourage terrestre à la place où se trouve maintenant l'atmosphère, c'était une albumine extrêmement fine, fluide et volatile, une substance albuminoïde. En sorte que tout ce qui était destiné à naître sur la terre

utilisait cette substance d'albumine mi-gazeuse, mi-fluide et vivait en elle. On voyait comment ce qui, dans cette substance albuminoïde, était déjà en un certain sens à l'état de fine vapeur avec une tendance très nette à se cristalliser partout, cet acide silicique à l'état de fine dilution, formait une sorte d'organe sensoriel de la terre qui accueillait en soi les imaginations, les influx du Cosmos descendant de tous côtés.



Dans l'acide silicique que contenait l'atmosphère albuminoïde terrestre, partout on pouvait remarquer la présence d'imaginaires extérieures réelles. Ces imaginaires avaient la forme d'organismes végétaux géants et c'est de ces imaginaires ainsi surgies dans le domaine terrestre que s'est développé plus tard en assimilant la substance atmosphérique, le règne végétal, d'abord en une forme fluide et fugace dans l'entourage de la terre ; c'est bien après qu'il pénétra dans le sol et devint le règne végétal ultérieur.

En dehors de l'acide silicique, il y avait dans cette atmosphère de la chaux en fine dilution. De cette chaux surgit à nouveau sous l'impulsion de cette albumine vers la coagulation le règne animal. Et l'homme se sentait présent dans tout cela. L'homme sentait que dans les temps primordiaux il ne faisait qu'un avec la terre, il vivait dans ce qui se formait sur la terre, dans ces plantes nées des Imaginations ; il vivait dans ce qui, plus terrestre, engendrait les formes animales comme je viens de vous l'expliquer. Chaque homme se sentait au fond comme élargi à la dimension de la terre, ne faisant qu'un avec la terre ; en sorte que les hommes, comme je l'ai indiqué dans « Mystère chrétien et Mystères antiques » au sujet de la faculté de percevoir les Idées au sens platonicien, se compénétraient les uns les

autres.

Voyez-vous, selon leur destin, ces deux personnalités dont j'ai parlé se réincarnèrent au sein des Mystères d'Éphèse, et là, tout ce que je viens de vous esquisser, ils le prirent profondément dans leur âme, et ainsi, d'une certaine manière leur âme s'affermirait intérieurement. Dans ces mystères ils reçurent maintenant sous forme de sagesse terrestre ce qui auparavant ne leur avait été accessible qu'au cours d'une expérience vivante, mais en grande partie inconsciente. C'est ainsi qu'au cours de deux incarnations séparées l'une de l'autre, ces deux personnalités perfectionnèrent leur expérience de l'humain ; elles prirent fortement conscience que l'homme appartient au monde supérieur, au monde spirituel et cependant elles ressentirent intensément tout ce qui est terrestre.

Car voyez-vous, lorsque deux choses s'interpénètrent toujours, si on n'arrive pas à les maintenir séparées, elles finissent par se confondre l'une l'autre ; mais si on les sépare nettement, alors on peut juger chacune en fonction de l'autre. C'est ainsi que ces deux personnalités purent d'un côté, du point de vue de leur vie même, en suivant du regard le Spirituel du monde supérieur, apprécier l'écho de leurs précédentes incarnations qui vivait encore en eux. Et maintenant que la chose leur était enseignée dans le Mystère d'Éphèse par l'inspiration de la déesse Artémis, maintenant elles purent juger comment sur la terre les choses sont nées en se séparant de l'homme et comment ce qui se séparait ainsi de l'homme est issu d'une substantialité originelle qui englobait aussi l'homme.

Par là, la vie de ces personnalités qui coïncida encore en partie avec les derniers temps de la vie d'Héraclite à Éphèse, mais qui se prolongea au-delà, la vie de ces personnalités fut particulièrement riche intérieurement et irradiée de fulgurantes révélations cosmiques. Il en résulta aussi une conscience nette de la manière dont l'homme peut dans son âme se relier non seulement à ce qui sur la terre s'étend horizontalement, mais aussi à ce qui s'étend en hauteur quand il dirige son entité vers le haut. Grâce à la configuration d'âme des deux personnalités qui avaient agi en commun pendant la période égypto-chaldéenne antérieure, qui ensuite vécurent ensemble au temps d'Héraclite – mais encore un peu après – en liaison avec les Mystères d'Éphèse, ces âmes purent continuer cette coopération.

Cette configuration formée de leurs deux âmes passa par la mort, passa par le monde spirituel et se prépara à une vie terrestre qui devait être le point de départ de bien des problèmes, de toutes sortes de problèmes, naturellement. À la manière dont ces deux personnalités devaient se situer dans le déroulement historique de l'évolution terrestre, on voit comment les expériences faites par l'âme à des époques antérieures et continuées karmiquement dans les vies terrestres suivantes préparent ce qui réapparaît ensuite au cours de vies ultérieures, entièrement métamorphosé, dans l'évolution de l'humanité terrestre.

Je cite cet exemple parce que ces deux personnalités interviennent ensuite dans une époque extrêmement importante du développement historique dont j'ai aussi

parlé à Stuttgart, il y a treize ans. Ces personnalités qui ont ainsi mené une vie si largement étendue dans le Cosmos à l'époque chaldéo-égyptienne, qui ont ensuite approfondi intérieurement cette vie cosmique et ont ainsi affermi leur âme d'une certaine manière, ces deux personnalités réapparurent dans une incarnation suivante en Aristote et Alexandre le Grand. Et c'est seulement quand on a en vue cet arrière-plan des âmes d'Aristote et d'Alexandre qu'on peut comprendre en quoi consiste réellement le problème qui s'est posé à ces personnalités au moment de la décadence de la Grèce et au point de départ de la domination romaine.

Nous reparlerons de cela, mes chers amis, demain matin dans la prochaine conférence.



## QUATRIÈME CONFÉRENCE

*Dornach, 27 décembre 1923*

Ce fut hier ma tâche de montrer à l'aide de certaines personnalités, comment l'évolution historique du monde s'est réalisée. Quand on veut avancer dans le courant de l'enseignement spirituel, on ne peut guère la décrire autrement qu'en montrant comment la suite des événements se reflète dans les hommes. À notre époque, pour des raisons dont nous parlerons encore au cours de ces conférences, l'homme se ressent comme un être isolé du reste du monde.

Toutes les époques précédentes, et aussi les suivantes – cela doit être signalé – sont telles que les hommes se sont sentis et se sentiront membres du monde entier, intégrés dans le monde entier. Je l'ai souvent dit : de même que le doigt d'un homme ne peut exister par lui-même, mais n'existe que par l'homme – quand il est coupé de l'homme, il n'est plus un doigt et il meurt, il est tout autre chose et obéit à de tout autres lois –, de même que le doigt n'est vraiment doigt que rattaché à l'organisme, de même l'homme, sous quelque forme que ce soit, soit celle de la vie terrestre, soit celle de la vie entre la mort et une nouvelle naissance, l'homme n'est vraiment un être qu'en union avec le monde entier.

Mais la conscience de ce fait qui était présente aux temps précédents et qui reviendra plus tard n'est aujourd'hui troublée, assombrie, que parce que, comme nous l'entendrons dire encore, l'homme avait besoin de ce trouble, de cette extinction, pour faire en soi l'expérience complète de la liberté. Et plus nous remontons dans les temps anciens, plus nous constatons que les hommes ont conscience de leur union avec le Cosmos.

Je vous ai présenté deux personnalités, l'une que l'épopée appelle Gilgamesh et l'autre, Eabani, et je vous ai montré comment ces deux personnalités vivent à l'époque chaldéo-égyptienne de la manière dont on pouvait vivre en ce temps-là, et comment elles ont ensuite approfondi leur connaissance grâce aux Mystères d'Éphèse ; et, hier déjà, que ces deux mêmes êtres humains ont pris part à l'évolution historique du monde sous les noms d'Aristote et d'Alexandre.

Pour que nous puissions pleinement comprendre ce qu'a été la marche de l'évolution terrestre dans les époques où s'est passé, pour ces deux personnalités, ce que je vous ai rapporté, essayons encore plus profondément de plonger notre regard dans ce que ces âmes ont pu recueillir en elles au cours de ces trois moments successifs. Je vous ai déjà fait remarquer comment la personnalité qui se cache sous le nom de Gilgamesh entreprit un voyage vers l'Ouest et passa par une sorte d'initiation post-atlantéenne occidentale. Représentons-nous bien maintenant pour comprendre ce qui advint plus tard, ce qu'était une initiation de ce genre. Il nous faut évidemment la chercher aux endroits où se sont maintenus pendant longtemps des échos de cette antique initiation atlantéenne ; ce fut le cas des Mystères d'Hibernie dont j'ai déjà parlé récemment aux amis présents à

Dornach. Mais je dois répéter certaines choses pour que nous puissions arriver à la pleine compréhension de ce dont il est question maintenant.

Les Mystères d'Hibernie, les mystères irlandais, ont subsisté longtemps. Ils ont subsisté jusqu'à l'époque de la fondation du Christianisme. D'un certain côté ce sont les mystères qui ont conservé le plus longtemps l'antique sagesse de la population atlantéenne. Je voudrais d'abord vous donner une image des expériences par lesquelles passait celui qui était initié dans ces mystères. Celui qui devait recevoir cette initiation devait y être préparé d'une manière rigoureuse, car, dans l'ancien temps, les préparations aux Mystères étaient extrêmement sévères. L'homme devait, dans son âme la plus intime, dans sa conception de la nature humaine intégrale, être absolument secoué, bouleversé, car il s'agissait dans les Mystères d'Hibernie, de le préparer d'abord par une expérience intérieure puissante à remarquer le caractère mensonger de tout ce qui entoure l'homme, de tout ce qui se présente à lui, à quoi de prime abord et selon la perception sensorielle, il attribue l'Être.

On lui faisait, en outre, remarquer toutes les difficultés, tous les obstacles qui se dressent devant celui qui s'efforce de trouver la vérité, la vérité réelle. On lui faisait remarquer qu'au fond tout ce qui nous entoure dans le monde sensible est illusoire, que les sens n'offrent que des illusions et que la vérité se cache derrière l'illusion, de sorte que l'être véritable ne peut être atteint au moyen de la perception sensible.

Vous me direz que c'est là une conviction que vous avez déjà acquise au cours de votre long travail anthroposophique ; vous le savez très bien, direz-vous. Mais la conviction du caractère illusoire du monde extérieur sensible que l'homme peut avoir dans sa conscience actuelle n'est absolument rien auprès de l'effroi intérieur, de l'effroi tragique éprouvé par les hommes qui, à cette époque étaient préparés à l'initiation d'Hibernie. Car on se dit bien théoriquement : tout est maya, tout est illusion, mais en réalité, on prend cela très légèrement. Au lieu que la préparation des élèves d'Hibernie était poussée si loin qu'ils en arrivaient à se dire : aucune possibilité humaine ne peut traverser l'illusion et arriver à l'être réel, à l'être véritable.

On préparait les élèves à se contenter intérieurement dans leur âme – et dans une certaine mesure par désespoir – de cette illusion. Ils atteignaient à un sentiment de désespoir complet devant ce caractère illusoire qui s'impose avec une telle puissance. Et dans la vie de l'élève renaissait constamment cette obsession : on doit nécessairement demeurer dans l'illusion. Mais cela veut dire qu'on perd alors le sol sous les pieds, car l'illusion ne vous donne pas une base solide. Oui, mes chers amis, à quel point la préparation aux mystères antiques pouvait être dure, on s'en fait à peine une idée aujourd'hui. Les hommes reculaient d'effroi devant ce qu'exigeait réellement le développement intérieur.

Et ce qui se produisait au sujet de l'être et de son caractère illusoire se répétait pour ces élèves dans leur effort vers la vérité. Ils apprenaient à connaître toutes les

émotions, les sentiments confus qui subjuguent et empêchent l'homme d'arriver à la vérité ; tout ce qui trouble la claire lumière de la connaissance. De sorte que, là aussi, ils en arrivaient à se dire : puisque nous ne pouvons vivre dans la vérité, il nous faut vivre dans l'erreur, dans la fausseté ! Or c'est exactement arracher de soi son humanité quand à un moment de sa vie on arrive à désespérer de l'être et de la vérité.

Tout cela existait, pour que l'homme, en expérimentant le contraire du but qu'il doit en définitive atteindre, apporte vers ce but le sentiment profondément humain qui convient. Car celui qui n'a pas appris ce que signifie vivre dans l'erreur et l'illusion ne sait pas apprécier l'être et la vérité ! Apprécier l'être et la vérité ! C'est ce que devaient apprendre les élèves d'Hibernie.

Quand les élèves avaient passé par cette expérience, quand ils avaient pour ainsi dire épuisé ce que leur réservait le pôle opposé à celui qu'ils devaient atteindre – je dois maintenant décrire ce qui arrivait au moyen d'images qui dans les Mystères d'Hibernie étaient des réalités – ils étaient conduits dans une sorte de sanctuaire où se trouvaient deux statues d'une puissance de suggestion extrême. Une de ces statues, d'une grandeur gigantesque, était creuse intérieurement ; la partie superficielle qui entourait l'espace creux, donc la substance même dont se composait la statue, était une matière très élastique.

Partout où on l'imprimait, le doigt s'enfonçait dans la statue ; mais au moment où on relâchait la pression, la forme se rétablissait. La statue entière était faite de telle façon que la tête en était soigneusement modelée et qu'en arrivant devant la statue, on avait l'impression : c'est de la tête que les forces rayonnent dans le reste du corps colossal ; car, naturellement, on ne voyait pas le vide intérieur, on ne le percevait, on ne le remarquait qu'au moment où on appuyait le doigt, et l'on était engagé à le faire.

On avait le sentiment que, hors la tête, tout le reste du corps était inondé par les forces venant de la tête : celle-ci était tout dans cette statue. Je vous accorde volontiers, mes chers amis, que l'homme plongé dans la vie prosaïque actuelle n'aurait, si on l'amenait devant une telle statue, qu'une impression d'abstraction ; certes, mais il en est bien autrement quand avec tout son être intime, avec son esprit, son âme, son sang, ses nerfs, on doit ressentir la puissance de l'illusion, la puissance de l'erreur et subir le souverain pouvoir suggestif d'une forme à ce point gigantesque. Cette statue avait un caractère masculin. Près d'elle s'en trouvait une autre de caractère féminin : elle n'était pas creuse, elle n'était pas faite d'une matière élastique, mais malléable, plastique. Quand on y imprimait le doigt, et l'on était à nouveau engagé à le faire, la forme se détruisait : il se formait un creux dans le corps.

Mais quand l'élève avait expérimenté sur la première statue que grâce à l'élasticité de la matière la forme se rétablissait, quand sur l'autre statue, il avait fait l'expérience qu'elle se déformait sous sa pression – après autre chose encore dont je vais parler tout de suite – il quittait la salle et n'y était ramené que lorsque

toutes les déformations subies par la statue malléable, non élastique, et de caractère féminin étaient réparées. Il n'était ramené que lorsque la statue était à nouveau intacte.

Tous ces préliminaires – je ne peux qu'esquisser la chose – imposés à l'élève le conduisaient à éprouver devant la statue de caractère féminin, dans son être humain tout entier, esprit, âme et corps, une expérience très vivante. Cette expérience intérieure avait déjà été préparée en lui auparavant, mais elle s'imposait maintenant avec force par l'action suggestive de la statue elle-même : il sentait en lui une rigidité intérieure, une rigidité de glace, intérieurement glacée. Et celle-ci agissait sur lui de telle façon que son âme se remplissait d'imaginaires et ces imaginaires étaient des images d'hiver terrestres, des paysages d'hiver terrestre. L'élève était ainsi conduit de l'intérieur même à contempler ce qui est réel dans l'Esprit.

Devant l'autre statue qui était masculine, l'élève ressentait toute sa vie, ordinairement dispersée dans son corps entier, se concentrer dans son sang, comme si le sang était propulsé, saisi par des forces qui le poussaient contre la peau. Alors que devant une statue il se sentait devenir un squelette glacé, devant l'autre sa vie interne se consumait dans la chaleur et il ne se sentait vivre que dans sa peau distendue. Cette expérience de l'homme entier repoussé à la surface amenait l'élève à recevoir cette impression : tu te pressens, tu te ressens, tu te vis tel que tu serais si de tout ce qui existe dans le Cosmos, seul le soleil agissait sur toi.

Et l'élève apprenait ainsi à reconnaître que l'action cosmique solaire pouvait le consumer ; il apprenait la relation qui unit l'homme au soleil ; il apprenait qu'en réalité l'homme ne devient pas ce que lui avait suggéré la puissante action de la statue solaire parce que d'autres forces venant d'un autre côté du monde en fixent les effets, les « momifient ». C'est de cette manière que l'élève apprenait à se sentir vivre dans le Cosmos. Et quand l'élève recevait l'action suggestive de la statue lunaire, quand donc il ressentait intérieurement cette rigidité glaciale et voyait se former un paysage hivernal – devant la statue solaire il voyait en esprit un paysage estival comme s'il le créait lui-même, il ressentait alors ce que serait l'homme si la lune était seule à agir.

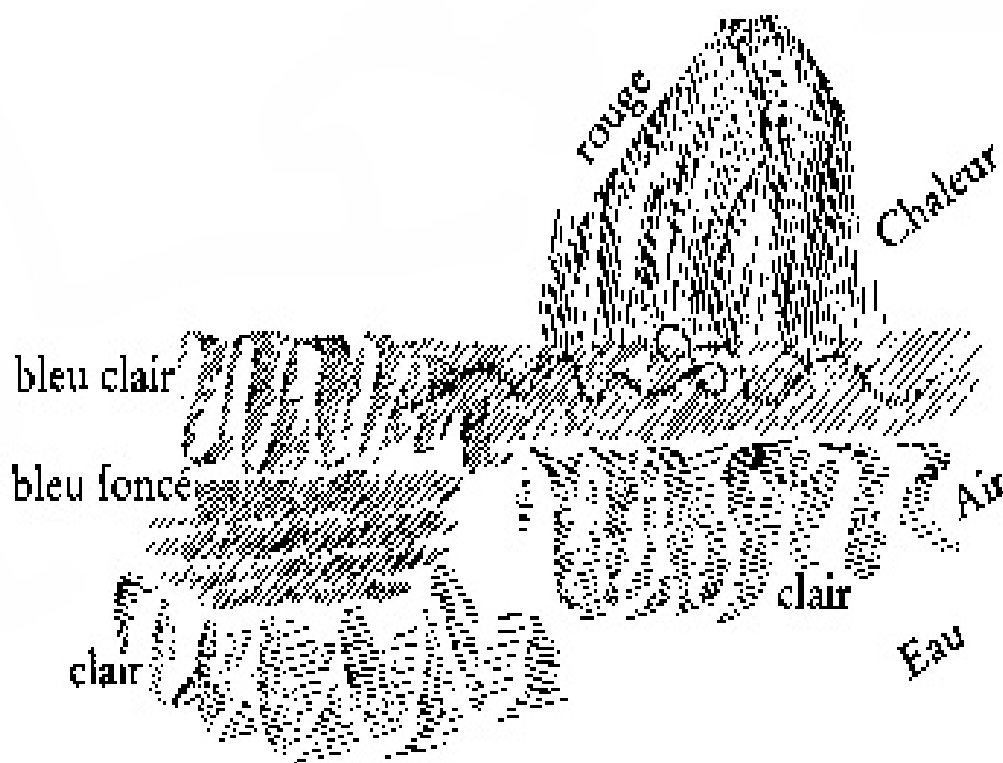
Voyez-vous, mes chers amis, actuellement que sait-on vraiment du monde ? Du monde, on sait que la fleur de chicorée est bleue, la rose, rouge, le ciel, bleu, etc, etc ; mais ce ne sont pas là des impressions qui ébranlent l'être, elles ne renseignent que sur les choses les plus proches de nous. L'entité entière de l'homme doit devenir organe sensoriel dans une mesure bien plus marquée s'il veut connaître les secrets de l'univers ; et c'est justement ce que réalisait l'action suggestive de la statue solaire en concentrant son être entier dans la circulation de son sang ; l'homme apprenait à se connaître comme un être solaire en ressentant cette suggestion. Il apprenait, d'autre part, à se connaître comme un être lunaire quand il subissait la suggestion de la lune. Ces expériences intérieures lui

permettaient de dire comment le soleil et la lune agissaient sur l'homme ; comme aujourd'hui les indications que lui fournissent son œil, ou son oreille, permettent à l'homme de dire l'action de la rose, du son, etc...

Les élèves de ces mystères éprouvaient donc encore à l'époque post-atlantéenne la manière dont l'homme s'intégrait dans le Cosmos : c'était pour eux une expérience immédiate. Ce que je vous ai exposé est une brève esquisse de l'expérience cosmique vécue par les élèves des mystères d'Hibernie d'une manière tout à fait grandiose jusque dans les premiers siècles de l'évolution chrétienne quand on les amenait à ressentir d'une manière vivante l'action du soleil et de la lune. Tout autres étaient les expériences faites par les élèves des Mystères d'Éphèse, les Mystères d'Asie Mineure.

Dans ces Mystères d'Éphèse on expérimentait avec tout son être d'une manière particulièrement intense, ce qui plus tard a trouvé son expression dans le début de l'Évangile de Jean : Au commencement était le verbe et le verbe était en Dieu et un Dieu était le verbe. À Éphèse l'élève n'était pas conduit devant deux statues, mais devant une seule, celle qui est connue comme la statue d'Artémis d'Éphèse, et tandis qu'il s'identifiait avec cette statue remplie de vie, regorgeant de vie, l'élève se sentait vivre dans l'éther cosmique. Avec tout son sentiment intérieur vivant, il s'élevait au-dessus de la simple vie terrestre, il s'élevait jusqu'à l'expérience de l'éther cosmique.

Et ce qui suit était pour lui très clair : on lui révélait d'abord ce qu'est la parole humaine, et par cette parole humaine, la copie humaine, *le logos humain image du Logos cosmique*, on lui faisait comprendre comment créent et tissent les vibrations de la parole des mondes. Je ne peux à nouveau que donner une esquisse de ce qui se passait ainsi : en y apportant toute son attention, l'élève devait ressentir ce qui se passe réellement quand l'homme parle, quand il imprime le mot dans le souffle expiré. L'élève était amené à expérimenter comment ce que par sa propre activité intérieure, il fait passer dans la vie, se marque dans l'élément aérien, mais aussi que deux autres processus sont liés à cette action sur l'air (voir dessin).



Représentons-nous ce qui se passe ; ceci, c'est le souffle expiré dans lequel se modèlent certains mots prononcés par l'homme. Tandis que ce souffle modelé en paroles s'exhale de notre poitrine vers l'extérieur, la vibration rythmique descend vers le bas et se communique à l'élément liquide qui parcourt l'organisme humain. De telle sorte que l'homme quand il parle anime ce rythme de l'air dans le haut de son larynx, dans son organe de la parole ; mais parallèlement à ce souffle parlé se produit en lui une ondulation, une oscillation de son corps liquide. La fluidité qui est au-dessous de la région de la parole entre en vibration, vibre simultanément dans l'homme... et c'est essentiellement ce qui se passe quand nous joignons le sentiment à nos paroles. Si l'élément liquide ne vibrerait pas dans l'homme en accord avec le langage, celui-ci résonnerait au dehors neutre, indifférent : l'homme ne sentirait pas ce qu'il dit (N. du t. : comparer l'expression : parler sèchement). Mais, vers le haut, vers la tête monte l'élément de chaleur et les paroles que nous modelons dans le souffle accompagnent les ondes de chaleur s'élevant vers le haut qui pénètrent dans notre tête et agissent là de telle sorte que nous accompagnons les paroles de pensées.

Quand nous parlons, nous avons donc à faire avec trois éléments : avec l'air, la chaleur, l'eau ou le liquide. Ce processus qui ne donne qu'une image d'ensemble de ce qui vibre et vit dans le langage, ce processus était un point de départ pour l'élève d'Éphèse. Ensuite on lui expliquait comment ce qui se passe là est un processus cosmique humanisé ; à une époque plus ancienne la terre elle-même a procédé ainsi : en elle, en effet, non seulement l'élément gazeux, mais l'élément liquide, cet élément liquide que j'ai indiqué hier comme l'albumine mi-fluide, mi-volatile, était animé d'une ondulation analogue. Comme l'air qui se modèle dans le

souffle de l'homme qui parle, l'albumine à la fois gazeuse et liquide qui l'entourait, prenait forme dans l'atmosphère de la terre. De même qu'ici l'air modelé passe dans l'élément de chaleur, l'albumine s'élevait en une sorte d'élément-air et descendait en une sorte d'élément plus terrestre. De sorte que comme en nous, comme dans notre corps, l'élément fluide fait naître les sentiments, dans l'élément terre surgirent les formations terrestres, les forces terrestres, toutes les forces qui agissent et ondoient dans l'élément terre. Et au-dessus, dans l'élément air, les pensées cosmiques tissaient et créaient le monde terrestre.

Mes chers amis, c'était une majestueuse, une puissante impression que recevait l'homme à Éphèse, quand on lui faisait remarquer que dans son langage vivait l'écho microcosmique de ce qui fut autrefois macrocosmique ; et l'élève d'Éphèse quand il parlait ressentait dans l'expérience vivante de la parole l'action même du Verbe cosmique : comment autrefois, pénétré de sens, l'élément mi-volatile, mi-fluide se mouvait confinant vers le haut aux pensées cosmiques créatrices et vers le bas aux forces terrestres naissantes.

L'élève vivait ainsi dans le Cosmos tout en apprenant à comprendre son propre être : en toi est le logos humain ; le logos humain agit par toi pendant le temps de ta vie terrestre et en tant qu'homme tu es le logos humain. Car en fait, c'est par ce qui se répand vers le bas, dans l'élément fluide, que nous sommes formés, nous, hommes, par la parole, et ce qui monte vers le haut nous fournit nos pensées humaines pendant notre temps terrestre. Mais comme en toi se trouve ce qu'il y a de plus humain : le logos microcosmique, ainsi fut autrefois le logos à l'origine, et il était en Dieu et il était lui-même un Dieu. À Éphèse on comprenait cela en toute profondeur parce que c'était appliqué à l'homme lui-même.

Voyez-vous, mes chers amis, si vous considérez maintenant une personnalité comme celle qui se cache sous le nom de Gilgamesh, vous devez avoir le sentiment qu'elle vivait dans le milieu, dans l'ambiance imprégnée de la lumière rayonnant des Mystères, car toute culture, toute civilisation était aux époques antérieures, une irradiation des Mystères. Et quand il était encore dans sa patrie d'Erek, Gilgamesh n'était pas en fait un initié des Mystères, mais il vivait au sein d'une civilisation qui tirait sa substance de ce qu'on pouvait ressentir grâce à cette relation avec le Cosmos. Ensuite, son voyage vers l'Ouest lui fit connaître directement – non pas évidemment les Mystères d'Hibernie, il n'alla pas si loin – mais dans une certaine mesure ce qu'en gardait encore une colonie [je vous ai dit qu'elle se trouvait en Burgenland (Styrie actuelle)] une colonie des Mystères d'Hibernie ; cela vivait dans l'âme de Gilgamesh et continua à s'édifier pendant la vie qui s'écoula ensuite entre sa mort et une nouvelle naissance ; dans la vie terrestre suivante, un approfondissement de l'âme eut lieu à Éphèse même.

Cet approfondissement se produisit dans l'âme des deux personnalités dont j'ai parlé : là, sur les âmes humaines de ces deux personnalités vient se briser, comme une réalité encore puissante et intense, avec la vague de civilisation générale qui déferlait d'Orient, ce qui en Grèce depuis les temps homériques n'était déjà plus

pour l'essentiel qu'une belle apparence. En vérité à Éphèse, où Héraclite aussi avait vécu, où tant de l'ancienne réalité fut encore connue et ressentie jusque dans les temps les plus avancés de la Grèce, jusque dans les 6<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> siècles avant J.-C., à Éphèse on pouvait encore trouver l'écho de toute la réalité dans laquelle autrefois l'humanité avait vécu quand elle était encore en relation avec le spirituel divin, quand « Asia » était le ciel le plus bas dans lequel on était encore relié avec les cieux supérieurs qui le limitaient parce qu'en « Asia » on vivait avec les esprits de la nature et qu'on y rencontrait les Anges, les Archanges, etc... Et au-dessus les Exousiaï, etc...

On peut donc dire : alors que déjà en Grèce seules des images rappelaient ce qui autrefois avait été réalité, alors que les êtres divins réels se métamorphosaient en héros légendaires en qui on reconnaît encore la réalité originelle, alors qu'en Grèce la réalité et la vie originelles se reflétaient dans les drames d'Eschyle, à Éphèse, dans l'ombre profonde des mystères, existait toujours la possibilité de se plonger dans les échos de ces anciennes réalités dans lesquelles l'homme vivait en union immédiate avec les mondes spirituels divins.

Ce qui caractérise essentiellement la civilisation grecque, c'est que le Grec a déposé dans des mythes proches de l'homme et dans un art et une beauté proches de l'homme, a donc déposé dans des images, dans des statues, des copies, ce qui autrefois avait été vécu par l'homme en union avec le Cosmos. Et maintenant, alors que cette civilisation grecque avait déjà atteint son point culminant, alors qu'elle avait refusé orgueilleusement ce que par les guerres persiques elle aurait encore pu recueillir de la réalité asiatique, alors qu'ayant d'un côté atteint son point culminant, elle était pourtant déjà en décadence, représentons-nous comment ressentirent tout cela des personnalités dans les âmes desquelles résonnaient nettement les échos de ce qui autrefois avait été une réalité divine spirituelle et terrestre dans l'esprit, l'âme et le corps de l'homme.

Nous devons nous représenter qu'en fait Alexandre le Grand et Aristote vivaient dans un monde qui ne leur était pas tout à fait conforme et qui, pour eux, fut réellement tragique. Ils avaient ceci de particulier qu'ils avaient avec le spirituel une autre relation que ceux qui les entouraient, et bien qu'ils ne se soient guère souciés des Mystères de Samothrace, ils avaient cependant une grande parenté dans leur âme avec ce qui se faisait dans ces mystères au sujet des Cabires. Cela, on l'a senti encore longtemps au Moyen Âge, et l'on peut même dire – les hommes aujourd'hui se font là-dessus des idées tout à fait fausses – qu'au Moyen Âge, jusque dans les 13<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> siècles, on trouvait encore chez des hommes isolés, de toutes les conditions, une conception spirituelle claire de ce domaine du moins que l'ancien Orient avait autrefois appelé « Asia ».

Le roman d'Alexandre, écrit au début du Moyen Âge par un prêtre, resta dans la suite un document important. En face de ce que contient l'histoire au sujet de ce qu'Alexandre et Aristote ont réalisé, ce qu'a écrit le prêtre Lamprecht au 12<sup>e</sup> siècle environ dans son « Roman d'Alexandre » apparaît encore grandiose par son



interprétation de ce qui s'est passé autrefois. Il suffit d'évoquer ce qui suit devant notre âme : nous trouvons dans le Roman d'Alexandre du prêtre Lamprecht une description merveilleuse de ce genre : chaque année, quand revient le printemps, et qu'on va vers une forêt, quand on arrive à la lisière où poussent des fleurs, si le soleil est placé de telle façon que l'ombre des arbres tombe sur ces fleurs qui poussent à la lisière, on voit dans l'ombre des arbres, au printemps, sortir des calices de ces fleurs, les enfants – fleurs spirituels qui mènent leurs danses et leurs rondes à la lisière de la forêt.

On reconnaît clairement dans cette description du prêtre Lamprecht le reflet d'une véritable expérience, d'une expérience que les hommes d'alors pouvaient encore faire ; ils n'allaient pas dans les forêts pour dire d'une manière prosaïque : voilà de l'herbe, des fleurs, là commencent les arbres... mais lorsqu'ils s'approchaient de la forêt, que le soleil brillait derrière la forêt et que l'ombre tombait sur les fleurs, dans l'ombre des arbres forestiers, sortant des fleurs, venait à eux le monde des créatures florales qui étaient là pour eux avant qu'ils pénétrèrent dans la forêt où ils pouvaient alors percevoir les autres esprits élémentaires.

Mais c'est cette ronde des fleurs que le prêtre Lamprecht voulait tout particulièrement décrire, et il est vraiment significatif que voulant raconter les expéditions d'Alexandre, il entrelaça dans son récit – encore au 12<sup>e</sup> et même au début du 13<sup>e</sup> siècle – cette vision d'une nature où se manifestaient les règnes élémentaires. Effectivement, lorsqu'on veut décrire ce qui arriva un jour en Macédoine au moment où commençaient les expéditions d'Alexandre vers l'Asie et où Aristote instruisait son élève, lorsqu'on veut décrire cela, on ne peut se borner à la seule terre prosaïque d'alentour, mais on doit lui adjoindre le règne des entités élémentaires.

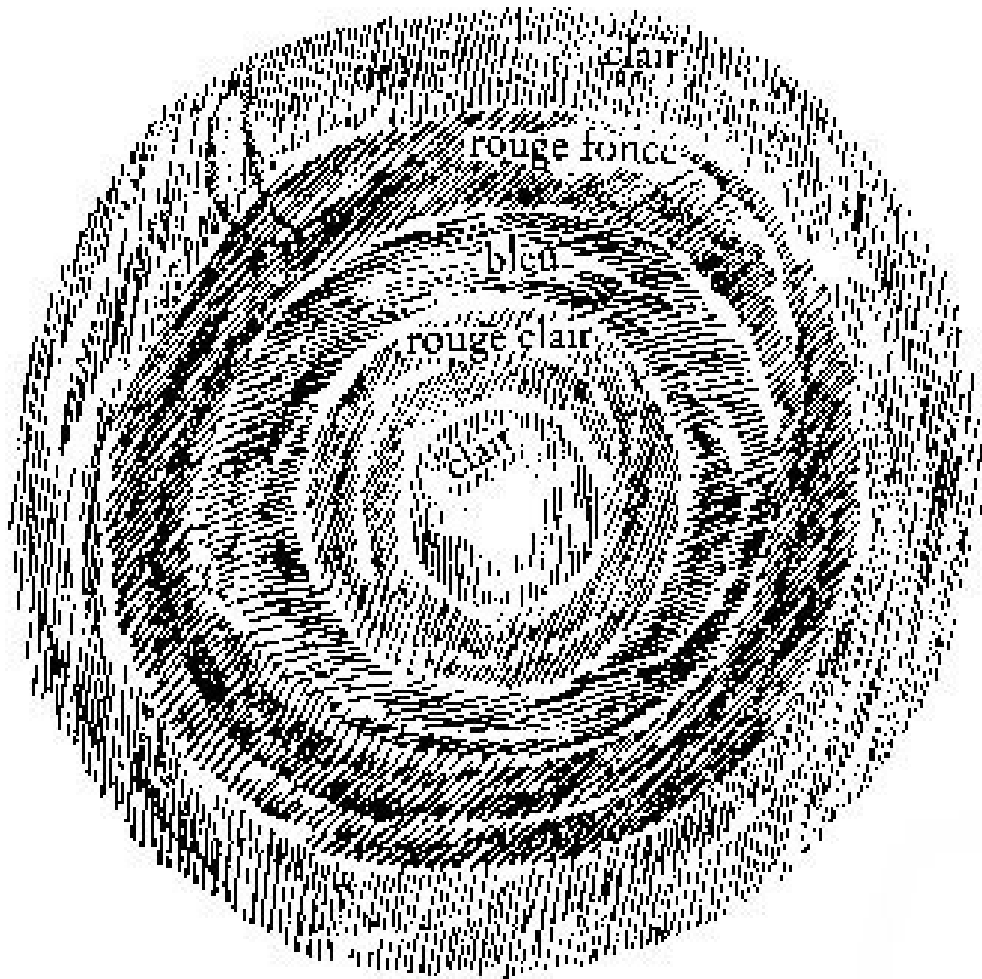
Quand vous lisez aujourd'hui un ouvrage d'histoire – et c'est très juste pour le temps présent – vous y trouvez ceci : c'est contre le conseil de son maître Aristote auquel il désobéit, qu'Alexandre se donna la mission de réconcilier les Barbares avec les peuples civilisés et d'instaurer une sorte de civilisation composite avec les apports de la Grèce civilisée, des Hellènes, des Macédoniens et des Barbares. Cette opinion se justifie à l'époque actuelle, mais en face de la vérité, de l'exacte vérité, c'est vraiment puéril. Le prêtre Lamprecht en décrivant les expéditions d'Alexandre leur attribue un tout autre but. Il vient alors à l'esprit que l'intervention des règnes de la nature telle que je l'ai indiquée, des esprits de la nature dans l'aspect physique de la nature, devait être l'introduction nécessaire de cette histoire ; car quel est le but d'Alexandre dans le poème du prêtre Lamprecht ?

Alexandre arrive à la porte du Paradis (c'est naturellement transposé dans le Christianisme de l'époque, mais cela correspond en grande partie – comme je le dirai plus loin – à la vérité). Car les expéditions d'Alexandre ne furent pas entreprises pour réaliser de simples conquêtes ou en dépit du conseil d'Aristote pour réconcilier les Barbares avec les Hellènes ; elles furent entreprises dans un

but hautement spirituel, l'impulsion en venait de l'Esprit même. Et dans le poème du prêtre Lamprecht, qui a vécu 15 siècles après Alexandre et a décrit ces expéditions à sa manière avec une grande ferveur, nous lisons qu'Alexandre arriva jusqu'à la porte du Paradis, mais n'y pénétra pas parce que, comme dit le prêtre Lamprecht, n'entre au Paradis que celui qui possède une réelle humilité ; or, avant le Christ, Alexandre ne pouvait pas avoir l'humilité qu'il fallait, car celle-ci n'a été apportée à l'humanité que par le christianisme. Quand nous le comprenons non dans un sens étroit, mais dans un sens large, nous voyons comment le prêtre Lamprecht qui était chrétien a ressenti le côté tragique des expéditions d'Alexandre.

Mes chers amis, avec ce poème sur Alexandre, j'ai simplement voulu vous faire remarquer qu'il n'y a rien de surprenant à utiliser cet exemple pour illustrer ce qui dans l'histoire de l'humanité d'Occident précède et suit son rattachement à l'Orient. Car le sentiment qui est à la base de tout cela était encore, comme vous le voyez et jusqu'à une époque relativement tardive du Moyen Âge, non seulement un sentiment général, mais un sentiment encore si concret qu'un « Roman d'Alexandre » a pu naître qui décrit d'une manière dramatique grandiose ce qui a été réalisé par les deux âmes que je vous ai caractérisées.

Ce moment de l'histoire de la Macédoine nous conduit d'un côté loin dans le passé et de l'autre loin dans l'avenir, et l'on doit avant tout considérer que sur tout ce qui est présent dans les âmes d'Aristote et d'Alexandre plane le tragique de l'histoire du monde. Ce tragique se trahit déjà extérieurement dans ce fait que par suite des circonstances particulières du destin de l'histoire, seule la plus petite partie des œuvres d'Aristote est parvenue en Europe occidentale et a été recueillie par l'Église. Ce ne sont pour l'essentiel que les écrits logiques ou traitants de la logique. Mais celui qui veut se plonger dans le peu qui reste des traités de science naturelle, verra combien puissante était encore sa vision du lien qui relie le Cosmos aux hommes. Je voudrais attirer votre attention sur un point (dessin ci-dessous).



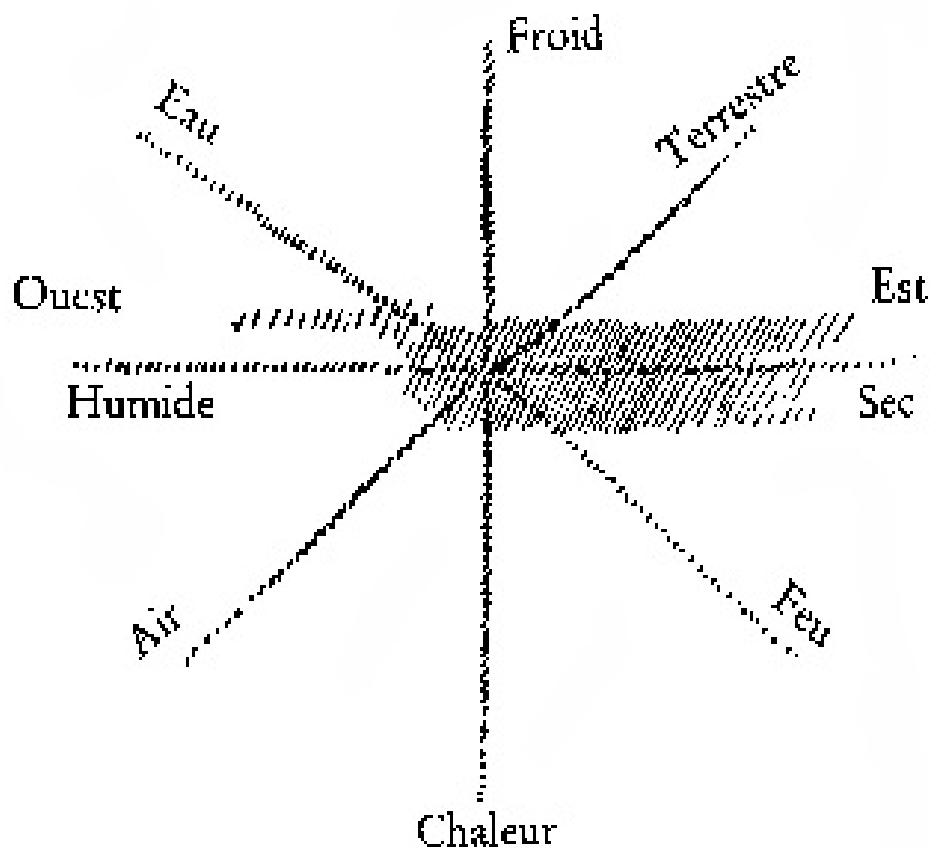
Nous parlons aujourd'hui aussi de l'élément terre, de l'élément eau, de l'élément air et de l'élément feu ou chaleur, et ensuite de l'autre, de l'éther. Comment Aristote expose-t-il la chose ? Il décrit la terre solide, la terre liquide, l'eau, l'air, le tout pénétré et entouré du feu. Mais ainsi, pour Aristote, la terre va jusqu'à la lune ; et venant du Cosmos, venant des étoiles, donc pas seulement dans le domaine terrestre, mais dans celui qui atteint ici la lune, venant du Zodiaque, des étoiles, se répand dans l'espace le reste de l'éther. L'éther vers le bas atteint la lune unie à la terre. Aujourd'hui encore, on peut lire cela dans les livres écrits sur Aristote ; mais Aristote lui-même répétait continuellement à son élève : cet éther qui est au-delà de la chaleur terrestre, donc l'éther de lumière, l'éther chimique, l'éther de vie, fut autrefois uni à la terre, tout cela descendait jusque sur la terre ; mais quand la lune se retira au cours de l'évolution, l'éther se retira de la terre. Donc – disait Aristote à son élève – ce qui extérieurement sur la terre est un monde mort, n'est pas pénétré d'éther ; mais quand vient le printemps, alors, les esprits des éléments rapportent à l'intérieur des êtres qui s'ouvrent à la vie, les plantes, les animaux, les hommes, l'éther qui vient de la sphère lunaire ; de sorte que c'est la lune qui modèle les formes que prend la vie.

Quand on était devant la statue féminine en Hibernie, on ressentait d'une manière très vivante que l'éther n'appartient pas à la terre, mais qu'il est rapporté chaque année par les esprits élémentaires dans la mesure où il est nécessaire à l'apparition des êtres. Aristote plongeait profondément ses regards dans ce qui

relie l'homme au Cosmos. Les ouvrages qui en parlent n'ont pas été transmis à l'Occident par son élève Théophraste. C'est vers l'Orient que retournèrent quelques uns de ces écrits où il y avait encore une compréhension de ces choses. Et de là, les Juifs et les Arabes rapportèrent ces notions par le Nord de l'Afrique et l'Espagne et elles se heurtèrent, comme je veux encore l'indiquer, au rayonnement de la civilisation des Mystères d'Hibernie.

Mais ce que je vous ai caractérisé jusqu'ici ne fut que le point de départ des enseignements qu'Aristote donna à son élève ; ceux-ci ont trait surtout à l'expérience intérieure ; et pour ébaucher la chose, je dois l'exprimer ainsi : Alexandre apprit d'Aristote à bien connaître la manière dont les éléments, la terre, l'eau, l'air, le feu, qui vivent à l'extérieur dans le monde, vivent aussi à l'intérieur de l'homme ; comment sous ce rapport, l'homme est un véritable microcosme ; comment dans ses os vit l'élément terre, dans la circulation de son sang et dans ses humeurs vit l'élément eau ; comment l'air agit dans sa respiration et le rythme respiratoire dans le langage, et l'élément feu dans ses pensées. Alexandre savait encore qu'il vivait dans les éléments du monde. Et quand on se sentait vivre dans les éléments du monde, on se sentait aussi intimement apparenté à la terre. Aujourd'hui dans ses voyages, l'homme se dirige vers l'Ouest, l'Est, le Nord, le Sud ; il ne ressent plus ce qui pénètre en lui car il ne tient compte que de ce que ses sens perçoivent : il ne considère que ce qu'en lui perçoivent les substances et non ce que les éléments perçoivent. Mais Aristote pouvait dire à Alexandre : quand sur la terre tu te diriges vers l'Est, tu avances toujours davantage dans un élément qui te dessèche ; tu pénètres dans le sec.

Ne vous imaginez pas que quand on avance vers l'Est, on se dessèche entièrement ; il est évident qu'il ne s'agit là que d'une action très subtile, mais grâce aux directives efficaces que lui donnait Aristote, Alexandre en ressentait les effets en lui-même. En Macédoine, il pouvait se dire : j'ai un certain degré d'humidité en moi ; cette humidité diminue quand je vais vers l'Est. En se déplaçant sur la terre, il en ressentait ainsi la configuration. Quand on touche un visage, quand on caresse un visage, par exemple, on sent la différence entre le nez, les yeux, la bouche ; de même l'homme en question percevait encore la différence entre ce qu'il éprouvait en progressant dans le sec, et ce qu'il éprouvait de l'autre côté en avançant vers l'Ouest (schéma).



Les autres différences, les hommes les éprouvent encore aujourd'hui, bien qu'assez grossièrement. Vers le Nord, ils ressentent le froid, vers le Sud, le chaud ; mais l'association de l'humide et du froid quand on va vers le Nord-Ouest, on ne la ressent plus. Aristote fit revivre en Alexandre ce que Gilgamesh avait éprouvé quand il avait entrepris son voyage vers l'Ouest. Il en résulta que par une expérience intérieure immédiate, l'élève put percevoir ce qu'on éprouve dans la zone intermédiaire entre l'humide et le froid dans la direction du Nord-Ouest ; c'est-à-dire, l'eau. Et c'est non seulement une manière de parler possible dans la bouche d'Alexandre, mais une expression très réelle quand il dit, non pas : la route va vers le Nord-Ouest, mais : la route se dirige là où domine l'élément de l'eau.

Dans la zone intermédiaire entre l'humide et le chaud, c'est l'élément de l'air qui prédomine. On l'enseignait ainsi dans les antiques mystères chthoniques grecs, dans les mystères de Samothrace, et c'est ainsi qu'Aristote l'enseigna à son élève. Et dans la zone intermédiaire entre le froid et le sec, dans la direction de la Sibérie en partant de la Macédoine, on ressentait comment la terre elle-même avait la prédominance, l'élément terre solide. Dans la zone intermédiaire entre le chaud et le sec, vers l'Inde, régnait l'élément du feu.

L'élève d'Aristote disait donc en montrant le Nord-Ouest : de là, je sens agir sur la terre les esprits de l'eau ; en montrant le Sud-Ouest, il disait : de là, je ressens les esprits de l'air. Du Nord-Est, il voyait planer vers lui les esprits de la terre et venant du Sud-Est, du côté de l'Inde, planaient les esprits du feu, dans leur élément. Et vous ressentez, mes chers amis, combien profondément s'apparentaient, à la fois aux domaines naturel et moral, ces paroles d'Alexandre

que je cite pour terminer : je dois m'éloigner de l'élément froid-humide et m'élancer dans le feu, aller jusqu'aux Indes.

C'était là une conception qui se rattachait aussi bien au domaine de la nature qu'au domaine moral. Nous en parlerons demain, mais je voulais aujourd'hui vous donner quelques clartés à ce sujet, car dans ce qui se passa ainsi entre Alexandre et Aristote, vous voyez se refléter le changement complet qui se produisait en même temps dans l'évolution historique mondiale. À cette époque, on pouvait encore dans un enseignement individuel parler des grands mystères du passé ; puis l'humanité s'adonna de plus en plus à la logique, à l'abstraction, aux « catégories d'Aristote » en repoussant le reste. C'est ce qui nous indique un énorme changement dans l'évolution historique de l'humanité et, en même temps, un moment des plus importants dans tout le cours de la civilisation européenne dans son rapport avec l'Orient.

Nous reprendrons cette question demain.

## CINQUIÈME CONFÉRENCE

*Dornach, 28 décembre 1923*

La place qu'occupent les Mystères d'Éphèse parmi les mystères anciens, est toute spéciale. Au sujet de cette évolution de l'histoire occidentale qui se rattache au nom d'Alexandre, j'ai déjà dû rappeler ces mystères. On ne saisit le sens de l'histoire moderne et ancienne que lorsqu'on remonte au changement qu'a subi le caractère des mystères, dont toutes les civilisations anciennes sont sorties, en passant de l'Orient vers l'Occident et d'abord vers la Grèce. Ce changement est le suivant : voyez-vous, quand le regard pénètre dans les anciens mystères de l'Orient, partout on reçoit cette impression que là, les prêtres étaient en état de révéler à leurs élèves de grandes et importantes vérités grâce à leurs visions. Oui, plus on remonte dans les temps anciens, plus les prêtres, à l'intérieur des mystères sont capables d'évoquer la présence directe des Dieux eux-mêmes, des entités spirituelles qui dirigent les mondes planétaires et les manifestations terrestres de telle sorte que les Dieux étaient réellement présents.

Le lien de l'homme avec le macrocosme se dévoilait dans différents mystères d'une manière également grandiose, comme je vous l'ai exposé hier au sujet des Mystères d'Hibernie, et aussi au sujet de l'enseignement qu'Aristote donna à Alexandre le Grand. Mais avant toutes choses, dans tous les mystères de l'ancien Orient, les impulsions morales n'étaient pas coupées des impulsions naturelles. Quand Aristote montrait à Alexandre le Nord-Ouest où régnaient les esprits de l'élément eau, ce n'était pas seulement une impulsion physique qui venait du Nord-Ouest comme aujourd'hui le vent ou d'autres choses physiques, des impulsions morales s'ajoutaient aux impulsions physiques.

Le physique et le moral ne faisaient qu'un. C'était alors possible parce que grâce à ces connaissances données dans les mystères, l'homme se sentait étroitement uni à toute la nature ; il percevait l'esprit de la nature, il avait le sentiment qu'elle et lui formaient une unité. Cette unité existait encore dans le temps qui s'écoula entre la vie de Gilgamesh et la vie de cette individualité, à l'incarnation suivante, aux alentours des Mystères d'Éphèse. À cette époque, nous trouvons encore une conception très vivante du lien de l'homme avec l'Esprit de la nature. Ce lien est le suivant : par tout ce qu'il apprenait sur l'action des esprits élémentaires dans la nature, sur l'action des entités intelligentes qui dirigent le cours des planètes, l'homme acquérait cette conviction : partout au-dehors, je vois se déployer le monde des plantes, monde verdoyant qui germe, qui croît, qui fructifie.

Je vois les plantes annuelles sur la prairie, dans les champs : elles croissent au printemps et disparaissent à l'automne ; je vois des arbres centenaires dont le tronc est de bois recouvert d'écorce et dont les racines pénètrent profondément en terre : tout ce qui là dehors prend racine, les herbes annuelles, les fleurs, tout ce qui prend corps sous l'impulsion consolidante de la terre, parce que je suis un homme, je l'ai un jour porté en moi.

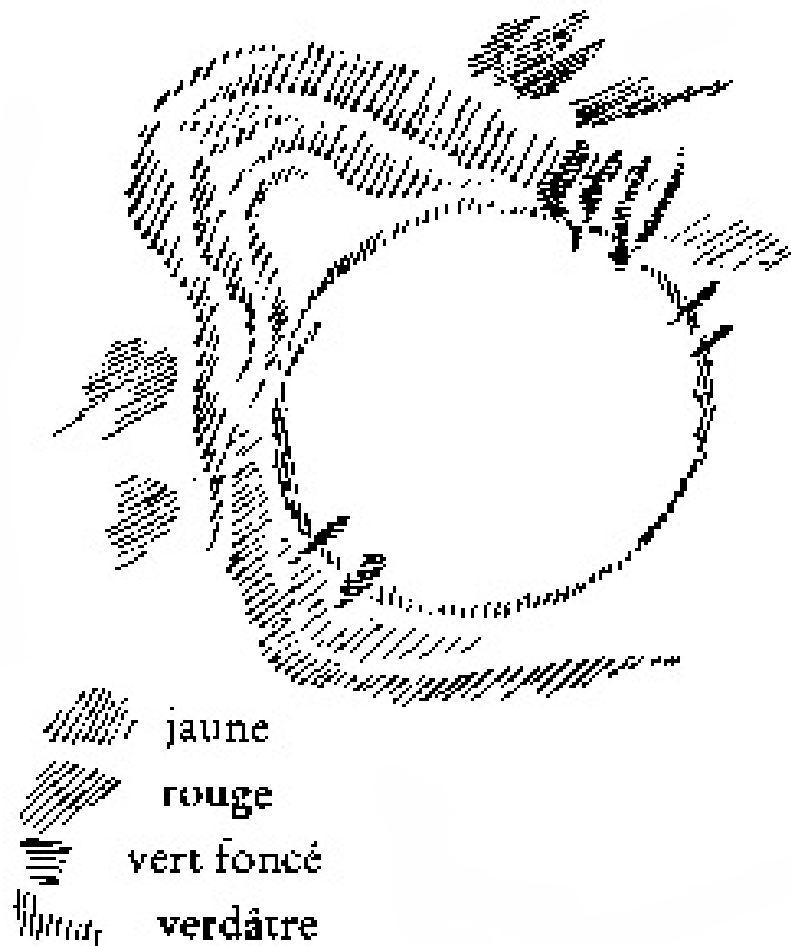
Si du gaz carbonique provenant de la respiration humaine se répand dans une pièce, l'homme se dit : j'ai exhalé cet acide carbonique ; il sait, il sent que c'est lui qui l'a exhalé dans la pièce. L'homme est aujourd'hui encore, pourrais-je dire, dans un rapport étroit avec le Cosmos ; par la partie gazeuse de son être, par l'air qu'il respire et qui agit dans son organisme, l'homme est dans un rapport très vivant avec le monde, avec le macrocosme : il peut constater que l'air expiré par sa respiration, l'acide carbonique était en lui et que maintenant il est dehors. Et comme aujourd'hui l'homme – il ne le fait pas, mais ce serait possible – pourrait voir l'acide carbonique exhalé dans l'air, l'initié qui avait reçu la sagesse exprimée dans les mystères orientaux regardait le monde des plantes et disait : en remontant le cours de l'évolution, je parviens à une ancienne époque solaire, là je portais encore les plantes en moi, puis je les ai laissées se répandre au-dehors dans le vaste milieu terrestre.

Quand je les portais encore en moi, quand j'étais encore cet Adam Cadmon qui embrassait dans son être toute la terre avec le règne des plantes, celles-ci étaient encore à la fois liquides et gazeuses. L'homme détacha de lui-même ce monde des plantes. Imaginez que vous soyez dilatés jusqu'à embrasser la terre entière et qu'ensuite, après avoir été rejeté par vous vers le centre, ce monde des plantes métamorphosé dans l'élément eau surgisse, croisse à nouveau, se transforme, prenne des formes variées : vous évoqueriez ainsi dans votre âme ce qui s'est passé autrefois.

C'est ce que se disaient ceux qui, en Orient, à l'époque de Gilgamesh environ, avaient reçu des notions à ce sujet. Ils regardaient alors les plantes qui poussent dans les prés et se disaient : nous avons éliminé les plantes à un stade antérieur de notre évolution, mais la terre les a recueillies. La terre seule leur a fourni des racines, comme aussi tout ce qui est ligneux, ce qui fait la nature des arbres. Mais ce qui constitue le caractère général du monde végétal, l'homme l'a rejeté de lui et la terre l'a recueilli. L'homme se sentait en étroite parenté avec toutes les plantes. Il ne ressentait pas la même parenté vis-à-vis des animaux supérieurs ; car il savait qu'il n'avait pu s'approcher et travailler sur la terre que parce qu'il avait vaincu la forme animale et, au cours de son évolution, laissé les animaux derrière lui. Il avait amené les plantes avec lui jusque sur la terre, puis les avait livrées à la terre pour qu'elle les prenne en son sein ; vis-à-vis des plantes, sur la terre, il était le médiateur des Dieux, le médiateur entre les Dieux et la terre.

De là vient ce que ressentaient les hommes qui faisaient cette grande et réelle expérience que l'on peut esquisser d'une manière très simple : (vois dessin ci-dessous).





L'homme venant de l'univers s'approche de la Terre (leur nombre n'entre pas en ligne de compte, car comme je l'ai déjà dit hier les hommes s'entremêlaient) ; il rejeta le végétal que la terre recueillit et auquel elle donna des racines. L'homme avait donné l'impression d'avoir enlacé la terre pour ainsi dire avec la végétation, que la terre lui avait été reconnaissante de cette étreinte et avait accepté cet élément végétal mi-liquide, mi-gazeux que l'homme avait pu exhaler pour elle. Ceux qui ressentaient ainsi ce don végétal à la terre se sentaient étroitement apparentés au Dieu qui en était le régent, Mercure. Par ce sentiment d'avoir soi-même apporté les plantes sur la terre, on entra dans une certaine relation avec le Dieu Mercure.

Par contre, vis-à-vis des animaux, on sentait qu'on n'avait pu les amener sur la terre, qu'on avait dû les repousser, s'en libérer, car sinon il eut été impossible de développer une forme humaine correcte ; on avait donc dû les rejeter et ceux-ci, abandonnés par l'homme, durent évoluer par eux-mêmes à un degré inférieur à celui de l'homme.

C'est ainsi que l'homme du temps de Gilgamesh et de l'époque suivante, se sentait placé entre le règne animal et le règne végétal ; vis-à-vis du règne végétal, il était celui qui, l'ayant porté en lui, en avait pour ainsi dire ensemencé la terre au nom des Dieux ; vis-à-vis du règne animal, il était celui qui l'avait rejeté pour devenir homme, repoussant ainsi le fardeau des animaux qui, pour cette raison, lui sont restés inférieurs. Tout le culte égyptien envers les animaux se relie en fin de compte à cette conception et une grande part de la compassion profonde que

l'Asie porte aux animaux vient aussi de là.

C'était une conception grandiose de la nature, celle qui ressentait ainsi la parenté de l'homme d'un côté avec le monde des plantes, de l'autre avec celui des animaux. À l'égard des animaux on avait le sentiment d'une libération, à l'égard des plantes, le sentiment d'une étroite parenté. L'homme considérait le monde des plantes comme une fraction de lui-même et il éprouvait pour la terre un amour très vif parce qu'elle avait pris en elle cette part d'humanité que sont les plantes, leur avait fait prendre racine, en elle, et avait recouvert les arbres d'une écorce empruntée à la matière terrestre. Partout une note morale se mêlait au jugement porté sur le monde physique. On allait vers les plantes de la prairie non seulement pour en observer la croissance, mais pour établir un rapport moral avec cette croissance. À l'égard des animaux, on éprouvait aussi une relation morale, car on s'était élevé au-dessus d'eux.

Ainsi, une conception grandiose de la nature spirituelle a pris sa source dans ces mystères d'Orient.

Il y avait aussi des Mystères en Grèce, mais on y trouvait une conception bien moins réelle de l'Esprit dans la nature. Les mystères grecs sont grandioses, certes, mais ils se distinguent essentiellement des mystères de l'Orient : tout est tel dans les mystères orientaux que l'homme ne s'y sent pas positivement sur la terre, mais s'y sent intégré au Cosmos, à l'Univers. C'est en Grèce que, pour la première fois, le mystère a évolué jusqu'au degré où l'homme se sentait relié à la terre, alors qu'en Orient ce qui apparaissait ou qu'on ressentait, c'était le monde spirituel lui-même. C'est l'absolue vérité que de dire : dans les anciens mystères d'Orient les Dieux eux-mêmes apparaissaient parmi les prêtres qui leur offraient des sacrifices et leur adressaient des prières.

Les temples des mystères étaient en même temps les lieux terrestres dont les Dieux étaient les hôtes, où les Dieux envoyaient aux hommes par l'intermédiaire des prêtres les biens célestes qu'ils leur destinaient. Dans les mystères grecs, il n'apparaissait plus des Dieux que leurs images, leurs copies, quelque chose comme leur ombre ; c'étaient de réelles, d'authentiques copies, mais analogues à des *ombres* et non plus les entités divines, non plus des réalités. Le Grec avait donc une tout autre expérience que celui qui appartenait à l'ancienne civilisation orientale ; le Grec avait ce sentiment : les Dieux existent, mais l'homme ne peut avoir d'eux que des images. Tout comme dans le souvenir, on a l'image des événements, non les événements eux-mêmes.

C'était là le sentiment fondamental que donnaient les mystères grecs. Les Grecs avaient l'impression d'avoir quelque chose comme des souvenirs du Cosmos, non les phénomènes mêmes, les images des Dieux, non les Dieux eux-mêmes ; les images de ce qui s'était passé sur Saturne, le Soleil, la Lune, mais plus le lien vivant avec ce qui avait été réel sur Saturne, le Soleil, la Lune... un peu comme l'homme a un lien réel avec son enfance. Ce lien avec la réalité du Soleil, de la Lune, de Saturne, les hommes de la civilisation orientale l'obtenaient justement

dans leurs mystères. Ainsi, les mystères grecs avaient un caractère d'image : les esprits qui s'y révélaient étaient les ombres de la réalité spirituelle divine. Et il y avait encore une autre différence entre les mystères orientaux et les mystères grecs.

Dans les mystères orientaux, quand on voulait obtenir une réponse de la présence grandiose, gigantesque, qu'on pouvait y rencontrer, il fallait toujours attendre *le moment propice*. On ne pouvait obtenir quelque chose que lorsque le sacrifice correspondant à l'expérience suprasensible était célébré, soit en automne, soit au printemps, soit en plein été, soit au plus profond de l'hiver. Il était aussi possible qu'à un moment quelconque que l'on jugeait favorable, celui d'une certaine phase de la lune, on offrît un sacrifice à un Dieu quelconque qui alors apparaissait dans les mystères : on obtenait sa manifestation.

Mais ensuite, il fallait attendre à nouveau – disons, trente ans – pour que la même occasion se présentât et permît à l'entité divine de se montrer à nouveau dans les mystères. Tout ce qui concernait Saturne, par exemple, ne pouvait pénétrer dans le domaine des mystères que tous les trente ans ; tout ce qui concernait la Lune, environ tous les dix-huit ans, etc... De sorte que les prêtres des mystères orientaux, pour obtenir les connaissances et les visions grandioses, gigantesques qu'ils acquéraient, dépendaient de toutes les conditions possibles d'espace et de temps. On recevait, par exemple, des révélations très différentes dans les profondeurs des grottes, ou sur le sommet des montagnes. On recevait d'autres révélations au fin fond de l'Asie que sur la côte et ainsi de suite, une certaine dépendance à l'égard du temps et de l'espace sur terre caractérisait donc les Mystères de l'Orient.

En Grèce, les réalités présentes et gigantesques avaient disparu ; mais les images étaient encore là et on pouvait les obtenir non plus selon la saison, ou le siècle, ou le lieu, mais en pratiquant tel ou tel exercice, en offrant tel ou tel sacrifice personnel. Quand on était arrivé à un certain degré de sacrifice ou de maturité personnelle, on pouvait, parce qu'on l'avait atteint en tant qu'homme, obtenir la perception des ombres de grands événements ou d'entités cosmiques.

C'est là le grand changement qui intervient dans la nature des mystères en passant d'Orient vers la Grèce. Les anciens mystères orientaux dépendaient des conditions de lieu et d'espace, tandis que dans les mystères grecs, c'est *l'homme* qui entre en considération, ce que *lui-même* apporte à la rencontre des Dieux. Le Dieu apparaissait pour ainsi dire dans son ombre, dans son spectre, quand l'homme par les préparations qu'il avait subies, était devenu digne que le Dieu, le spectre du Dieu, s'inclinât vers lui. Les mystères grecs sont réellement devenus, par là, ce qui a préparé la nouvelle humanité.

Et maintenant, tenant le milieu entre les anciens mystères orientaux et les mystères grecs, se placent les Mystères d'Éphèse. Ils étaient dans une situation très particulière ; car à Éphèse ceux qui obtenaient l'initiation pouvaient encore recevoir quelque chose des vérités gigantesques et majestueuses de l'ancien

Orient. Ils avaient encore l'impression, le sentiment intérieur du contact, du lien de l'homme avec le macrocosme et avec la nature spirituelle, divine du macrocosme.

À Éphèse, on percevait encore une grande part de ce qui était supra-terrestre ! Et l'identification avec Artémis, avec la déesse des Mystères d'Éphèse, révélait encore ce lien vivant : le monde des plantes est le tien, la terre n'a fait que le recevoir. Le règne animal, tu l'as surmonté, tu as dû le laisser en arrière. Tu dois regarder avec le plus de compassion possible les animaux qui ont dû rester en chemin pour que tu puisses devenir Homme. Ce sentiment de ne faire qu'un avec le macrocosme était encore communiqué à l'initié d'Éphèse par l'expérience directe, par la réalité. Mais déjà Éphèse était le premier centre de mystères orienté vers l'Occident ; il y régnait déjà une certaine indépendance à l'égard de la saison, du cours du siècle, bref du lieu et du temps sur la terre.

À Éphèse, tout dépendait déjà des exercices que faisait l'homme de la manière dont il avait mûri par son sacrifice et sa dévotion aux Dieux. De sorte qu'en fait les Mystères d'Éphèse étaient d'un côté tournés vers l'ancien Orient par le contenu de leurs vérités, et de l'autre, leur orientation vers l'évolution humaine, vers l'homme, les inclinait vers la Grèce. Ils furent pour ainsi dire les derniers Mystères de la Grèce à l'Est où les anciennes vérités gigantesques parvenaient encore aux hommes, pouvaient leur parvenir. Car, plus à l'Est, les mystères étaient déjà entrés en décadence.

C'est dans les Mystères de l'Ouest que les anciennes vérités se sont maintenues le plus longtemps. On peut encore parler de l'Hibernie des siècles après la naissance du Christianisme, mais je dirais volontiers que les secrets d'Hibernie sont au fond doublement secrets. Car, voyez-vous, ce que je vous ai dit hier de ces deux statues, dont l'une est une statue solaire et l'autre une statue lunaire, dont l'une est masculine et l'autre féminine, les secrets de ces statues sont tels qu'il est très difficile aujourd'hui encore de les retrouver dans ce que l'on appelle la chronique de l'Akasha. Il n'est relativement pas difficile pour celui qui est versé dans ces choses d'atteindre les images des mystères orientaux, de les faire surgir dans la lumière astrale ; mais si l'on veut atteindre aux Mystères d'Hibernie, si l'on veut s'en approcher dans la lumière astrale, on éprouve aussitôt comme un étourdissement ; on est repoussé ! Ils ne veulent plus se laisser voir aujourd'hui, même dans la chronique de l'Akasha, bien qu'ils se soient maintenus le plus longtemps dans leur exactitude originelle, ces mystères irlandais, hiberniens.

Maintenant, réfléchissez, mes chers amis, à ceci : cette individualité qui devint Alexandre le Grand et qui vécut au temps de Gilgamesh entra en contact avec les Mystères d'Hibernie pendant son voyage vers l'Ouest, jusque dans cette région qui est aujourd'hui le Burgenland. Cela vivait dans cette individualité humaine et vivait sous une forme très ancienne remontant à l'époque où des échos de l'ère atlantéenne résonnaient encore puissamment dans cette région de l'Ouest. Son âme fut en état de transporter ce souvenir d'une vie à l'autre ; puis les deux amis,

Eabani et Gilgamesh se retrouvèrent à Éphèse pour revivre là, en pleine conscience, ce qui à l'époque de Gilgamesh avait encore plus ou moins été éprouvé dans l'inconscient, dans le subconscient en liaison avec le monde spirituel divin. Mais à l'époque d'Éphèse, au cours d'une vie relativement tranquille, ce qui avait autrefois pénétré dans les âmes en des temps agités, fut assimilé et élaboré.

Il faut maintenant se rendre compte de ce qui s'était perdu au cours de la civilisation grecque avant que ces individualités ne réapparaissent au temps de la décadence grecque et de l'expansion de la Macédoine. Cette Grèce d'autrefois, qui, au fond, s'étendait au-delà de la mer, qui embrassait aussi Éphèse, qui pénétrait profondément en Asie Mineure, cette Grèce-là possédait encore dans les images, le reflet des anciens temps divins. C'est à l'état d'ombres qu'était ressenti le lien de l'homme avec le monde spirituel, sans doute, mais dans cette ombre la Grèce s'élaborait peu à peu et nous voyons comment, par degrés, la civilisation grecque passe de civilisation divine qu'elle était, pour ainsi dire, à une civilisation purement terrestre. Hélas, mes chers amis, ce sont les choses les plus importantes du devenir historique, qui ne sont même pas effleurées dans ce qu'est aujourd'hui l'histoire extérieure, matérialiste.

Et pourtant l'importance de ce fait est manifeste si l'on veut se faire une conception exacte de la Grèce. L'image, le reflet de la divinité d'autrefois, dans laquelle l'homme se liait aux mondes suprasensibles, disparut et le Grec se détacha peu à peu de la divinité pour en arriver à n'utiliser que ses propres facultés spirituelles individuelles. Cela se fit par degrés. Nous pouvons voir encore dans les drames d'Eschyle, comment s'exprimait dans l'art le sentiment qu'on avait de l'antique divinité. Mais bientôt après vint Sophocle et l'homme s'arrache déjà, pour ainsi dire, à cette union avec l'existence spirituelle divine. Et ensuite quelque chose intervient, attaché à un nom que d'un certain point de vue on ne peut trop apprécier... mais il y a des points de vue très divers, dans le monde !

Voyez-vous, à une époque grecque plus ancienne, on n'avait vraiment pas besoin d'écrire l'histoire. Pourquoi ? Parce qu'on possédait le reflet vivant des événements importants du passé ! On lisait l'histoire dans ce qui se révélait à l'intérieur des mystères. Là, des images-reflets se manifestaient, des images-reflets vivantes. Pourquoi alors aurait-on écrit l'histoire ? Puis vint le temps où ces reflets, ces ombres de la réalité, sombrèrent au-dessous du niveau de la conscience humaine. Alors surgit pour la première fois l'impulsion d'écrire l'histoire ; Hérodote parut et après lui on pourrait citer bien des noms. De plus en plus on tendit à arracher, pour ainsi dire, l'humanité au domaine spirituel divin pour l'installer dans le domaine purement terrestre. Mais toujours, au-dessus de cette descente vers la terre, au cours de l'histoire grecque, une lueur brilla, une lueur dont nous entendrons dire demain qu'elle n'éclaire ni la civilisation romaine ni le Moyen Âge. Il y avait là une lueur, et ces ombres, celles aussi qui s'estompèrent peu à peu dans le crépuscule de la civilisation grecque, on perçoit encore, on ressent, qu'elles étaient d'origine divine.

Au milieu de tous ces centres, de tous ces refuges où l'on pouvait recevoir encore des clartés sur ce qui en Grèce n'était plus que des fragments de culture spirituelle, au milieu se trouvait Éphèse. Héraclite, de nombreux grands philosophes, et aussi Platon, Pythagore, tous, ont reçu des enseignements provenant d'Éphèse. Éphèse fut réellement le centre qui conserva jusqu'à un certain point les trésors de sagesse de l'ancien Orient.

Les individualités qui vécurent en Aristote et Alexandre le Grand purent, elles aussi, un peu plus tard qu'Héraclite, recevoir cet ancien savoir des mystères orientaux dont les Mystères d'Éphèse avaient hérité. Ce qui vivait dans ces mystères était tout particulièrement lié à l'âme d'Alexandre. C'est alors que se produisit un de ces événements historiques dont les profanes pensent qu'ils sont le fait du hasard, mais qui sont profondément, très profondément ancrés dans les arrière-plans de l'évolution humaine.

Pour saisir l'importance de cet événement historique, évoquons ce qui suit : dans l'âme de celui qui fut alors Aristote et dans l'âme de celui qui fut Alexandre le Grand vivait en premier lieu ce qui avait été préparé en eux à l'origine des temps, puis ce qui à Éphèse avait pris pour eux une si grande valeur. Je dirais volontiers que toute l'Asie, mais sous la forme grecque qu'elle avait prise à Éphèse, vivait dans ces deux âmes, particulièrement dans celle qui devint plus tard Alexandre le Grand. Qu'on pense à ce caractère de l'époque de Gilgamesh que j'ai indiqué, et qu'on se rappelle que c'est grâce à la relation vivante qu'unissait Alexandre et Aristote que s'est renouvelée cette connaissance visionnaire liée à l'ancien Orient et à Éphèse, mais dans la forme nouvelle qu'elle devait prendre.

Que l'on se représente cela ! Que serait-il arrivé si la gigantesque vision qui a réellement vécu dans ces âmes avec une intensité puissante, si la gigantesque vision physiquement réalisée dans les Mystères d'Éphèse, avait encore existé ? Si donc, dans son incarnation d'Alexandre, Alexandre avait encore rencontré sur terre les Mystères d'Éphèse, qu'on se l'imagine... ! Et l'on donnera alors tout son sens au fait que le jour où naquit Alexandre, Erostrate jeta la torche incendiaire dans le sanctuaire d'Éphèse. Le jour même de la naissance d'Alexandre, le temple de Diane à Éphèse était incendié par une main criminelle. Tout ce qui se rattachait pour Alexandre à ce monument, pour lui commémoratif, était matériellement détruit. Ce n'était désormais plus là ; il n'en resta qu'une mission historique à remplir, dans l'âme d'Alexandre et de son maître Aristote.

Maintenant vous pouvez relier ce qui vivait dans leur âme à ce que je vous ai dit hier de la mission d'Alexandre en vous expliquant la configuration des éléments terrestres. Vous pourrez comprendre qu'avec Éphèse disparut en quelque sorte ce qui, en Orient, était réel, une manifestation réelle du spirituel divin. Les autres mystères n'étaient au fond que des mystères en décadence, où seules se maintenaient des traditions, parfois très vivantes d'ailleurs, et qui chez certaines natures particulièrement douées éveillaient des forces clairvoyantes. Mais le caractère grandiose, gigantesque de l'ancien temps n'était plus là ; avec Éphèse

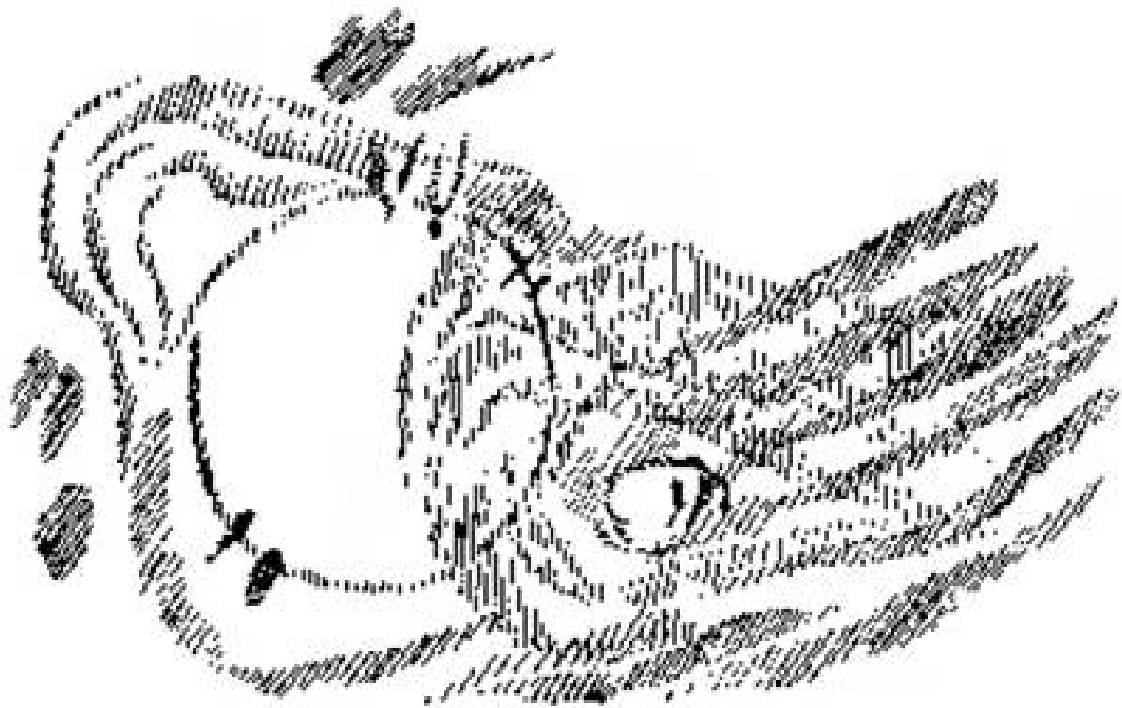
s'évanouit complètement ce qui était venu jusque là.

Vous pouvez maintenant apprécier la décision prise par Alexandre de rapporter à cet Orient, qui avait perdu ce qu'il avait autrefois possédé, au moins les images-ombres qui s'étaient conservées en Grèce. C'est de là que vint à Alexandre le Grand la pensée d'aller en Asie aussi largement qu'il était possible pour rendre à l'Orient ce qu'il avait perdu et que la culture spirituelle grecque avait gardé à l'état d'ombres.

Nous voyons donc que les expéditions d'Alexandre ne sont pas en fait une conquête extérieure de la civilisation grecque : on ne cherche pas à apporter de l'extérieur à l'oriental un quelconque hellénisme ; au contraire, non seulement Alexandre le Grand adopte partout les mœurs du pays conquis, mais partout il est capable de penser selon le cœur, selon l'âme des hommes qu'il gouverne. Quand il arrive en Égypte, à Memphis, c'est en libérateur de l'esclavage spirituel qui avait régné jusque là, qu'on l'accueille. À l'empire perse, il apporte une culture, une civilisation dont jamais les Perses n'avaient été capables. Il conçoit le plan de réaliser l'équilibre, l'harmonie entre la civilisation hellénique et la civilisation orientale.

Partout il fonde des Académies. La plus féconde pour la postérité fut celle qu'il fonda à Alexandrie, au nord de l'Égypte ; mais son œuvre capitale fut la création dans toute l'Asie de grandes et de petites académies dans lesquelles, à l'époque suivante, furent étudiées les œuvres d'Aristote et où l'on conserva la tradition aristotélicienne. Pendant des siècles, cette influence s'est maintenue en Asie Mineure et s'est exercée si longtemps que ce qu'Alexandre avait inauguré a été continuellement reproduit, en des copies très affaiblies. En un bond puissant, Alexandre avant tout, implanta en Asie, jusqu'aux Indes, la connaissance de la nature ; (sa mort prématurée l'empêcha d'aller en Arabie) ; c'était là son but principal : jusque dans l'Inde, jusqu'en Égypte, partout, il implanta la connaissance de la nature qu'il avait reçue d'Aristote.

Il l'introduisit partout et il le fit d'une manière d'autant plus fructueuse que ceux qui devaient l'adopter la reçurent comme leur bien propre et non comme un hellénisme étranger qu'on leur imposait. Seule une nature brûlant d'un tel feu que celle d'Alexandre le Grand pouvait réaliser ce qu'il a fait. Car toujours son œuvre reçut des renforts : de nombreux savants des époques ultérieures vinrent de Grèce vers l'Asie, et une de ses académies, celle de Gondishapour en particulier – avec celle d'Edesse – reçut pendant des siècles de continuelles recrues venant de Grèce (dessin).



///	jaune	///	verdâtre
///	rouge	///	clair
///	vert foncé	///	

Là s'accomplit une chose extraordinaire : la puissante Sagesse venue d'Orient, arrêtée à Éphèse par la torche d'Erostrate, réduite en Grèce à n'être plus que l'ombre d'elle-même, reçut de cette ombre même un reflet lorsqu'au dernier acte la tyrannie du Romanisme byzantin obligea les écoles philosophiques grecques à fermer leurs portes. C'était au 6<sup>e</sup> siècle après J.-C. ; les derniers philosophes grecs s'enfuirent vers l'Académie de Gondishapour. Ainsi s'interpénétrèrent et travaillèrent en commun le courant du début et les vestiges qui en subsistaient. La vague de civilisation arrivée en Grèce avait un caractère luciférien, et celle qui était restée en Asie avait un caractère ahrimanien. Éphèse représentait la compensation, le milieu. Et Alexandre, puisque l'Éphèse physique avait disparu au moment de sa naissance, voulait fonder une Éphèse spirituelle qui devait répandre ses rayons solaires à la fois sur l'Orient et sur l'Occident.

Dans un sens profond il y avait à la base de la volonté d'Alexandre, l'intention de fonder une Éphèse spirituelle qui s'étendit sur l'Asie Mineure jusqu'aux Indes, sur l'Afrique égyptienne et sur l'Est de l'Europe. On ne peut comprendre l'évolution spirituelle de l'humanité occidentale si l'on ne connaît pas cet arrière-fond. Peu après ces événements, peu après la tentative de répandre l'Éphèse originelle et vénérable sur un vaste espace, l'Alexandrie d'Égypte recueillit en caractères d'écriture bien ternes, il est vrai, ce qui un jour à Éphèse avait brillé en lettres lumineuses. Quand cette arrière-floraison d'Éphèse eut achevé son épanouissement, alors s'affirma, plus à l'Ouest, la romanité qui est un tout autre monde.



Elle n'eut plus rien à faire avec les images-ombres grecques et ne garda de ces temps anciens que les souvenirs enclos dans l'être humain. On peut ici constater une coupure importante dans l'histoire. L'Éphèse spirituelle que devait fonder Alexandre fut repoussée par ce qui à l'Ouest étendait sa puissance : Rome d'abord, puis le Christianisme, etc... Et l'on ne comprend l'évolution de l'humanité que lorsqu'on se dit : tels que nous sommes maintenant avec notre intelligence qui conçoit, notre volonté qui agit, les impulsions de notre sentiment, nous remontons à l'ancienne Rome ; là on veut tout *comprendre*. Mais on ne peut remonter ni vers la Grèce, ni vers l'Orient : là on doit voir des imaginations ; et pour cela la vision spirituelle est nécessaire.

Eh, oui, en observant le devenir historique, c'est bien du Midi que nous avons reçu notre intelligence habituelle, prosaïque, utilitaire, et non de l'Est. Car de l'Orient, de l'Est proviennent les visions imaginatives : il faut évoquer à l'arrière-plan les temples prestigieux de l'Asie primitive aux premiers temps post-atlantéens, quand les sages-prêtres exposaient avec clarté à chacun de leurs élèves le lien qui l'unissait au spirituel divin du Cosmos, ainsi que je vous l'ai décrit pour le temps de Gilgamesh.

On voit, au premier plan, se dresser Éphèse, conservant une grande partie de cette sagesse déjà flétrie dans les temples épars en Asie, conservant une grande partie de ce qui était déjà passé en Grèce. Déjà l'homme n'avait plus besoin à Éphèse de tenir compte des constellations étoilées, des saisons de l'année, ni de son propre âge, pour recevoir les révélations des Dieux ; il pouvait par sa maturité, ses sacrifices, ses exercices, s'approcher des Dieux qui s'inclinaient alors vers lui pleins de grâces. Nous voyons ainsi, dans un monde que ce regard intérieur ressuscite, comment au temps d'Héraclite, les personnalités dont je vous ai parlé, ont été préparées. Et nous voyons en 356, le jour même de la naissance d'Alexandre, les flammes de l'incendie embraser le temple d'Éphèse.

Alexandre le Grand naît ; il trouve son maître Aristote, et c'est comme si, de ces flammes s'élevant d'Éphèse embrasée vers le ciel, retentissaient ces mots pour ceux qui pouvaient les comprendre : Fonde une Éphèse spirituelle dans l'étendue de laquelle l'ancienne Éphèse physique soit comme un centre, où puisse résider son souvenir.

Nous voyons ainsi cette image de l'antique Asie avec ses centres de mystères, au premier plan Éphèse et ses élèves ; nous la voyons qui brûle. Et presque à la même époque, nos yeux suivent les expéditions d'Alexandre transportant vers l'Asie ce que la Grèce pouvait donner au progrès de l'humanité, vers l'Asie qui reçoit ainsi, sous forme d'image, ce qu'elle avait perdu de réel.

De cette vision lointaine, de cette vision merveilleuse vers laquelle nous emportent les ailes de l'imagination, ramenons notre regard sur cette ancienne et réelle coupure de l'histoire que l'on peut aussi évoquer en une image. Nous voyons alors surgir au premier plan le monde romain, puis le monde médiéval, puis le monde qui arrive jusqu'à nous. Au fond « divisions de l'histoire » : « Antiquité –

Moyen Âge, Temps modernes » – quel que soit le nom qu'on leur donne, n'éveillent que des idées fausses. Seule cette image que je vous ai proposée, mes chers amis, peut, si vous l'approfondissez toujours davantage, vous donner une vision réelle de ce qui s'est passé et aussi des secrets qui ont agi jusqu'aux jours actuels dans le cours de l'histoire européenne.

Demain nous poursuivrons cette étude.

## SIXIÈME CONFÉRENCE

*Dornach, 29 décembre 1923*

Le temps compris entre les 3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup> siècles qui précèdent le Mystère du Golgotha et les 3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup> siècles qui le suivent, c'est-à-dire un espace de 6 à 8 siècles, est tout particulièrement important pour comprendre comment l'histoire de l'Occident se rattache à l'Orient. Le caractère essentiel des événements dont j'ai parlé les jours précédents et qui culminent dans l'apparition de l'aristotélisme et les expéditions d'Alexandre en Asie, le caractère essentiel de ces événements est qu'ils forment une sorte de conclusion à cette civilisation d'Orient encore entièrement plongée dans les impulsions des Mystères.

Le point final de ces impulsions (encore vraies, encore pures des Mystères d'Orient), ce fut l'incendie sacrilège d'Éphèse. Éphèse fut pour l'Europe, pour la Grèce, le dernier vestige de la tradition des Mystères, l'ombre pourrais-je dire, de l'antique civilisation encore directement inspirée par les Dieux.

Quatre siècles après le Mystère du Golgotha, nous pouvons voir dans un autre événement ce qui avait subsisté des mystères abolis. C'est Julien l'Apostat qui nous le révèle : Julien l'Apostat, l'empereur romain, fut au 4<sup>e</sup> siècle initié, comme on pouvait encore l'être à cette époque, par un des derniers hiérophantes des Mystères d'Éleusis. Cela veut dire que Julien l'Apostat connut tout ce qu'on pouvait savoir des antiques secrets divins de l'Orient tels qu'ils étaient encore connus à Éleusis au 4<sup>e</sup> siècle. L'incendie d'Éphèse, jour de la naissance d'Alexandre, marque en 356 avant J.-C. le point de départ d'une certaine époque. Et cette époque se termine en 363 après J.-C., le jour de la mort de Julien l'Apostat en Asie. Juste au milieu de ce laps de temps a lieu le Mystère du Golgotha.

Voyons maintenant comment cette période ainsi délimitée s'insère dans toute l'histoire de l'humanité. Si nous voulons remonter au-delà de cette période dans l'évolution de l'humanité, notre vision doit subir une modification très semblable à celle que nous opérons dans un autre domaine ; il suffit de faire le rapprochement.

Rappelez-vous, mes chers amis, comment dans « Théosophie » j'ai été amené à décrire les mondes qui nous concernent : le monde *physique*, auquel confine un monde de transition ou monde des *âmes*, puis le monde qui n'est accessible qu'à la partie la plus élevée de l'homme, le monde des *Esprits*. Or, si l'on néglige les particularités de ce monde des Esprits, qu'à l'heure actuelle l'homme traverse entre la mort et une nouvelle naissance, pour n'en retenir que les caractères généraux, nous devons, pour saisir ce monde des Esprits, changer complètement la disposition de notre âme ; de la même manière, devons-nous la changer pour saisir ce qui est antérieur à cette période de l'histoire.

Avec les concepts et les idées dont nous disposons pour le monde actuel, nous ne devons pas espérer pouvoir comprendre ce qui se trouve au-delà de l'incendie

d'Éphèse. On doit se former d'autres concepts et d'autres idées pour être capable d'observer des hommes qui savaient encore que, comme l'homme par la respiration s'unit à l'air extérieur, par son âme, il s'unit continuellement aux Dieux. Ce monde, en un certain sens, était un ciel terrestre, un pays terrestre des Esprits..., le monde physique ne lui était d'aucune utilité. L'humanité ancienne a quitté le monde oriental pour, à travers la Grèce, arriver dans l'empire romain ; puis la civilisation s'est développée pendant les siècles du Moyen Âge jusqu'à notre civilisation qui s'est formée, en se détournant de l'enseignement des mystères, qui s'est développée sur la base de concepts et de notions purement humains.



En Grèce, cela s'était déjà préparé depuis Hérodote qui a exposé les faits historiques d'une manière extérieure sans les relier à l'Esprit ou du moins qui le fait avec la plus complète incompréhension. Ensuite cela s'accroît toujours davantage ; mais en Grèce toutefois subsiste comme une légère haleine exhalée par ces images, reflets des Dieux, et souvenirs de la vie spirituelle. Par contre à Rome commence cette époque à laquelle l'humanité actuelle est encore étroitement rattachée, cette époque dont l'âme est toute différente de celle que possédait la Grèce. Seule une personnalité comme celle de Julien l'Apostat pouvait encore ressentir la nostalgie invincible de l'ancien monde et il se fit avec une certaine loyauté initier aux Mystères D'Éleusis. Mais la connaissance qu'il y reçut manquait de force, et, surtout lui-même appartenait à un monde qui ne pouvait plus saisir par l'intérieur de l'âme les traditions provenant des Mystères de l'Orient.

L'humanité actuelle ne se serait jamais formée si, à l'Asie, la Grèce d'abord, puis Rome n'avaient pas succédé. L'humanité actuelle est édifiée sur la personnalité, sur le facteur individuel. La personnalité orientale, l'humanité orientale ne

reposait pas sur la personnalité, sur l'individu. Chacun se sentait un membre de la geste divine ininterrompue. Les Dieux guidaient l'évolution de la terre ; ils voulaient ceci ou cela ; et ceci ou cela se réalisait ici-bas sur la terre. Les Dieux inspiraient la volonté des hommes. Tout ce qui fut réalisé en Orient par les personnalités douées de force que je vous ai citées, était une inspiration des Dieux.

Les Dieux voulaient et les hommes exécutaient. Dans les temps anciens, les mystères étaient destinés à transmettre ces volontés divines et à guider l'humanité dans la bonne voie. Ce n'est qu'avec Éphèse qu'il en fut autrement. Là, comme je vous l'ai dit, les élèves des mystères étaient dirigés vers leur propre maturité et non plus vers les expériences du cours de l'année ; là, se firent les premiers pas vers la personnalité, là Aristote et Alexandre reçurent dans une précédente incarnation l'impulsion de la personnalité.

Puis vint le temps à l'aube duquel Julien l'Apostat reçut la dernière aspiration à devenir un disciple des mystères d'Orient, ce temps où l'âme humaine devient toute différente de ce qu'elle était en Grèce. Représentons-nous encore un homme qui avait reçu l'enseignement des Mystères d'Éphèse. Ce n'était pas grâce aux Mystères d'Éphèse, mais bien parce qu'il vivait à cette époque que son âme était ainsi. Aujourd'hui quand un homme s'absorbe dans ses souvenirs, comme on dit, à quoi peut-il bien penser ? Il se rappelle quelque chose qu'il a vécu personnellement depuis sa naissance. Voici un homme d'un certain âge : il réfléchit à ce qu'il a vécu il y a 20, 30 ans, sa pensée ne « réfléchit » intérieurement rien de ce qui dépasse sa vie personnelle.

Il n'en était pas ainsi des hommes qui, par exemple, participaient encore à la civilisation éphésienne. N'eussent-ils reçu que des traces de cet enseignement qui se donnait à Éphèse, lorsqu'ils « s'absorbaient en eux-mêmes », remontait dans leur âme, comme aujourd'hui les souvenirs de la vie personnelle, le souvenir des événements de l'existence pré-terrestre et de ceux qui dans les règnes de la nature étaient liés à l'évolution de la terre, à l'évolution lunaire et solaire. On pouvait regarder en soi-même et l'on contemplait ainsi le monde cosmique, le lien de l'homme avec le monde cosmique et, pour ainsi dire, le lien qui le suspendait au cosmique.

Ce qui vivait dans l'âme humaine était son propre souvenir. Nous pouvons donc dire qu'à cette époque d'Éphèse, on pouvait connaître et vivre les secrets des mondes ; l'âme humaine possédait le souvenir du passé dans le Cosmos. Une vie véritable au sein de ce passé même avait précédé ce souvenir et il n'en restait qu'une vision dans le passé. À l'époque retracée par l'épopée de Gilgamesh, nous ne pouvons pas parler de *souvenir* d'un passé cosmique dans l'âme humaine, nous devons dire : *expérience vivante* du passé dans le présent.

Puis vient cet intervalle de temps entre Alexandre et Julien l'Apostat. Laissons-le de côté pour le moment, et arrivons à l'époque qui est à l'origine de la civilisation du Moyen Âge et des Temps modernes. Là, plus de souvenir du passé cosmique ; plus d'expérience du passé dans le présent, mais seulement la

tradition :

1. Expérience vivante du passé dans le présent
2. Souvenir du passé cosmique dans l'âme humaine
3. Tradition.

On pouvait écrire ce qui s'était passé : l'histoire apparut. Cette histoire commence avec l'époque romaine. Pensez à cette différence énorme ! Pensez au temps auquel participèrent les anciens élèves d'Éphèse : ils n'avaient besoin d'aucun livre d'histoire ; noter par écrit ce qui s'était passé leur aurait paru ridicule, car il suffisait de réfléchir, de réfléchir profondément pour que du fond de la conscience remonte ce qui s'était passé. Et aucun « Medicus » moderne n'était là pour appeler cela de la psychanalyse, mais c'était vraiment un ravissement pour l'âme humaine d'évoquer ainsi dans son souvenir vivant ce qui avait existé autrefois. Vint alors le temps où l'humanité ayant tout oublié dut nécessairement écrire ce qui s'était passé.

Mais pendant le temps où l'humanité dut laisser dépérir ce qui avait été la force du souvenir cosmique, dut balbutier par écrit les événements du monde, écrire l'histoire, etc., pendant ce temps se développa peu à peu à l'intérieur de l'homme la mémoire personnelle, le souvenir personnel. Chaque époque a sa mission, sa tâche particulière. Vous avez ici l'autre aspect de ce que je vous ai déjà exposé dans la toute première conférence sur l'apparition de la mémoire liée au temps. Cette mémoire liée au temps eut son premier berceau en Grèce, mais elle se développa ensuite pendant la civilisation romaine et le Moyen Âge jusque dans les temps modernes. Et qu'au temps de Julien l'Apostat le germe de cette « civilisation de la personnalité » fût déjà là, nous en avons la preuve dans le fait qu'au fond, Julien l'Apostat n'a tiré aucun profit de son initiation aux Mystères d'Éleusis.

Voici donc le temps venu où l'homme, en Occident, depuis les 3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup> siècles après J.-C. jusqu'en nos jours, passe sa vie terrestre tout à fait en dehors du monde spirituel, vit uniquement dans les concepts, les idées, les abstractions. Même à Rome les Dieux deviennent des abstractions. L'humanité ne sait plus rien d'une union vivante avec le monde spirituel. La terre n'est plus « l'Asia », la région la plus basse du ciel, la terre est un monde en soi et les cieux sont loin, effacés pour la vision humaine. On peut dire que l'homme développe sa personnalité sous l'influence de la culture romaine étendue à tout l'Occident. Ainsi, comme au monde de l'Esprit, au pays des esprits qui est en haut, confine vers le bas un monde des âmes, de même, au temps qui a suivi le monde oriental spirituel, confine aussi maintenant la civilisation de l'Occident : une sorte de monde de l'âme. Et ce monde de l'âme se manifeste directement jusque dans notre époque ; l'humanité ne remarque pas encore aujourd'hui que dans la plupart de ses représentants un changement puissant est en cours.

Quelques-uns des amis qui m'écoutent souvent savent que je ne dis pas volontiers qu'une époque est une époque de transition, car chaque époque est une époque de transition entre le passé et l'avenir, entre ce qui la précède et ce qui la suit. Il s'agit avant tout de savoir d'où vient et à quoi conduit la transition. Mais par ce que je vous ai dit, j'ai indiqué en fait que par cette transition on passe du pays de l'Esprit au monde des âmes et de là seulement on arrive dans le monde physique. Il y eut toujours dans la civilisation qui s'est développée jusqu'à présent certaines résonances spirituelles. Même au sein du matérialisme, certaines résonances spirituelles peuvent se déceler ! Le matérialisme intégral dans tous les domaines n'est là que depuis le milieu du 19<sup>e</sup> siècle et peu d'hommes en comprennent encore toute la signification. Mais il est présent avec une force gigantesque et il existe aujourd'hui une véritable époque de transition vers un 3<sup>e</sup> monde qui diffère autant du précédent que ce monde romain précédent différait de l'oriental.

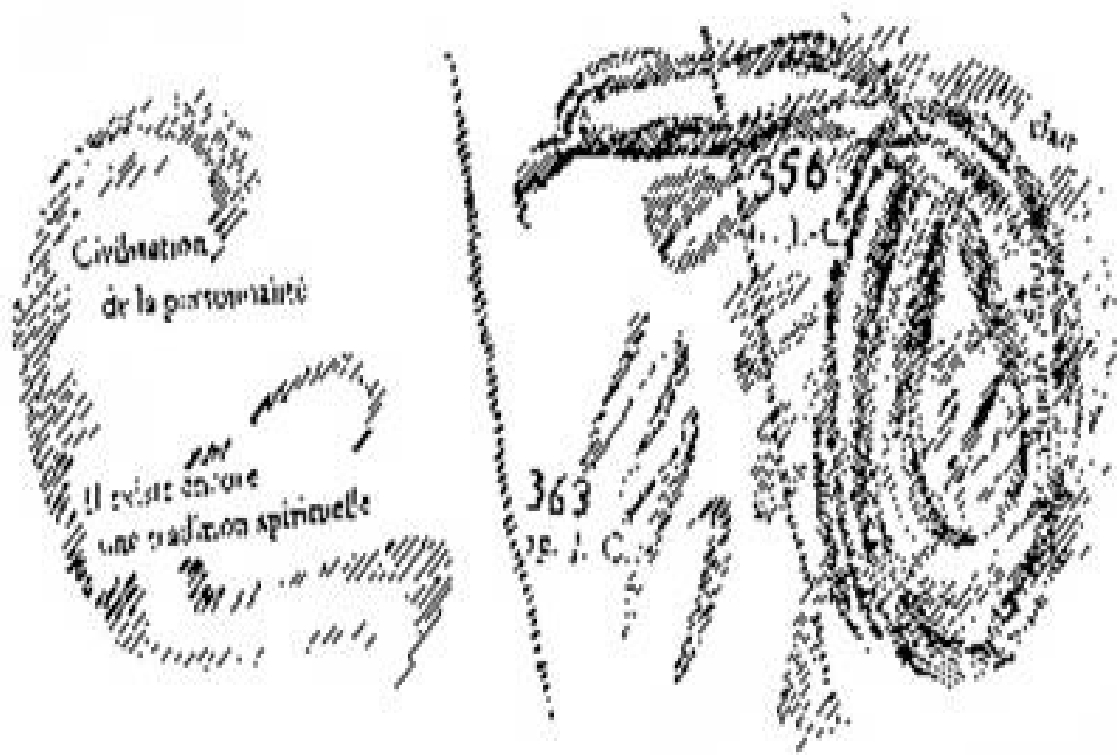
Je dirai maintenant que dans une certaine mesure une époque fut ménagée entre Alexandre et Julien et au milieu de cette époque tombe le Mystère du Golgotha. Ce Mystère du Golgotha n'est plus accueilli par l'humanité comme il aurait pu l'être en un temps où les hommes participaient aux mystères ; autrement, on se serait fait une tout autre idée du Christ qui a vécu dans l'homme : Jésus de Nazareth. Seuls quelques contemporains initiés des mystères possédaient encore les notions appropriées. La plus grande partie de l'humanité occidentale, de beaucoup la plus grande, n'avait aucune notion lui permettant de comprendre spirituellement le Mystère du Golgotha. C'est pourquoi la première manière dont le Mystère du Golgotha fut compris vint de la tradition extérieure, de la transmission extérieure. Ce n'est que dans les tout premiers siècles que certains cercles d'initiés ont pu pénétrer le sens spirituel de ce qui s'était passé au Golgotha.

Mais il existait encore quelque chose d'autre, dont j'ai déjà parlé à quelques-uns d'entre vous dans des conférences récentes. En Hibernie, en Irlande, des échos de l'antique sagesse atlantéenne avaient persisté. Dans les Mystères d'Hibernie que je vous ai esquissés avant-hier, la suggestion puissante suscitée par les deux statues donnait aux élèves la possibilité de voir le monde aussi nettement que l'avaient vu les anciens Atlantes. Ils étaient très fermés et ils se déroulaient dans une atmosphère d'extrême gravité, ces mystères d'Hibernie. Ils existaient dans les siècles qui avaient précédé le Mystère du Golgotha ; ils étaient là aussi à l'époque où il eut lieu. Là-bas, en Asie, le Mystère du Golgotha s'accomplit ; à Jérusalem se passa tout ce que les évangiles nous retracent sur le plan historique.

Mais sans qu'aucune bouche humaine en ait apporté la nouvelle, sans qu'aucune autre relation se soit établie avec la Palestine, dans les Mystères d'Hibernie, on connut par la clairvoyance, au moment même où il se consommait si tragiquement, que le Mystère du Golgotha avait lieu réellement en Palestine. Dans les centres des Mystères d'Hibernie, l'image symbolique s'en réalisa en même temps. Là, ce ne fut pas par la tradition, mais par une voie toute spirituelle

qu'on connut le Mystère du Golgotha. Et pendant que l'événement le plus sublime, le plus majestueux était vu en Palestine dans sa réalité physique extérieure, dans les Mystères d'Hibernie se célébrait ce culte par lequel se révélait dans la lumière astrale, une image vivante du Mystère du Golgotha.

Vous voyez comment les choses s'enchaînent, comment une sorte de vallée dirais-je se creuse dans laquelle sombre l'ancienne relation avec les Dieux. En Orient cette ancienne vision des Dieux se corrompt après l'incendie d'Éphèse. En Hibernie elle est présente, elle reste présente jusqu'au moment (mais là seulement à une époque post-chrétienne) où elle s'éteint, et tout ce qui rayonne alors du Mystère du Golgotha se répand par la tradition, par la transmission orale. En Occident se développe surtout une civilisation qui ne repose que sur la transmission orale ou religieuse, mais plus tard, sur une étude tout extérieure de la nature, une étude purement sensorielle, ce qui dans le domaine de la nature correspond à la simple tradition écrite ou orale dans le domaine historique. On peut dire : Ici se trouve la civilisation de la personnalité. Ce qui est spirituel, le Mystère du Golgotha, est encore transmis historiquement, mais n'est plus contemplé (voir dessin ci-dessous).



On ne comprend cela d'une manière vraiment vivante que lorsqu'on sait qu'après l'époque de Julien l'Apostat une culture se répand dont tout spirituel est exclu. C'est seulement à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, à la fin des années 70 (1879) que résonne pour ainsi dire un nouvel appel des hauteurs spirituelles vers l'homme. Une époque commence que j'ai souvent caractérisée comme l'ère de Michaël. Aujourd'hui je vais la caractériser à nouveau en disant ; le temps est venu où l'homme s'il veut s'en tenir au matérialisme – et une grande partie de l'humanité



veut au début en rester là – sera entraîné dans un terrible abîme. L'homme, s'il reste attaché au matérialisme antérieur, tombera sans restriction dans le sous-humain, car il ne pourra plus se maintenir dans les hauteurs humaines. Pour s'y maintenir, il doit ouvrir sa pensée – c'est une nécessité absolue depuis la fin du 19<sup>e</sup> siècle – aux révélations spirituelles qui s'offrent à nouveau depuis lors.

Certaines puissances spirituelles sont à l'œuvre qui, dans la personnalité d'Erostrate, ne se sont manifestées que d'une manière extérieure. Erostrate fut pour ainsi dire la dernière épée brandie par certaines puissances spirituelles d'Asie. Et tandis qu'Erostrate jetait le flambeau dans le Temple d'Éphèse, derrière lui, pointant pour ainsi dire cette épée humaine, poussant ce manche humain de la torche embrasée, se tenaient des entités démoniaques qui au fond se proposaient de ne rien laisser passer de spirituel dans cette civilisation européenne, rien de spirituel. C'est à cela, voyez-vous, que s'opposèrent Aristote et Alexandre.

Car que se passa-t-il exactement ? Les expéditions d'Alexandre portèrent en Asie les connaissances d'Aristote sur la nature et partout se répandit ce savoir. Partout, non seulement à Alexandrie, mais partout en Asie, Alexandre avait créé des académies dans lesquelles l'enseignement de l'ancienne sagesse fut cultivé longtemps. Les sages grecs purent toujours y venir et y trouver refuge. La connaissance de la nature fut donc portée en Asie par Alexandre. En Europe cette connaissance profonde de la nature n'aurait pas été reçue ; l'Europe ne voulait qu'un savoir extérieur, une culture extérieure, une civilisation extérieure. C'est pourquoi Théophraste choisit dans l'œuvre de son maître Aristote ce qui pouvait être transmis à l'Occident : c'était encore extrêmement riche.

L'Occident reçut la logique d'Aristote ; mais c'est là justement ce qu'il y a de particulier chez Aristote qu'il se lit autrement que d'autres écrivains, même là où il est abstrait et logique. Qu'on cherche seulement, par une méditation intérieure spirituelle à dégager la différence qui existe entre la lecture des œuvres de Platon et celles d'Aristote. Quand un homme moderne lit avec un sentiment spirituel vrai et juste une certaine méditation de Platon, il ressent après quelque temps sa tête comme soulevée au-dessus de sa tête physique, comme s'il était un peu sorti de son organisme physique. C'est nettement le cas pour celui qui ne lit pas Platon de manière trop sèche. Pour Aristote, il en est tout autrement. On ne pourra jamais en lisant Aristote se sentir hors de son corps.

Mais quand après une certaine préparation méditative on lit Aristote, on a le sentiment qu'il agit vraiment à l'intérieur de l'homme physique. Grâce à Aristote, l'homme physique progresse ; un travail se fait en lui ; ce n'est pas une logique dont on suit simplement l'exposé, c'est une logique qui travaille intérieurement. Aristote est tout de même à un degré plus haut que tous les pédants qui sont venus après lui et qui ont édifié leur logique d'après la sienne. On ne comprend les œuvres d'Aristote d'une manière juste que si on les considère comme des livres de méditation. Il se produit là quelque chose de merveilleux. Pensez-y bien. Si de la Macédoine vers l'Ouest, vers l'Europe centrale et du Sud, les ouvrages de science

naturelle d'Aristote s'étaient répandus tout de suite, la manière dont ils auraient été reçus les aurait rendus nuisibles.

Certes, les hommes auraient reçu beaucoup de choses, mais ce serait devenu nuisible. Car la science de la nature qu'Aristote avait transmise à Alexandre (j'en ai donné une preuve) ne devait être comprise que par des âmes qui avaient encore été touchées par l'ambiance d'Éphèse telle qu'elle était avant l'incendie du temple ; et on ne pouvait trouver ces âmes qu'en Asie ou en Afrique égyptienne. De sorte que c'est vers l'Asie que les expéditions d'Alexandre transportent la connaissance des entités de la nature. Et c'est sous une forme très appauvrie qu'elle revint plus tard en Espagne par les voies les plus diverses, mais très affaiblie comme tamisée. Ce qui était venu directement, les ouvrages de logique, l'élément de pensée chez Aristote continua à vivre dans la scolastique médiévale.

Oui, mes chers amis, nous saisissons là ces deux courants provenant d'Aristote. On rencontre toujours, notamment dans des mentalités de l'Europe centrale, le premier courant insaisissable et représenté par des hommes relativement simples. Voyez seulement comment la semence portée en Asie par Alexandre et passée en Arabie par toutes les voies possibles, puis ramenée en Europe par la voie terrestre des Croisés, voyez comment elle vit partout, mais secrètement, dans des centres qu'on ignore.

De là proviennent des gens comme Jacob Böhme, comme Paracelse, comme tant d'autres qui recueillent ce qui, par ces chemins détournés, atteint la population encore primitive de l'Europe, la sagesse populaire s'en est inspirée dans une bien plus large mesure que nous ne le croyons habituellement ; elle vit, elle ruisselle dans des « réservoirs » tels que Valentinus, Weigel, Paracelse, Jacob Böhme et beaucoup d'autres dont les noms sont moins connus. Basilus Valentinus a largement puisé dans cet aristotélisme arrivé tardivement en Europe. Dans les cloîtres, on cultive une véritable sagesse alchimique qui ne se contente pas de donner des clartés sur les transformations de la matière, mais qui éclaire les transformations humaines les plus intimes à l'intérieur de l'univers.



Quant aux érudits, aux lettrés, ils travaillent sur un Aristote évidemment défiguré, passé au crible, dont la logique est déformée, avec lequel cependant la scolastique et plus tard la science ont élaboré la philosophie moderne, cet Aristote devint pour l'Occident une bénédiction. Car ce n'est qu'au 19<sup>e</sup> siècle, alors que personne ne comprend plus rien à Aristote, alors qu'on ne fait plus que lire Aristote, au lieu d'en faire un livre de méditation – ce n'est qu'au 19<sup>e</sup> siècle que les hommes perdent tout à fait Aristote, parce qu'il n'agit ni ne vit plus en eux, parce qu'ils ne font plus que l'étudier, au lieu de le pratiquer. Jusqu'au 19<sup>e</sup> siècle, il était resté un livre d'exercices pratiques. Mais pendant le 19<sup>e</sup> siècle tout va de telle sorte que ce qui était auparavant exercice pratique « pouvoir », devient « savoir ».

En Grèce, suivons cet autre courant par lequel on peut aussi caractériser la chose. En Grèce, on a encore la conviction que c'est de l'homme complet que provient l'entendement, le jugement humain. Celui qui enseigne, c'est le gymnaste. De l'homme entier, de ses mouvements corporels que les Dieux animent, surgit pour ainsi dire ce qui devient l'entendement, la conception humaine : c'est donc le gymnaste qui est le professeur. À Rome, c'est le rhéteur qui prend sa place. On dérobe déjà quelque chose à l'homme complet ; au moins restait-il encore là un lien avec une activité dans une partie de l'organisme.

Comme tout entre en mouvement quand nous parlons ! Nous vivons notre discours dans notre cœur, dans nos poumons, jusque dans notre diaphragme et plus bas encore. Cette activité n'est plus aussi intense que dans les exercices de gymnastique, mais cela vit tout de même dans une grande partie de l'homme, et les pensées ne sont alors qu'un condensé de ce qui vit dans le discours. Le rhéteur prend la place du gymnaste. Ce gymnaste avait à faire avec l'homme tout entier ; le

rhéteur, avec ce qui dans une certaine mesure se sépare de l'ensemble des membres et projette dans la tête ce qui est pensée, jugement humain. Et le troisième degré apparaît seulement dans les temps modernes : c'est le « docteur », l'universitaire, qui ne façonne, ne dresse plus que la tête, ne s'occupe que des pensées.

C'en est venu au point qu'au 19<sup>e</sup> siècle, dans quelques universités, il y a bien encore des professeurs d'éloquence, mais ils ne peuvent plus l'enseigner parce qu'on ne veut plus que penser. Les rhéteurs disparaissent ; ceux qui s'appuient le moins sur l'homme, les universitaires, qui ne tiennent compte que de la tête, ceux-là deviennent les guides de la formation de la jeunesse. Ainsi quand vivait le véritable Aristote, c'est de lui que procédait la pratique du mouvement, l'exercice.

En fait, mes chers amis, ces deux courants subsistent. Celui qui n'est plus tout à fait jeune et qui a participé consciemment à ce qui s'est fait jusque dans les dernières dizaines d'années du 19<sup>e</sup> siècle, sait bien que les idées de Paracelse ont cheminé parmi les gens de la campagne ; il sait que les derniers vestiges du savoir populaire médiéval dans lequel Jacob Böhme, Paracelse ont puisé, se sont conservés jusque dans les années 70, 80 du 19<sup>e</sup> siècle ; qu'à l'intérieur de certains ordres et dans la vie de certains cercles fermés, une sorte de pratique aristotélicienne, une pratique de l'âme s'est encore maintenue jusque dans les dernières dizaines d'années du 19<sup>e</sup> siècle.

On peut donc dire qu'on a pu connaître, d'un côté les derniers prolongements de l'aristotélisme transportés en Asie, et revenus par l'Asie Mineure, l'Afrique et l'Espagne des Croisés. Jusque dans les dernières décades du 19<sup>e</sup> siècle, on pouvait encore dire : Dieu merci, là, encore bien qu'à peine connus, bien que corrompus, les derniers prolongements de cette antique science de la nature, portée en Asie par Alexandre, ont survécu. L'ancienne alchimie, l'ancienne connaissance des liens qui unissent les substances aux forces de la nature, qui vivait encore si curieusement dans la masse populaire, en étaient les derniers échos. Aujourd'hui, ils se sont éteints ; ils ont disparu, on ne peut plus les trouver, on ne peut plus rien savoir d'eux.

Il en est de même pour la logique d'Aristote. Seul est resté ce qui, un jour, avait été porté vers l'Est et ce qui par le détour du disciple Théophraste fut rapporté à l'Ouest. Et l'on peut dire que dans les années 60, 70, 80 du 19<sup>e</sup> siècle, ces tout derniers vestiges pouvaient être rattachés à une nouvelle connaissance spirituelle directement acquise.

C'est là une relation vraiment étonnante, car on voit par là que les expéditions d'Alexandre et l'aristotélisme ont existé pour maintenir un lien correct avec l'antique spiritualité, pour l'infiltrer dans ce qui devait devenir une civilisation matérielle, infiltration qui se prolonge jusqu'à ce que survienne une nouvelle révélation spirituelle.

Voyez-vous, on peut concevoir selon de tels points de vue, et cela est vrai, qu'une apparente stérilité se révèle pleine de sens quand on embrasse l'ensemble

du devenir historique de l'humanité. Superficiellement, on peut dire que toute l'expédition d'Alexandre vers l'Asie et l'Égypte a été en fin de compte repoussée, elle n'est pas repoussée, on peut dire que l'aristotélisme a cessé d'exister, il n'a pas cessé d'exister. Les deux courants ont atteint le moment où il est possible de commencer une nouvelle vie spirituelle. En divers lieux, je vous ai dit que les premiers signes de cette renaissance spirituelle pourraient se manifester à la fin des années 70 du 19<sup>e</sup> siècle, et qu'elle s'accentuerait avec la fin du siècle.

Aujourd'hui, nous avons le devoir de nous engager pleinement dans le courant de la vie spirituelle qui – dirais-je, vient d'en haut vers nous. Nous sommes ainsi placés au cœur d'une transition très réelle de l'expansion spirituelle de l'humanité. Si nous ne devenons pas conscients de cette merveilleuse connexion, de ce rattachement à ce qui fut antérieurement, à la vérité, nous dormons à l'égard des événements puissants qui se jouent dans la vie spirituelle autour de nous. Et comme on peut dormir aujourd'hui vis-à-vis des événements les plus essentiels ! L'anthroposophie devrait être là pour éveiller les hommes.

Je pense que pour tous ceux qui sont présents à cette réunion de Noël, il existe une impulsion vers un éveil possible. Voyez-vous, c'est bientôt le jour anniversaire où s'embrasa la terrible gerbe de feu qui détruisit le Goethéanum. Le monde peut penser ce qu'il veut de cette destruction du Goethéanum par le feu ; dans le développement du mouvement anthroposophique, cet incendie a une importance énorme. Cependant, mes chers amis, on ne le juge pas dans toute sa profondeur si l'on ne voit pas comment, dans le monde physique, ces flammes, ces langues de feu jaillissaient, comment, d'une façon prodigieuse le métal en fusion des tuyaux d'orgue et des autres instruments métalliques flamboyait parmi les flammes, y mêlant de merveilleuses nuances. On doit prendre en soi le souvenir de l'année passée, mais dans ce souvenir doit vivre cette pensée que le physique est Maya, que nous avons à rechercher la vérité au-delà de ce foyer de flammes, dans ce feu spirituel que nous devons toujours attiser dans nos cœurs, dans nos âmes. Au-dessus du Goethéanum brûlant physiquement, doit toujours s'élever le Goethéanum spirituel.

Je ne crois pas, mes chers amis, que cet événement puisse prendre tout son sens historique si l'on ne voit pas, à l'arrière-plan du Goethéanum qui nous était devenu si cher, s'effondrant dans les flammes gigantesques, l'autre incendie sacrilège d'Éphèse alors qu'Erostrate jeta dans le temple le brandon dirigé par les puissances démoniaques. Au sentiment qui relie ce qui se dresse au premier plan à ce qui est à l'arrière-plan, une image sera peut-être accordée qui puisse inscrire profondément dans notre cœur ce que nous avons perdu, voilà un an, et que nous devons reconstruire avec toutes les forces dont nous disposons.

## SEPTIÈME CONFÉRENCE

*Dornach, 30 décembre 1923*

Au cours de l'évolution historique de l'humanité, la dernière coupure importante se fit dans le premier tiers du 15<sup>e</sup> siècle environ, au moment du passage entre ce qu'on appelle l'âme d'entendement à l'âme de conscience. Nous vivons à l'époque où se développe surtout l'âme de conscience. Dans cette époque s'est perdue la vue exacte du lien qui unissait l'homme aux impulsions profondes et aux forces de la nature, c'est-à-dire à l'Esprit présent dans la nature. Aujourd'hui, quand il est question de l'homme et de sa constitution physique, nous pensons aux substances chimiques telles que le chimiste moderne les établit.

Mais pour la connaissance de l'être humain, savoir qu'un aliment contient du carbone, de l'azote, etc... N'a guère plus de valeur que de dire au sujet du mécanisme d'une montre qu'elle est faite d'argent, de cristal ou d'autres matières encore. Tout ceci qui réduit la substance à l'abstraction la plus extérieure, la plus matérielle, hydrogène, oxygène, etc... Ne fournit au fond aucune connaissance réelle sur l'être humain. En fait tout comme le mécanisme de la montre ne peut être compris que par un jeu de forces, l'entité humaine ne peut être comprise que par la manière dont les diverses impulsions des règnes de la nature entrent en vigueur dans l'homme. On savait encore cela jusqu'aux 14<sup>e</sup>, 15<sup>e</sup> siècles, des natures spontanément douées, telles que Paracelse, Jacob Boehme, etc..., surent en tirer parti.

Ce regard pénétrant s'est, peu à peu, entièrement perdu. Que sait, par exemple, la science édifiée depuis le 15<sup>e</sup> siècle, que sait-elle sur les relations entre le monde des plantes, des animaux et l'homme ? Elle fait des recherches sur la composition chimique des plantes, en étudie les effets sur l'être humain, sur sa santé ; mais tout cela ne fournit au fond sur l'homme que des connaissances assez obscures. Il s'agit aujourd'hui, si l'on désire pousser plus avant la connaissance de l'homme sur une base historique de réapprendre les relations de l'homme avec la nature qui l'entoure.

Jusqu'au dernier grand changement, jusqu'au 15<sup>e</sup> siècle, les hommes ont eu un sentiment très net de la différence qui sépare les métaux existant dans la nature et ceux qui, d'une manière quelconque, entrent dans la composition de l'organisme humain : le fer, par exemple, et ses différentes combinaisons, ou la magnésie, etc... On trouve certains métaux dans l'organisme humain, certains autres à première vue, ne s'y trouvent pas. En ce qui concerne cette différence dans la métallité de la terre, on avait jusqu'au 15<sup>e</sup> siècle un sens très profond.

On se disait : l'homme est un microcosme ; il a donc en lui, d'une manière quelconque, tout ce qui se trouve dans le monde extérieur, dans le macrocosme. Ce n'est pas là un principe général, abstrait, mais il est nécessairement lié à la conception que se fait de l'être de l'homme et de l'être du monde, celui qui s'est un

jour approché de la science initiatique. Car on n'arrive à une connaissance réelle de l'homme que lorsqu'on embrasse la nature entière avec toutes ses impulsions et ses substances ; on obtient alors une image, une imagination de l'être de l'homme. Et cette image, cette imagination, se troublait quand une chose présente dans la nature ne se retrouvait pas dans l'homme lui-même. C'est là ce que pensait une personnalité qui, encore au commencement des 9<sup>e</sup>, 10<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup> siècle, était versée dans l'étude de la nature. Mais on savait aussi à cette époque que ce que l'homme absorbe pour son alimentation physique n'est qu'une partie de ce qui entretient son organisation physique et surtout son organisation totale, et n'en est peut-être pas la plus importante.

On peut remonter de l'alimentation physique à la respiration où s'opère aussi une transformation de substance. Monter plus haut ne vient pas à l'idée de l'homme actuel. Mais pour celui qui étudiait la nature avant le 15<sup>e</sup> siècle, il était clair que l'homme qui utilise son œil pour percevoir, ne voit pas seulement avec l'œil, mais que pendant le processus de la perception pénètre à travers l'œil, à l'état infiniment subtil, de la substantialité tirée de l'univers. Il en est ainsi pour l'oreille, pour toutes les parties qui composent l'organisation humaine. Et on considérait comme un fait des plus importants que l'homme prenne ce qui n'est pas perceptible en lui – disons, par exemple, du plomb – là où il se trouve à l'état d'extrême dilution et où on ne le soupçonne pas tout d'abord.

Le plomb est un métal que l'homme a en lui sans qu'on puisse d'abord le prouver ; mais le plomb est un métal répandu à l'état de très fine dilution dans tout le Cosmos accessible à l'homme physique. Et l'homme puise ce plomb cosmique par un processus beaucoup plus subtil que celui de la respiration. À la surface de son corps l'homme élimine continuellement de la substance. Vous ne coupez pas seulement vos ongles, vous pelez continuellement. Mais si, par là, vous éliminez, par contre, vous recevez aussi.

Voyez-vous, celui qui étudiait la nature vers les 9<sup>e</sup>, 10<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup>, 12<sup>e</sup> siècle, vivait encore dans ce courant de pensées. Il ne disposait pas encore de balances ni d'instruments matériels pour déterminer comment agissent les substances et les forces, mais sa pensée pénétrait jusqu'aux qualités internes de la nature, jusqu'aux impulsions de la nature, et saisissait le lien qui unit la nature à l'homme. On savait ainsi jusqu'à ce 15<sup>e</sup> siècle bien des choses qu'il faudrait vraiment commencer à apprendre, car au fond aujourd'hui on ne sait plus rien de l'être humain.

Quand nous exposons la constitution de l'homme, nous énumérons pour en donner une sorte de classification, de plan général : le corps physique, le corps éthérique, le corps astral et le Moi ou l'organisation du Moi : ce ne sont d'abord que des mots ; il est bon de commencer par des mots, chacun peut se représenter quelque chose derrière ces mots. Mais si l'on veut utiliser ces notions dans la vie pratique, si l'on veut notamment les utiliser dans l'art de guérir, qui est dans la vie la pratique la plus importante, celle qui peut utiliser la connaissance de l'homme, alors on ne peut pas en rester aux mots, on doit atteindre le contenu réel des mots.

Demandons-nous donc d'abord : comment arrivons-nous à une représentation du corps physique ? Eh ! bien ! Quand nous considérons sur la terre un objet quelconque extérieur à l'homme, disons, une pierre, elle tombe sur la terre ; nous disons qu'elle est lourde, qu'elle est attirée par la terre, qu'elle a un certain poids. Nous trouvons encore d'autres forces qui peuvent agir sur elle. Quand la pierre se cristallise, sur elle agissent des forces formatrices, mais qui sont apparentées aux forces terrestres. Bref, en regardant autour de nous dans le monde, nous voyons des substances assujetties à la Terre. Retenons bien cela : des substances assujetties à l'être de la terre.

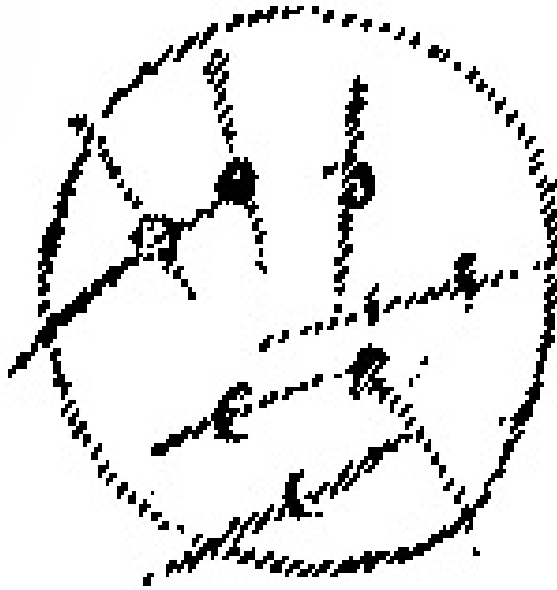
Celui qui ne voit pas cette dépendance va venir et vous montrera un morceau de charbon, de charbon noir. Qu'est-ce en réalité ? Il n'est charbon noir que dans le voisinage de la terre, car au moment où on éloignerait ce charbon de la terre, ne serait-ce que d'une distance relativement courte, il ne serait plus du charbon. Ce qui fait de lui du charbon, ce sont les forces de la terre. Ainsi vous pouvez vous dire : la terre étant ici, toutes les forces de la terre sont en elle, mais elles sont aussi en chaque objet présent sur la terre ; et le corps physique de l'homme a beau être très complexe, il est aussi, au fond, un objet soumis à ces forces physiques de la terre qui viennent du centre de la terre. Voilà le corps physique de l'homme soumis aux forces venant du centre de la terre. Mais sur la terre, il y a d'autres forces qui viennent de l'espace. Réfléchissez : de cet espace illimité agissent des forces opposées aux forces terrestres : elles agissent de partout. Oui, mes chers amis, elles existent ces forces qui agissent de partout, qui de toutes les directions du monde se dirigent vers le centre de la terre. On peut se faire une idée tout à fait concrète de ces forces de la manière suivante.

La substance la plus importante qui soit à la base de l'organisme végétal, animal et humain, c'est l'albumine. L'albumine est aussi à la base du germe d'un nouvel organisme végétal animal et humain. D'une cellule-germe fécondée, sort ce qui évolue en un organisme végétal, animal, humain. La substance de ce germe c'est l'albumine. On imagine aujourd'hui, parce que partout la fantaisie remplace la science véritable, que l'albumine est une substance complexe faite de carbone, d'oxygène, d'hydrogène, d'azote, de soufre, d'un peu de phosphore... très complexe comme on voit... Si bien que l'albumine est vraiment pour l'atomiste, une combinaison de substances idéale. Alors, dans la mère animale ou dans la plante-mère, se forme cette molécule d'albumine ainsi composée – quel que soit le terme employé – elle se développe, et il en naît un nouvel animal selon les pures lois de l'hérédité.

Mais au regard spirituel tout cela apparaît comme une pure absurdité. En réalité, l'albumine de la mère animale n'est pas complexe, mais elle est entièrement corrompue et elle devient chaotique. L'albumine que le corps contient en lui est en quelque sorte organisée, cohérente ; mais l'albumine qui est utilisée par la reproduction se remarque au fait qu'elle est intérieurement tout à fait perturbée ; la matière est ramenée à l'état de chaos complet, elle a perdu toute cohésion, elle n'est justement plus qu'un amas de substance décomposée, défaite,



dissoute ; elle échappe entièrement à l'action de la terre.



Aussi longtemps que l'albumine reste intérieurement cohérente, elle est soumise aux forces venant du centre de la terre. Au moment où elle se décompose, elle tombe sous l'influence de la sphère cosmique tout entière. De partout, des forces agissent sur elle, et un petit grumeau d'albumine naît, qui va être la base de la reproduction, et qui est comme une copie minuscule de l'univers entier, visible au-dessus de nous. Chacun de ces grumeaux d'albumine est une image de l'univers entier parce que la substance de l'albumine se décompose, se désagrège, est ramenée à l'état de chaos et que ce grain de poussière cosmique est ainsi devenu apte à se soumettre à l'action du Cosmos. On ne sait plus rien de cela aujourd'hui.

Car aujourd'hui, on croit que la poule adulte possède justement une albumine composée ; elle l'introduit dans l'œuf, et la nouvelle poule naît qui n'est autre que l'albumine dont le développement continue ; puis un nouveau germe de substance se forme et ainsi de suite, de poule en poule. Mais il n'en est justement pas ainsi. Chaque fois que se fait le passage d'une génération à l'autre, l'albumine est livrée à l'action du Cosmos entier. Nous avons donc des substances terrestres soumises aux forces du centre de la terre ; mais nous pouvons aussi penser qu'en certaines circonstances elles sont soumises aux forces qui rayonnent des limites de l'univers.

Ces forces, ces dernières, ce sont celles qui agissent dans le corps éthérique humain ; celui-ci est soumis aux forces de l'univers. Nous disposons maintenant de notions réelles sur le corps physique et sur le corps éthérique. Si vous vous mettez debout et que vous vous demandez ce qu'est votre corps physique ? C'est celui qui est soumis aux forces venant du centre de la terre. Qu'est-ce que votre corps éthérique ? Il est en vous ce qui est soumis aux forces qui viennent de la périphérie : vous pouvez aussi le dessiner (dessin). Voici l'homme : son corps physique est celui qui dépend des forces venant du centre de la terre (rouge). Son

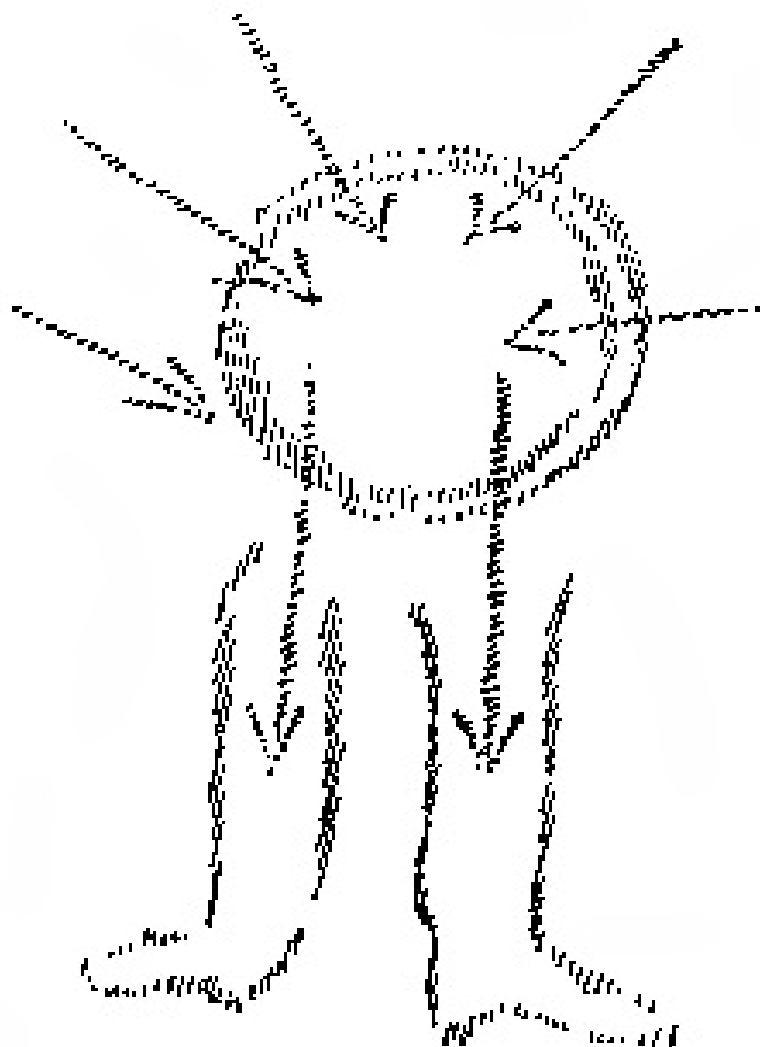
corps éthérique, celui qui reçoit les forces qui des confins de l'univers confluent vers lui (vert).



Nous avons ainsi, dans l'homme, un système de forces : les forces qui descendent, présentes dans tous les organes qui se dirigent selon la verticale, et les forces qui viennent de l'extérieur dans le sens de ces flèches. Vous pouvez lire cela dans la forme, qui manifeste les unes comme les autres. Si vous regardez les jambes vous verrez que leur forme s'adapte aux forces de la terre. La tête est davantage adaptée aux forces de la périphérie (jaune). De la même manière, vous pouvez considérer les bras ; c'est très intéressant : serrez les bras au corps ; ils sont soumis aux forces qui vont vers le centre de la terre. Mettez-les en mouvement, vous les orientez vous-mêmes vers les forces qui, partant de la périphérie, viennent vers vous.

C'est ce qui fait la différence entre les jambes et les bras. Les jambes sont nettement assujetties aux forces du centre de la terre ; les bras ne le sont que dans certaines conditions, dans certaines attitudes. L'homme peut les soustraire aux forces de la terre et les insérer dans les forces que nous appelons « forces éthériques », qui viennent de toute la périphérie. Voilà pour le corps physique, le corps éthérique... mais qu'en est-il du corps astral ? Dans l'espace, il n'existe pas une troisième espèce de forces. Il n'y en a plus ; le corps astral reçoit ses forces de

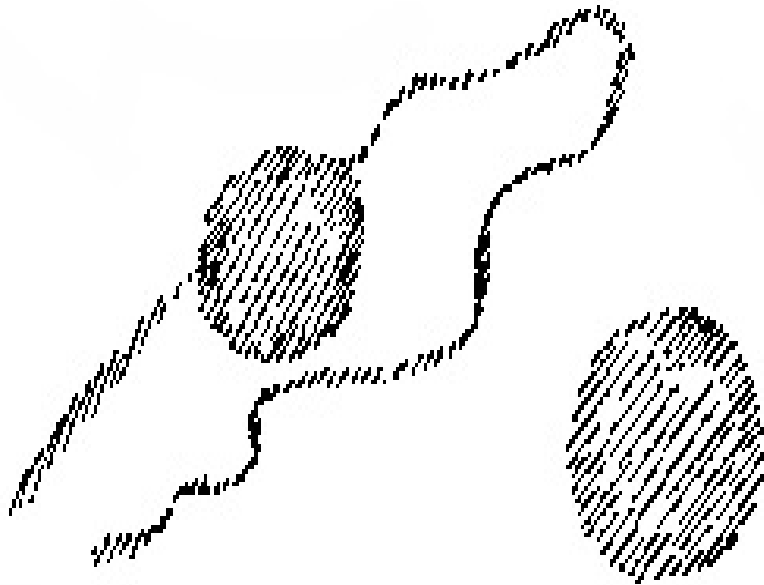
ce qui est en dehors de l'espace. Le corps éthérique les reçoit de la périphérie, le corps astral les reçoit d'au-delà de l'espace.



On peut voir en certains points de la nature, comment les forces physiques de la terre pénètrent dans les forces éthériques qui arrivent de tous côtés. Pensez à ceci : l'albumine existe d'abord dans la terre physique ; aussi longtemps que dans l'albumine on peut chimiquement distinguer du soufre, du carbone, de l'oxygène, de l'azote, de l'hydrogène, aussi longtemps l'albumine est soumise aux forces physiques terrestres ; que l'albumine entre dans le cycle de la reproduction et elle est soustraite aux forces physiques. Les forces périphériques de l'univers commencent à agir sur l'albumine désagrégée, et une nouvelle albumine surgit qui est une copie de tout l'univers.

Mais voyez-vous, il arrive parfois ceci : la désagrégation ne peut se réaliser entièrement ; il peut y avoir de la substance d'albumine qui devrait, en vue de la reproduction d'un animal, par exemple, être décomposée dans l'œuf déposé par la mère pour que les forces de l'univers puissent s'y introduire. Mais il arrive qu'une cause quelconque empêche l'animal de livrer cette substance d'albumine à la reproduction pour qu'elle puisse directement s'adapter au macrocosme. La substance d'albumine destinée à la reproduction doit, en effet, s'intégrer dans le macrocosme. Supposons que quelque chose empêche l'animal de former cette substance sans autre intervention : c'est le cas de la guêpe de la noix de galle. Que

fait alors la guêpe de la galle ? Elle dépose son œuf dans une plante. Vous trouvez partout ces noix de galle, sur les feuilles de chêne, ou d'autres arbres, dans lesquelles les guêpes déposent leurs œufs. Cette curieuse noix de galle renferme un œuf de guêpe (voir dessin ci-dessous).

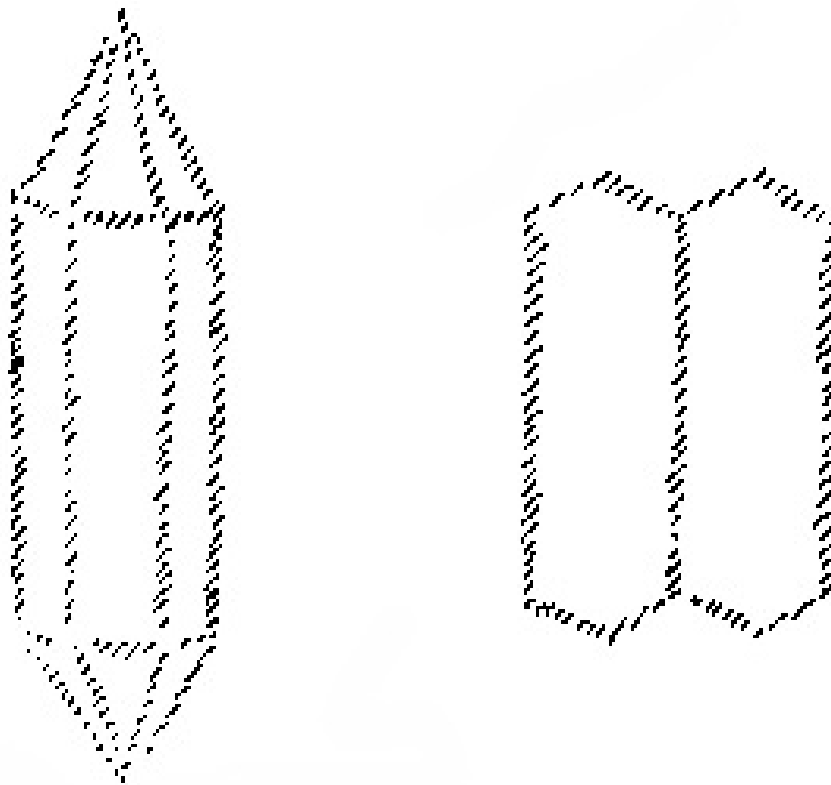


Pourquoi la guêpe dépose-t-elle son œuf dans la feuille de chêne, ce qui produit cette galle où l'œuf peut se développer ? À l'air libre, il ne le pourrait pas. La raison en est que la feuille de la plante a un corps éthérique ; celui-ci est adapté à l'éther cosmique et vient en aide à l'œuf de la guêpe. De lui-même l'œuf de la guêpe ne peut rien : c'est pourquoi la guêpe le dépose dans une partie de la plante dont le corps éthérique s'adapte à l'éther cosmique. Ainsi la guêpe confie au chêne la substance d'albumine destinée à la reproduction, pour que, par le détour de la feuille du chêne, celle-ci puisse être désagrégée et recevoir l'action de la périphérie des mondes ; laissé seul, l'œuf de la guêpe périrait, car il ne peut être désagrégé ; il est trop compact.

Cela donne la possibilité de voir combien le travail de la nature est merveilleux. Ce travail, nous le trouvons aussi ailleurs dans la nature : Supposez que l'animal soit non seulement incapable d'offrir à l'éther des mondes le germe destiné à la reproduction, mais encore qu'il ne soit pas en état de transformer par lui-même la substance voulue en aliment, de l'utiliser pour sa nourriture propre : c'est justement l'exemple voisin des abeilles. L'abeille ne peut pas tout manger, elle ne peut ingérer que ce qui lui est réservé personnellement ; mais alors il se passe quelque chose de très remarquable. L'abeille vole vers la plante, recherche le suc mellifère, le prend, l'élabore en elle-même et construit pour le déposer, ce que nous admirons tant chez les abeilles, cet ensemble d'alvéoles qu'on trouve dans la ruche.

Considérons ces deux remarquables processus : l'abeille qui dehors se pose sur la fleur, en aspire le suc, puis entre dans la ruche où d'elle-même, en commun avec

les autres abeilles, elle construit ces alvéoles de cire qu'elle remplira de miel. Que se passe-t-il là ? Regardez la forme de ces alvéoles. Elles sont formées de cette façon : en voici une, la 2<sup>e</sup> est à côté, etc... Ce sont de petites cellules ; les intervalles qui les séparent sont pleins ; elles sont formées un peu autrement que ne le sont les cristaux de quartz, les cristaux de silice. Quand vous allez en montagne et que vous trouvez des cristaux de quartz vous pouvez aussi les dessiner de la même façon. Leur forme est un peu irrégulière, mais le dessin en est semblable à celui des cellules d'abeilles placées les unes à côté des autres, sauf que les cellules sont faites avec de la cire et le quartz, de silice.



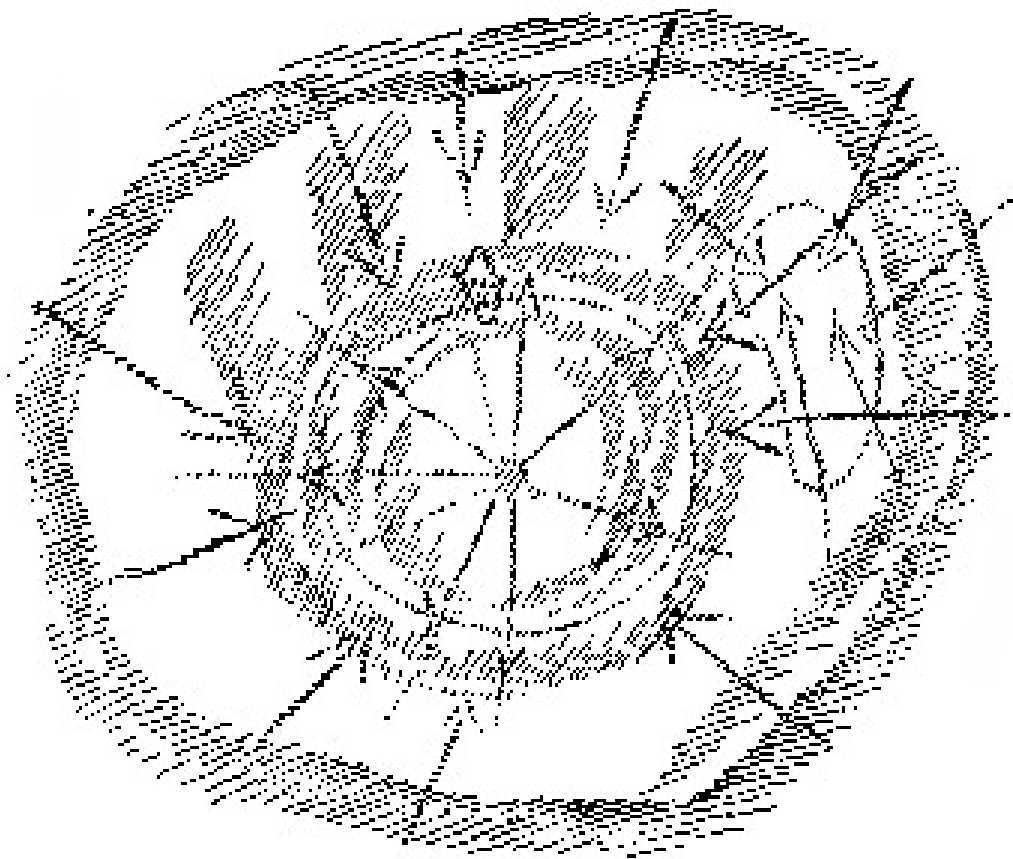
Si l'on poursuit l'examen, on découvre que sous l'influence de l'éther général, l'astral, à un certain moment de l'évolution terrestre, a formé avec l'aide de la silice le cristal de quartz des montagnes. Vous trouvez là des forces éthériques et astrales qui viennent du pourtour de la terre et qui édifient les cristaux de quartz dans la silice. Partout dans les montagnes, vous trouvez ces merveilleux cristaux hexagonaux : ce qui est là fait de quartz se retrouve en creux dans les alvéoles des ruches d'abeilles. L'abeille prend de la fleur, les forces qui furent apportées à la terre pour former les cristaux de quartz : elle les extrait de la fleur et avec son propre corps, elle construit des reproductions de ces cristaux de quartz.

Entre l'abeille et la fleur se passe quelque chose de semblable à ce qui s'est fait autrefois dans le macrocosme. Je signale ces choses pour que vous voyiez combien il est nécessaire de ne pas se contenter de ces pitoyables abstractions que sont ces termes de carbone, d'azote, d'hydrogène, d'oxygène, etc... ; mais combien il est nécessaire de pénétrer les merveilleux processus de la création des formes, des circonstances les plus intimes des phénomènes naturels. Cela se trouvait instinctivement à la base de toute connaissance, mais s'est perdu au cours de

l'évolution historique de l'humanité vers le 15<sup>e</sup> siècle environ. Nous devons le reconquérir, redécouvrir les correspondances qui existent entre les processus naturels et l'homme. C'est seulement quand elles seront retrouvées qu'on pourra se faire une idée juste au sujet de la maladie et de la santé. L'étude des moyens de guérison restera uniquement empirique tant que l'on ne trouvera pas les corrélations exactes.

La période qui va du 15<sup>e</sup> siècle à nos jours a été une sorte de période infructueuse dans l'évolution de l'esprit humain. Elle a été imposée à l'humanité car pendant cette période infructueuse, l'homme qui observait les plantes, les animaux, lui-même, et n'a en réalité rien appris, a été absolument détaché du monde ; et finalement il est entré dans ce chaos où il vit aujourd'hui en face de l'univers. Il ignore si un lien quelconque le relie à cet univers. Au temps où il connaissait encore ce lien par la tradition, l'homme savait que dans chaque procréation le macrocosme entier s'exprimait, que dans le germe ou la semence destinée à la reproduction apparaissait une copie de tout le macrocosme. Il savait qu'à l'extérieur il y avait le grand monde, mais que le plus petit des germes était le résultat de l'activité des forces du grand monde rayonnant de partout.

Dans l'homme agissent d'abord les forces qui viennent du centre de la terre. Elles agissent dans tous les organes humains. Mais, à l'opposé agissent toutes les forces qui viennent de partout et qui sont les forces éthériques. Pensez au foie, aux poumons ; vous ne les comprenez que lorsque vous savez qu'en eux collaborent les forces qui viennent du centre de la terre et celles qui viennent de l'ensemble de l'univers. Certains organes sont plus encore pénétrés des forces du corps astral et de l'organisation du moi, alors que d'autres le sont moins ; l'homme quand il dort n'a pas en lui son corps astral ni l'organisation de son moi. Supposons un organe quelconque : le poumon, par exemple (voir dessin ci-dessous : en haut à droite). Il peut arriver, pour une raison quelconque que les forces qui viennent de tout l'univers agissent trop fortement sur le poumon humain ; elles le rendront malade parce qu'un certain équilibre doit s'établir entre les forces qui agissent du centre de la terre et celles qui viennent de la périphérie.



Si vous réussissez à trouver les substances minérales qui feront contrepoids aux forces éthériques dont l'action est trop forte sur le poumon, vous aurez le remède qui éliminera le surplus de ces forces. Le contraire peut aussi se produire : les forces éthériques peuvent devenir trop faibles ; les forces physiques qui agissent du centre de la terre sont alors trop fortes. Vous cherchez cette fois dans le règne végétal environnant la substance qui peut renforcer l'action des forces éthériques sur les organes et vous avez le remède qui convient. Il est impossible, par la seule observation du corps physique, de trouver le moindre remède, car rien dans le corps physique ne peut renseigner sur sa constitution.

Un processus physique qu'on appelle « processus normal » est un processus naturel ; mais dans la maladie, le processus est aussi naturel. Si vous avez un foie normal, il fonctionne naturellement ; mais si vous avez un foie dans lequel se développe une tumeur, il s'y produit aussi des processus naturels. Ce n'est jamais dans le corps physique qu'on saisira la différence : on peut seulement constater le fait que dans un cas, on voit autre chose que dans l'autre ; mais, la cause, on l'ignore totalement. Si vous avez une tumeur au foie, vous ne trouverez la cause de sa formation que si vous savez que, dans un tel cas, c'est le corps astral qui saisit plus fortement le foie qu'il ne le devrait.

Vous devez alors desserrer cette étreinte du corps astral. Il n'y a donc aucune possibilité de dire des choses exactes sur la santé et la maladie si on ne s'élève pas au-dessus du corps physique jusque dans les membres supérieurs de la nature humaine ; et une science des remèdes n'existera vraiment qu'à partir du moment où l'on s'élèvera au-dessus du corps physique, car ce n'est pas en lui seul qu'on

peut trouver la nature de la maladie.

Je ne vous ai cette fois exposé la chose qu'à un point de vue historique ; mais il faut justement savoir qu'au fur et à mesure que s'est perdu le savoir, qui, des temps anciens avait été transmis aux nouveaux, toute connaissance de l'être humain a entièrement disparu. Nous sommes aujourd'hui devant la nécessité de la retrouver et seule nous la rendra, la connaissance des relations qui unissent l'être humain à la nature extérieure.

Parlons maintenant de l'organisation du moi de l'homme. Quand on a, d'abord par la connaissance imaginative de la science initiatique, une conception de l'organisation du moi, on peut se demander avec quoi, dans l'organisme humain, elle est plus particulièrement en relation. Elle est plus particulièrement en relation avec ce qui en l'homme est minéral. C'est pourquoi quand vous absorbez quelque chose de minéral, de vraiment minéral, que vous mettez du sel sur la langue, par exemple, aussitôt l'organisation du moi se jette sur ce minéral ; le sel, alors, poussé plus loin, arrive dans l'estomac, dans l'organisation du moi qui l'accompagne bien que le sel soit dans l'estomac ; l'organisation du moi se tient tout près ; le sel va plus loin, subit évidemment des transformations, traverse l'intestin, va plus loin... jamais votre sel n'est abandonné par l'organisation du moi. Celle-ci et le sel qui pénètre en l'homme, se comportant comme des choses étroitement liées.

Voyez-vous, ce n'est pas comme quand vous mangez un œuf sur le plat, par exemple, qui est surtout en rapport avec l'albumine. L'organisation du moi ne s'y intéresse un peu que lorsque la substance de l'œuf est sur la langue ; puis c'est le corps astral qui s'en occupe, déjà moins quand c'est tombé dans l'estomac ; puis cela va plus loin : alors le corps éthérique agit intensément, puis le corps physique. Ceux-ci désagrègent en eux-mêmes la substance d'albumine que vous avez absorbée avec l'œuf dans votre organisme. Et maintenant, l'œuf sur le plat est entièrement minéralisé en vous ; il est désagrégué, toute vie lui est retirée. Il est désagrégué en vous ; dans l'intestin, cette substance d'albumine reçue de l'extérieur cesse d'être encore de l'albumine et devient entièrement minérale. De là, elle remonte maintenant à nouveau dans l'organisation du moi où elle est reçue parce qu'elle est minéralisée.

Nous pouvons donc toujours dire que l'organisation du moi ne s'occupe que du minéral, mais par cette action de l'organisation du moi, chaque minéral devient dans l'organisme quelque chose d'autre que ce qu'il est à l'extérieur. Mes chers amis, aucune substance ne peut rester dans l'organisme humain ce qu'elle est au-dehors. C'est pourquoi l'organisation du Moi doit agir d'une façon si radicale. Non seulement des substances comme le sel de cuisine ou autres sont saisies par l'organisation du Moi et transformées en quelque chose d'autre que ce qu'elles sont à l'extérieur, mais la chaleur extérieure dans laquelle baigne l'homme ne peut pénétrer telle quelle en lui. Vous ne pouvez la laisser pénétrer même dans votre doigt.



La chaleur ne doit agir sur vous que comme une sensation agréable, et celle que vous avez en vous, vous devez la produire vous-même en vous. Au moment où vous devenez un simple objet, où vous ne créez plus votre chaleur ou votre froid, où, quelque part en vous, la chaleur augmente sous l'effet d'un objet extérieur quelconque, vous tombez malade par l'action de cette chaleur extérieure elle-même ; non de la substance, mais de la chaleur extérieure. Supposez qu'il y ait là une serviette ou une éponge, et aussi un poêle : la chaleur émise par le poêle se communique à la serviette et à l'éponge qui ne font que conserver la chaleur émise par le poêle. Quand elle arrive sur votre peau, cette chaleur du poêle doit s'arrêter.

Si la sensation agréable est dépassée, il doit se produire une réaction : votre chaleur interne doit être créée de l'intérieur. Les refroidissements viennent de ce qu'on ne se contente pas de la sensation agréable, de ce qu'on ne crée pas sa propre chaleur interne, mais qu'on laisse le froid extérieur pénétrer en soi à l'intérieur de la peau, de sorte qu'on n'oppose pas au milieu extérieur sa propre activité, qu'on ne réagit pas par ses propres impulsions, mais qu'on s'abandonne comme un objet à l'action du monde extérieur. C'est l'organisation du moi qui en nous réagit, s'empare du minéral qu'il modifie entièrement et en fait quelque chose de tout différent.

C'est seulement quand nous sommes morts que le minéral redevient le minéral de la nature extérieure ; mais tant que nous vivons, tant que le minéral se trouve en nous, à l'intérieur de notre peau, l'organisation du moi le transforme continuellement. Le végétal que nous absorbons est continuellement transformé par l'organisation astrale, par le corps astral. On peut donc dire que l'organisation du Moi de l'homme transforme le minéral de façon radicale, non seulement le minéral à l'état solide, mais aussi à l'état liquide, gazeux et aussi ce qui est de nature calorique. On peut naturellement dire en gros : voilà de l'eau, je la bois, maintenant l'eau est en moi ; au moment où mon organisme absorbe l'eau, sous l'action de l'organisation de mon Moi, ce qui est en moi n'est plus semblable à l'eau extérieure. Cela ne redevient de l'eau que lorsque je transpire ou que j'en fais de l'eau d'une autre manière. À l'intérieur de ma peau, l'eau n'est pas eau ; c'est une liquidité vivante.

Des infinités de choses devront toujours être ainsi modifiées dans notre pensée. Je ne peux aujourd'hui vous donner que de brèves indications, mais réfléchissez-y : l'albumine doit être décomposée pour tomber sous l'action de tout le macrocosme, l'eau que je bois est intérieurement une liquidité vivante, une eau pénétrée par l'organisation du Moi et non une eau inorganique, dès que la chose du dehors est à l'intérieur de vous, le corps astral s'en saisit aussitôt et le transforme en quelque chose de tout autre. Nous arrivons ici à l'observation de processus extraordinairement importants.

Je reviendrai là-dessus demain pour, à propos de ces phénomènes, en arriver à la différence radicale qui sépare l'humanité du 12<sup>e</sup> siècle après J.-C. de celle du 20<sup>e</sup> et pour nous convaincre de la nécessité de nouvelles impulsions si l'on veut voir

progresser la compréhension de la santé et de la maladie et, en général, de l'être humain tout entier.

## HUITIÈME CONFÉRENCE

*Dornach, 31 décembre 1923*

Nous nous trouvons aujourd'hui sous le signe d'un douloureux souvenir et c'est lui qui dominera cette dernière conférence {1}. Ceux qui étaient présents à la conférence que j'ai pu faire il y a un an dans notre ancien édifice se rappelleront comment elle a procédé, comment de la description de circonstances terrestres naturelles, elle s'est élevée jusqu'aux mondes spirituels et aux révélations inscrites par ces mondes spirituels dans les étoiles ; comment alors, la possibilité se présenta de relier l'être entier, le cœur humain, l'âme humaine, l'esprit humain à ce qu'on pouvait trouver sur la voie qui va du terrestre non seulement vers les étendues étoilées, mais vers ce qui, grâce aux étoiles, forme comme une écriture cosmique. Les derniers mots que j'ai pu écrire sur le tableau dans cette salle, qui bientôt après nous fut enlevée, étaient destinés à élever l'âme dans les hauteurs spirituelles. Et par là notre Goethéanum était ce soir-là immédiatement rattaché à ce monde spirituel auquel tout son être devait être consacré. Laissez-moi donc vous en parler d'abord comme en une continuation de la conférence que j'ai faite il y a un an jour pour jour.

Mes chers amis, quand à l'époque où eut lieu l'incendie d'Éphèse on parlait des mystères, tous ceux qui dans leur âme comprenaient quelque peu la nature des mystères disaient à peu près ceci : le savoir humain, la sagesse humaine a sa demeure, sa patrie dans les mystères. Et quand, dans ces temps anciens, parmi les dirigeants spirituels du monde, on parlait des mystères, donc quand dans les mondes suprasensibles il était parlé des mystères (je puis me servir de ces expressions bien qu'elles ne désignent que d'une manière figurée comment dans les mondes suprasensibles on pensait les choses d'ici-bas et comment, dans le monde sensible, on agissait), quand donc dans les mondes suprasensibles il était parlé des mystères, ces paroles résonnaient à peu près ainsi : les mystères sont des lieux où nous, les Dieux, nous pouvons trouver des hommes qui s'offrent pour nous comprendre. Car en fait tous ceux qui savaient, partageaient la conscience générale étendue à tout l'ancien monde que, dans les centres de mystères, les Dieux et les hommes se rencontraient et que tout ce que le monde entreprenait et maintenait, dépendait de ce qui se passait dans les mystères entre les Dieux et les hommes.

Cependant, mes chers amis, il y a un mot que nous transmet l'histoire et qui peut déjà parler d'une manière émouvante au cœur de l'homme, mais qui devient plus particulièrement poignante quand à l'occasion de certains événements, on le voit se former comme en lettres d'airain, visibles au seul regard dirigé vers l'Esprit, et s'inscrire dans l'histoire de l'humanité. Et je pense qu'on peut toujours voir ce mot quand le regard se porte sur le geste d'Erostrate, l'incendie d'Éphèse. Dans ce foyer de flammes on peut trouver ce mot antique : la jalousie des Dieux.

Mes chers amis, je crois absolument que parmi les nombreux mots que nous

ont transmis les anciens temps et qu'on peut voir de la manière que je viens de vous dire dans la vie de ces anciens temps, dans ce monde physique où nous sommes, celui-ci est un des plus terribles : la jalousie des Dieux. Autrefois on désignait par ce mot : Dieu, les entités suprasensibles pour lesquelles il n'était jamais nécessaire d'apparaître sur terre dans un corps physique, et l'on distinguait, dans ces anciens temps, les groupes de Dieux les plus divers. Certainement, les entités spirituelles divines liées à l'humanité, qu'elles ont conçue, qu'elles ont portée au cours des temps, ces entités spirituelles divines que nous pressentons derrière la majesté de la nature extérieure et dans ses plus infimes manifestations, que nous pressentons dans ce qui vit en nous, ces entités spirituelles divines ne peuvent devenir jalouses.

Mais, dans l'ancien temps, ce que l'on désignait par la « jalousie des Dieux » était cependant quelque chose de très réel. Si nous suivons le cours du temps pendant lequel le genre humain s'est développé jusqu'à l'époque d'Éphèse, nous trouvons évidemment que les individus humains les plus avancés avaient recueilli en eux ce que les Dieux tutélaires leur avaient donné dans les mystères. Car il est tout à fait juste de dire : il existe entre le cœur des hommes bons et les Dieux bons une étroite relation qui se resserrait toujours davantage dans les mystères ; si bien qu'il apparut à l'âme de certaines autres entités divines, *lucifériennes et ahrimaniennes*, que l'homme s'approchait de plus en plus des bonnes divinités.

Et la jalousie des Dieux se dressa contre les hommes. L'histoire ne cesse de nous répéter qu'aux temps anciens, quand un homme qui s'efforçait vers l'Esprit succombait à un destin tragique, on attribuait ce destin tragique à la jalousie des Dieux. Les Grecs savaient que cette jalousie des Dieux existe et ils faisaient dépendre une grande part de l'évolution extérieure humaine de cette jalousie des Dieux. Depuis l'incendie d'Éphèse, il est devenu manifeste qu'une certaine avance dans l'évolution de l'humanité n'est possible que si les hommes prennent conscience qu'il existe des Dieux (c'est-à-dire des entités suprasensibles) qui sont jaloux du progrès des hommes.

Cela donne à toute l'histoire qui a suivi l'incendie d'Éphèse un coloris particulier, et à l'exacte compréhension du Golgotha se rattache aussi ceci : le regard plonge dans un monde qui est rempli de la jalousie de certaines divinités. Oui, en Grèce, depuis le temps qui suit de près les guerres persiques, déjà l'atmosphère de l'âme était envahie par les entraves de cette jalousie des Dieux. Et ce qui a été accompli à l'époque macédonienne a dû être fait dans la pleine conscience que la jalousie des Dieux régnait sur la surface de la terre, jusque dans l'atmosphère spirituelle ; mais ce fut accompli avec courage, hardiment, en dépit de l'incompréhension des Dieux et des hommes.

C'est aussi dans cette atmosphère remplie de la jalousie des Dieux que plongeait ce Dieu capable du plus grand amour qui puisse exister dans le monde. On ne voit le Mystère du Golgotha dans une lumière juste que lorsqu'à tout le reste, on ajoute encore l'image des nuages qui couvraient l'ancien monde : partout sur l'Hellade, la

Macédoine, l'Asie Mineure, l'Afrique du Nord, l'Europe du Sud, de sombres nuages manifestent la jalousie des Dieux. Et rayonnant d'une merveilleuse chaleur, d'une douceur infinie, tombe dans cette atmosphère lourde de nuages, l'amour qui découle du Mystère du Golgotha.

Ce qui, à cette époque, était, si je puis dire, affaire entre les Dieux et les hommes, doit aujourd'hui, à l'époque de la liberté humaine, se passer plus bas dans la vie physique des hommes ; et on peut déjà décrire comment on en est arrivé là. Dans les temps anciens, quand on pensait aux mystères, on disait sur la Terre : la connaissance humaine, la sagesse humaine trouve sa patrie dans les mystères. Quand parmi les Dieux on en parlait, on disait : Quand nous descendons dans les mystères, nous y trouvons l'offrande des hommes, et les hommes qui s'offrent nous comprennent.

Au fond, l'incendie d'Éphèse marque le début de cette époque dans laquelle les mystères disparaissent sous leur ancienne forme. J'ai raconté comment ils se sont maintenus çà et là d'une manière grandiose, dans les Mystères d'Hibernie, par exemple, où une cérémonie du culte célébra le Mystère du Golgotha au moment même où il se déroulait physiquement là-bas en Palestine. On n'en eut pas connaissance par un moyen physique, mais seulement par une communication spirituelle qui s'établissait entre la Palestine et l'Hibernie.

Toutefois dans le monde physique les mystères s'effacèrent de plus en plus. Les centres extérieurs qui étaient les lieux de rencontre entre les Dieux et les hommes perdirent de plus en plus leur importance ; ils l'avaient presque entièrement perdue aux 13<sup>e</sup>, 14<sup>e</sup> siècles après le Christ. Car celui qui voulait trouver le chemin vers le Saint Graal, par exemple, devait comprendre qu'il fallait suivre la voie spirituelle. Dans l'ancien temps, avant l'incendie d'Éphèse, on avait pris la voie physique ; c'était la voie spirituelle qu'on devait prendre au Moyen Âge.

On a dû, en particulier, prendre cette voie spirituelle quand il s'est agi à partir des 13<sup>e</sup>, 14<sup>e</sup> siècles, mais surtout à partir du 15<sup>e</sup> siècle, d'obtenir un véritable enseignement rosicrucien. Car les temples des Rose-Croix se dérobaient profondément à la recherche physique extérieure. Beaucoup de véritables Rose-Croix visitaient les temples, mais aucun œil physique humain ne pouvait les découvrir. Il y eut cependant des élèves qui venaient à ces anciens Rose-Croix, ermites du savoir et de la sainte activité humaine. Il pouvait les trouver, celui qui dans la lumineuse douceur du regard percevait le langage des Dieux. Je ne dis rien d'inexact.

Ce n'est pas une image, mais une réalité absolue pour l'époque dont je parle. On trouvait les maîtres rosicruciens lorsqu'on avait acquis la faculté de percevoir, dans la douceur lumineuse du regard, le verbe céleste. Alors seulement, dans le cadre le plus modeste, dans les professions humaines les plus modestes, aux 14<sup>e</sup>, 15<sup>e</sup> siècles en Europe Centrale, on trouvait ces personnalités remarquables intérieurement pénétrées du divin, intérieurement reliées aux temples spirituels qui étaient là, mais dont l'accès était aussi difficile que celui du Saint Graal dans la

légende bien connue.

Quand le regard spirituel peut déceler ce qui se passait entre un de ces maîtres rosicruciens et son élève, il peut surprendre une grande part de l'entretien qui exposait la sagesse divine cheminant sur la terre, dans la forme des temps modernes. Les enseignements étaient tout à fait concrets. On voit là un maître rosicrucien caché dans sa solitude et découvert par un élève brûlant du désir de le chercher et de le trouver : et l'élève rencontrait le regard des yeux lumineux et doux dans lequel les Dieux parlaient et il recevait avec modestie l'enseignement suivant :

Observe, mon fils, ta propre entité. Tu portes ce corps que voient tes yeux physiques. Le centre de la terre envoie à ce corps les forces qui le rendent visible : c'est ton corps physique. Mais regarde ce qui t'entoure sur la terre. Tu vois les pierres : elles peuvent être sur la terre toutes seules, la terre est leur demeure ; quand elles ont reçu leur forme, les forces de la terre la leur maintiennent. Vois le cristal : il porte sa forme en lui-même et son entité garde cette forme grâce à la terre. Ton corps physique ne le peut pas. Que ton âme l'abandonne, et la terre le détruit, il tombe en poussière.

La terre n'a aucun pouvoir sur ton corps. Elle a le pouvoir de former les cristaux translucides aux formes merveilleuses et de les garder ; elle n'a pas le pouvoir de garder la forme de ton corps physique, elle doit le réduire en poussière. Il n'est pas de la terre, ton corps physique ; il vient d'une haute essence spirituelle. C'est aux Séraphins, aux Chérubins, aux Trônes qu'appartient la forme, le modèle de ton corps physique. Ce n'est pas à la terre qu'appartient ce corps physique, mais aux Puissances spirituelles, les plus hautes que tu peux encore atteindre. La terre peut le détruire, mais jamais le construire. Et à l'intérieur de ton corps physique habite ton corps éthérique. Le jour viendra où ton corps physique sera reçu par la terre qui le détruira et ton corps éthérique se dissipera alors dans les étendues du Cosmos. Les étendues du Cosmos peuvent dissoudre ce corps éthérique mais non l'édifier.

Seules peuvent le faire ces entités spirituelles divines qui appartiennent aux hiérarchies des Dynamis, Exousiaï, Kyriotetes. C'est à elles que tu dois ton corps éthérique. Tu unis à ton corps physique la matière physique de la terre ; mais ce qui est en toi transforme la matière terrestre au point que tout en lui devient différent du physique qui est dans l'entourage de ton corps. Ton corps éthérique met en mouvement tout ce qui, en toi, est fluidité, tout ce qui est eau. Ces sucs, ces humeurs qui circulent ainsi, sont en eux-mêmes sous l'influence du corps éthérique ; mais vois ton sang : ce sont les Exousiaï, les Dynamis, les Kyriotetes qui font circuler cette fluidité du sang dans tes veines. Tu n'es homme que par ton corps physique ; dans ton corps éthérique tu n'es encore qu'un animal, mais un animal spiritualisé par la 2<sup>e</sup> hiérarchie.

Ce que je vous résume ici, évidemment en quelques mots, était l'objet d'un long enseignement de la part de ce maître dans le doux regard duquel l'élève avait

perçu le langage du ciel. Ensuite l'élève était renseigné sur le 3<sup>e</sup> élément de l'entité humaine, celui que nous appelons le corps astral. On lui exposait avec clarté que dans le corps astral résidait le principe de la respiration, le rôle de l'air dans l'organisme humain, toutes les impulsions dues à l'air. Mais bien que longtemps après le passage de l'homme par la porte de la mort, le terrestre s'efforce de prolonger les rumeurs produites par l'air et que la clairvoyance perçoive des années durant dans l'atmosphère de la terre le vacarme fait par le corps astral des défunts, la terre et ce qui l'entoure ne peuvent rien faire d'autre vis-à-vis des impulsions du corps astral que les éteindre ; car seuls peuvent le former les entités de la troisième hiérarchie, les Archées, les Archanges et les Anges.

Ainsi parlait le Maître et ce qu'il disait touchait profondément le cœur de l'élève : par ton corps physique, dans la mesure où tu prends en toi le règne minéral, où tu le modifies où tu le retravailles, tu appartiens aux Séraphins, aux Chérubins et aux Trônes. Dans la mesure où tu es un corps éthérique, tu es dans l'éthérique pareil à l'animal, mais tu appartiens aux Esprits désignés comme ceux de la 2<sup>e</sup> hiérarchie, les Kyriotetes, les Dynamis, les Exousiaï ; dans la mesure où tu règnes dans l'élément fluide, tu n'appartiens pas à la terre, mais à ces hiérarchies. Et quand tu règnes dans l'élément de l'air, tu n'appartiens pas à la terre, mais à la hiérarchie des Anges, des Archanges et des Archaiï.

Quand l'élève avait assimilé cet enseignement de manière suffisante, il ne se sentait plus appartenir à la terre. Il sentait pour ainsi dire, de ses corps physique, éthérique et astral, s'en aller les forces qui le reliaient par le monde minéral à la première hiérarchie, par l'eau terrestre à la deuxième hiérarchie, par la ceinture d'air à la troisième hiérarchie, et il sentait clairement qu'il vivait sur la terre exclusivement grâce à l'élément de chaleur qu'il portait en lui. C'est ainsi que l'élève rosicrucien ressentait la chaleur qu'il portait en lui, la chaleur physique qu'il portait en lui, comme l'élément essentiellement terrestre humain ; et il sentait la chaleur de l'âme, la chaleur de l'Esprit s'apparenter toujours davantage à cette chaleur physique. Tandis que plus tard l'homme a méconnu de plus en plus le lien de son élément physique, de son élément éthérique, de son élément astral avec le monde divin au moyen du solide, du liquide et du gazeux, l'élève rosicrucien, le connaissait et a parfaitement su que l'élément terrestre humain réel était la chaleur. Au moment où ce secret du lien de l'élément chaleur avec l'humain terrestre lui était révélé, il savait comment rattacher sa nature humaine au spirituel.

Il arrivait souvent que devant l'entrée de ces logis modestes où habitaient ces Maîtres Rose-Croix, d'une manière imprévue qui les surprenait, l'attention des élèves était éveillée – l'un d'une manière, l'autre d'une autre, extérieurement cela semblait être le fait du hasard – et ils pensaient soudain : tu dois chercher comment ton Esprit peut se rattacher à l'Esprit cosmique. Et quand l'élève dont je vous ai parlé avait reçu cet enseignement, alors, mes chers amis, il pouvait dire à son Maître : Maintenant je te quitte rempli de la plus grande consolation qui puisse m'être donnée sur terre car, en me montrant que l'homme terrestre

possède vraiment dans la chaleur son élément propre, tu m'as donné la possibilité de me rattacher avec mon corps physique au domaine de l'âme et de l'Esprit. Ce n'est pas dans les os minéralisés, dans le sang fluide, dans le souffle d'air que je puis mettre mon âme, c'est dans l'élément de chaleur. Et c'est dans une paix extraordinaire que ceux qui à cette époque avaient reçu l'enseignement prenaient congé de leur Maître. Dans le calme de leurs traits se marquait le fruit de cette grande consolation, et dans la paix du visage s'éclairait peu à peu ce doux regard par lequel le langage du ciel pouvait s'exprimer.

Un enseignement profond qui s'adressait à l'âme exista donc jusque dans le premier tiers du 15<sup>e</sup> siècle, tout à fait caché, derrière les événements dont parle l'histoire, et ce fut un enseignement qui saisissait l'homme entier, qui rattachait l'être même de l'âme à la sphère de l'Esprit cosmique.

Cette atmosphère spirituelle a disparu au cours des derniers siècles. Notre civilisation ne l'a pas conservée et une civilisation spirituelle privée de Dieu s'est répandue sur les lieux qui ont vu autrefois ce que je viens de décrire. Ce n'est qu'avec un souvenir puisé à même l'Esprit et la lumière astrale qu'on peut retrouver aujourd'hui bien des scènes semblables à celle-ci. Nous saisissons la disposition foncière qui est la nôtre, quand notre regard remonte dans ces temps si souvent désignés comme obscurs et revient ensuite à notre époque.

Mais, parce que depuis le dernier trimestre du 19<sup>e</sup> siècle des révélations peuvent être données à l'homme, ce regard éveille dans le cœur le profond désir de parler à nouveau aux hommes de spiritualité ; et celle-ci ne se laisse pas exprimer seulement en mots abstraits, elle exige toutes sortes de moyens d'expression pour embrasser un monde si vaste. Il fallait trouver un langage pour ces entités spirituelles qui devaient parler à l'humanité moderne, et les formes de notre Goethéanum, incendié il y a un an, étaient ce langage. En vérité ces formes complétaient ce qui du pupitre était exprimé en idées ; et par là, d'une certaine manière, notre Goethéanum pouvait rappeler dans une forme toute nouvelle ce qui avait existé autrefois.

Mes chers amis, quand celui qui devait être initié entra dans le temple d'Éphèse, son regard était dirigé sur cette statue dont je vous ai parlé ces jours-ci, cette statue qui dans le langage du cœur lui criait littéralement ces mots : Unis-toi à l'éther cosmique et des hauteurs de l'éther, tu regarderas le terrestre. Bien des élèves d'Éphèse ont ainsi contemplé le terrestre des hauteurs de l'Éther, et un certain groupe de dieux devint jaloux. Mais en face de cette jalousie, des siècles avant le Mystère du Golgotha, des hommes pleins de courage ont cependant trouvé la possibilité d'implanter, encore que d'une manière atténuée, – cela ne pouvait continuer à agir qu'ainsi, – ce qui avait agi depuis l'origine sacrée de l'évolution humaine jusqu'à l'incendie d'Éphèse.

Et si notre Goethéanum avait été entièrement terminé, dès l'entrée située à l'ouest, le regard serait aussi tombé sur cette statue, sur cet être semblable à l'homme qui l'aurait engagé à se savoir un être cosmique, comme lui



intérieurement porteur d'un Dieu et comme lui, placé entre les puissances lucifériennes et ahrimaniennes. Et les formes des colonnes, les formes des architraves parlaient un langage qui prolongeait celui qui, du pupitre, interprétait en idée ce qui vient de l'Esprit. Les mots résonnaient ensuite dans les formes sculptées ; et, en haut, les scènes peintes sur la coupole retraçaient l'évolution humaine telle qu'elle était donnée au regard spirituel. Il y avait déjà dans ce Goethéanum, pour celui qui pouvait le ressentir, un souvenir du temple d'Éphèse. Mais ce souvenir devint terriblement douloureux, quand, d'une manière à peine dissemblable, au moment même de l'évolution où le Goethéanum aurait dû accomplir sa mission par lui-même, devenir le support d'une nouvelle vie spirituelle, à ce moment même, la torche incendiaire fut aussi jetée dans ce Goethéanum.

Mes chers amis, notre douleur fut profonde, notre douleur fut indicible. Mais nous prîmes la décision de ne pas nous laisser arrêter par le plus triste, le plus tragique des événements qui pouvait nous arriver et de continuer notre travail pour le monde spirituel. Car au fond du cœur on pouvait se dire qu'en regardant les flammes qui montaient d'Éphèse, on voyait s'y inscrire la jalousie des Dieux à une époque où les hommes qui n'étaient pas encore libres, devaient obéir à la volonté bonne ou mauvaise des Dieux. À la nôtre, les hommes sont organisés en vue de la liberté.

Il y a un an, dans la nuit de la Saint-Sylvestre, nous regardions les flammes dévorantes. La lueur rouge montait vers le ciel. Des langues bleu sombre, jaune rougeâtre se détachaient de l'océan de feu, provenant des instruments métalliques restés dans le Goethéanum ; une gigantesque mer de feu aux nuances multiples, et dans cette mer de flammes, dans ces lignes colorées, parlant à la douleur de l'âme, on devait lire : la jalousie des hommes.

Ainsi se relie ce qui dans l'évolution humaine parle d'époque en époque même dans le plus grand malheur. Un fil relie le mot qui exprime le plus grand malheur du temps où l'homme non encore libre se tournait vers les Dieux, mais dont il devait se libérer, un fil de l'évolution spirituelle relie ce malheur dans les flammes duquel s'inscrivait : la jalousie des Dieux à notre malheur à nous, dans cette époque où l'homme doit trouver en lui-même la force de la liberté et où, dans les flammes, s'inscrivait : la jalousie des hommes. À Éphèse, la statue divine ; ici, dans le Goethéanum, la statue de l'homme, la statue du représentant de l'humanité, du Christ-Jésus qui devait – nous identifiant à lui en toute humilité – nous conduire à la connaissance, qu'autrefois, d'une manière que l'humanité ne comprendrait plus aujourd'hui, les élèves d'Éphèse recevaient de la statue de Diane.

La douleur n'est pas moins grande quand on regarde dans la lumière historique ce que nous apporta l'an dernier la soirée de la Saint-Sylvestre. Alors que je me tenais la dernière fois à ce pupitre, dressé là selon le style de l'édifice entier, j'ai dû diriger le regard des auditeurs d'alors, le regard de l'âme, de ce domaine terrestre vers le domaine des étoiles qui expriment la volonté et la sagesse, la lumière du

Cosmos spirituel, et je sais qu'alors bien des Esprits qui au Moyen Âge avaient instruit leurs élèves comme je vous l'ai décrit, bien des « parrains » se tenaient près de nous. Une heure après que le dernier mot eût été prononcé, je fus rappelé parce que le Goethéanum brûlait ; et nous passâmes toute la nuit de la Saint-Sylvestre à contempler l'incendie du Goethéanum.

Il suffit de prononcer ces mots pour que quelque chose d'indicible se réveille dans tous nos cœurs, dans toutes nos âmes ; mais toutes les fois que quelque chose de sacré fut ainsi enlevé à l'humanité, il y eut toujours quelques personnes qui après la disparition physique firent le vœu de continuer à travailler en esprit au but auquel le lieu était consacré. Et puisque nous sommes réunis à la date anniversaire de notre malheur, nous pouvons penser que nos âmes auront la disposition qui convient si nous faisons tous le vœu de transporter dans l'Esprit, sur la vague du progrès de l'humanité, ce qui fut édifié en une forme physique, en une image physique, en une création physique et qui fut dérobé au regard physique par un nouvel Erostrate. À l'ancien Goethéanum reste attachée notre douleur.

Mais nous ne serons dignes de toutes les peines qui nous ont été imposées pour construire ce Goethéanum, que si, aujourd'hui dans notre souvenir, nous formons le vœu, chacun devant ce qu'il porte de plus divin dans son âme, de rester fidèle aux impulsions spirituelles qui reçurent leur forme extérieure dans ce Goethéanum ! Ce Goethéanum a pu vous être enlevé ; l'Esprit de ce Goethéanum ne peut nous être enlevé, si nous le voulons honnêtement et correctement ; et il le sera d'autant moins, si en cette heure grave et solennelle qui nous sépare à peine du moment où il y a un an les flammes s'élevaient de notre cher Goethéanum, si en cet instant nous réveillons non seulement notre douleur, mais si, dans cette douleur même, nous faisons le vœu de rester fidèles à l'Esprit auquel nous avons consacré ce travail de dix années. Si ce vœu intérieur, honnête et juste, jaillit aujourd'hui de nos cœurs, si nous pouvons transformer notre douleur, notre souffrance en une impulsion d'action, alors nous aurons changé ce triste événement en bénédiction. La douleur n'en sera pas moindre, mais elle nous engagera vers l'action, vers l'action dans l'Esprit.

Contemplons en arrière le terrible foyer de flammes qui nous emplit d'une tristesse indicible. Mais sentons aujourd'hui en nous dévouant aux meilleures forces divines présentes en nous-mêmes, la sainte flamme qui dans nos cœurs doit éclairer et réchauffer ce que voulait être le Goethéanum. En apportant cette volonté à la vague du progrès de l'humanité, nous répétons avec plus de gravité les paroles que j'ai prononcées il y a un an à la même époque. Je vous disais alors à peu près : Nous sommes à la Saint-Sylvestre, nous devons aller vers une nouvelle année du monde.

Si le Goethéanum était encore parmi nous, cette exhortation pourrait en ce moment être renouvelée. Il n'est plus parmi nous ; elle peut, justement parce qu'il n'est plus parmi nous, être prononcée en cette soirée de Saint-Sylvestre avec une

force accrue. Portons l'âme du Goethéanum dans la nouvelle année du monde et cherchons à ériger dans le nouveau Goethéanum, un témoignage, un moment commémoratif digne de l'ancien.

Cela, mes chers amis, relie nos cœurs à l'ancien Goethéanum que nous avons dû céder aux éléments. Mais cela relie nos cœurs à l'Esprit, à l'âme de ce Goethéanum. Et sur ce vœu qui nous engage devant notre être le meilleur, entrons, non pas simplement dans une nouvelle année, mais entrons avec notre force d'action avec l'Esprit que nous portons en nous, avec le sentiment de notre âme dans l'année qui vient.

Vous m'avez accueilli, en souvenir de l'ancien Goethéanum, tous debout, d'un commun accord. Le souvenir de cet ancien Goethéanum est vivant en vous. Levons-nous donc maintenant pour manifester le vœu que nous faisons, au nom de l'Esprit du Goethéanum, de continuer notre travail avec les meilleurs forces que nous pouvons puiser dans l'image de notre être humain. Oui, qu'il en soit ainsi. Nous voulons le maintenir aussi longtemps que nous le pourrons, selon la volonté qui unit nos âmes humaines aux âmes des Dieux, auxquels nous voulons rester fidèles dans l'Esprit qui nous a portés vers cette fidélité au moment précis de notre vie où nous avons recherché la science spirituelle du Goethéanum.

Et sachons maintenir cette fidélité.

## NEUVIÈME CONFÉRENCE

*Dornach, 4 janvier 1924*

Poursuivant les communications faites pendant notre réunion de Noël, je voudrais dans ces conférences vous parler des recherches effectuées au cours du développement de la vie spirituelle des temps modernes. On a beaucoup parlé de ce développement à propos des Rose-Croix et d'autres mouvements occultes et je voudrais maintenant vous décrire l'aspect intérieur de cette recherche de la vie spirituelle. Pour cela, il me faudra, en guise d'introduction, vous dire quelque chose du caractère tout particulier des représentations qui se sont fait jour vers les 9<sup>e</sup>, 10<sup>e</sup> 11<sup>e</sup> siècles après J.-C. et qui ont peu à peu disparu bien qu'on en retrouve des traces encore à la fin du 18<sup>e</sup> siècle et même, chez quelques attardés, au début du 19<sup>e</sup>.

Aussi vais-je aujourd'hui négliger l'histoire et ne vous présenter qu'un ensemble de notions vécues par certaines personnalités. Habituellement, on ne réalise guère à quel point, en un temps relativement court, les conceptions se sont modifiées chez ceux qui à cette époque comptaient parmi les gens instruits. On parle maintenant de substances chimiques, 70 ou 80 substances chimiques et l'on ne se rend pas compte combien ces termes d'oxygène ou d'azote qui les désignent peuvent être vides de sens.

Car ce nom d'oxygène ne s'applique qu'à ce qui est supposé présent dans certaines conditions de chaleur ou autres conditions terrestres, et un esprit rationnel ne peut vraiment pas attacher la notion de « réalité » à une substance, présente sans aucun doute dans les conditions terrestres et physiques actuelles, mais qui cesse de l'être dans la même mesure et de la même manière si on élève la température d'un certain nombre de degrés. Or c'était justement cette tendance à dépasser le relatif pour atteindre l'existence réelle, c'étaient des notions, des représentations de cet ordre qui formaient la base des recherches au début et au milieu du Moyen Âge.

C'est pourquoi j'ai fixé une période de transition du 9<sup>e</sup> au 10<sup>e</sup> siècle après J.-C., car auparavant toutes les conceptions étaient encore très spirituelles ; il n'aurait pas pu venir à l'idée d'un « savant » du 9<sup>e</sup> siècle que la réalité des Anges, des Archanges, ou des Séraphins par exemple, ne fût pas identique – j'entends seulement la réalité – à celle des hommes physiques qu'il voyait de ses yeux. Avant le 10<sup>e</sup> siècle, quand ces « savants » parlaient des entités spirituelles, des « *Intelligences cosmiques* » comme ils disaient, ils en parlaient comme d'entités qu'on pouvait fort bien rencontrer. Bien qu'on ait su alors, que les temps étaient depuis longtemps passés où une clairvoyance générale avait été le bien des hommes, on pensait malgré tout qu'en certaines circonstances précises on pouvait la retrouver.

Il ne faut pas négliger le fait qu'un grand nombre de prêtres, de prêtres

catholiques, jusque dans les 9<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> siècles, avaient au cours de la célébration du sacrifice de la Messe une idée très nette que grâce à tel ou tel rite ils obtenaient l'accès aux entités spirituelles, aux Intelligences Cosmiques. Mais avec ces 9<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> siècles se perdit peu à peu pour la conscience de l'homme le rapport direct avec les Intelligences Cosmiques, et, toujours davantage, s'imposa la seule conscience *des éléments du cosmos* : ceux de la terre, de l'eau, de l'air, de la chaleur, du feu. Et tandis qu'on avait parlé d'Intelligences Cosmiques réglant les mouvements des planètes et les adaptant aux étoiles fixes, on parlait maintenant simplement de l'entourage immédiat de la Terre. On parlait des éléments : terre, eau, air, feu.

On s'intéressait peu aux substances chimiques telles que nous les concevons : cela vint plus tard. Mais, voyez-vous, vous vous feriez une idée tout à fait fausse des choses, si vous vous imaginiez que les « penseurs », même encore aux 13<sup>e</sup>, 14<sup>e</sup> et dans une certaine mesure au 18<sup>e</sup> siècles, attribuaient aux termes : chaleur, air, eau, terre, le sens que nous leur donnons aujourd'hui – quand on parle de chaleur, on ne pense qu'à un état des corps ; d'un éther de chaleur proprement dit, il n'est pas question. L'air, l'eau sont devenus en somme pour l'homme actuel le comble de l'abstraction. Et il est nécessaire de repenser ces choses à la manière d'autrefois ; c'est pourquoi je voudrais vous donner un exemple des propos que pouvaient tenir les « savants » de l'époque en question.

Je fus obligé en écrivant ma « Science occulte » de mettre mon exposé de l'évolution de la Terre en accord – au moins un peu – avec les idées et les notions en usage actuellement. Au 13<sup>e</sup>, au 12<sup>e</sup> siècle, on aurait pu le faire autrement. Dans un certain chapitre par exemple, on aurait trouvé ceci : d'abord, une évocation des entités que l'on peut désigner comme celles de la première hiérarchie : *Séraphins, Chérubins, Trônes*. On aurait caractérisé les Séraphins comme des entités pour lesquelles il n'y a ni sujet ni objet, pour lesquelles le sujet et l'objet coïncident ; qui n'auraient pas dit : « les objets sont en dehors de moi », mais : « le Monde existe et je suis le Monde et le Monde est Moi » ; qui ne connaissent en effet qu'elles-mêmes et de telle sorte que ces entités, ces Séraphins, se ressentent par une expérience dont l'homme a un faible reflet quand il éprouve un sentiment *d'enthousiasme ardent*.

Il est parfois difficile de faire comprendre clairement à un homme actuel ce qu'est un enthousiasme ardent, au début du 19<sup>e</sup> siècle on le savait mieux qu'aujourd'hui : il arrivait encore qu'un poème, lu par tel ou tel poète, transportait les gens d'enthousiasme au point que – excusez-moi, mais c'est très exact – on dirait aujourd'hui : « ces gens sont tous devenus fous ! » tant ils s'échauffaient et s'agitaient. Maintenant on reste glacial, même quand on croit que les gens devraient être soulevés d'enthousiasme. C'est dans cet élément d'enthousiasme qui régnait tout particulièrement au Centre et à l'Est de l'Europe, c'est dans cet enthousiasme de l'âme, élevé jusqu'à la conscience pour ne plus faire qu'un avec elle, qu'on peut se représenter la vie intérieure des Séraphins.

Et tel un élément entièrement éclairé dans la conscience, si lumineux *que la*

*pensée en devient directement lumière*, telle apparaît la conscience des Chérubins. Enfin, comme *une grâce qui porte le monde* : l'élément des Trônes. Tout ceci n'est qu'une esquisse ; je pourrais parler encore longtemps sur ce sujet. Je voulais seulement vous dire qu'à cette époque, on aurait d'abord cherché à caractériser l'essence propre des Séraphins, des Chérubins et des Trônes. Ensuite, on aurait dit : le chœur des Séraphins, des Chérubins et des Trônes agit en commun et de telle sorte que les Trônes façonnent un noyau. Rayonnant de ce noyau, les Chérubins répandent à flots leur propre essence lumineuse. Les Séraphins enveloppent le tout d'un manteau d'enthousiasme ardent qui s'irradie dans l'espace cosmique.

Mais tout ce que je dessine là, ce sont des *entités* : au centre, les Trônes, autour, les Chérubins, et, dans la partie la plus extérieure, les Séraphins. Ce sont des entités qui flottent, s'interpénètrent, agissent, pensent, veulent, sentent ensemble : c'est de l'essence réelle d'entités. Et si un être doué de la faculté de sentir appropriée était allé à travers l'espace vers l'endroit où les Trônes ont ainsi créé un *noyau* entouré par les Chérubins et terminé vers l'extérieur par les Séraphins, si cet être avait pénétré dans la sphère d'activité de la 1<sup>re</sup> hiérarchie, il aurait ressenti une chaleur différente suivant les endroits. Ici, une chaleur plus forte ; là, moins forte, mais toujours psychique et spirituelle ; de telle sorte cependant que cette chaleur psychique, ressentie dans son âme par l'être en question, était aussi réelle que celle que nous ressentons physiquement dans une salle chauffée.

Saturne



C'est ainsi que prit naissance la collaboration des entités de la 1<sup>er</sup> hiérarchie et que se forma l'existence saturnienne : la chaleur est simplement l'expression du fait que *ces entités sont là*. Elle n'est rien d'autre que leur manifestation. Je voudrais vous donner une image qui, peut-être, rendrait cela plus clair. Supposez que vous aimiez bien quelqu'un ; vous sentez que sa présence vous réchauffe l'âme. Supposez maintenant que survienne une personne à l'esprit terriblement abstrait qui vous dise : « Cet homme ne m'intéresse absolument pas ; pour moi, il n'est pas là, ce qui m'intéresse, c'est la chaleur qui rayonne de lui. Il ne dit d'ailleurs pas : « seule, m'intéresse... qui de lui rayonne », mais : « ce qui m'intéresse, ce n'est que la chaleur ». Il dit naturellement une absurdité, vous le comprenez bien, car si l'homme d'où rayonne la chaleur n'est pas là, la chaleur non plus n'est pas là. Elle n'est là que si l'homme y est ; en elle-même, elle n'est rien. Il faut que l'homme soit là pour que la chaleur y soit. De la même façon, il faut que les Séraphins, les Chérubins et les Trônes soient là, sinon la chaleur n'y serait pas non plus : car elle n'est que la manifestation des Séraphins, des Chérubins et des Trônes.

Voyez-vous, à l'époque dont je vous parle, on voyait, en fait, y compris les dessins en couleurs, ce que je viens de décrire : quand on parlait d'éléments, de l'élément de la chaleur, on comprenait en fait les Chérubins, les Séraphins et les Trônes : et cela, c'est l'existence saturnienne. On allait plus loin et l'on se disait : il n'y a que les Séraphins, les Chérubins et les Trônes qui aient la puissance d'édifier

quelque chose dans le Cosmos. Seule, cette hiérarchie qui est la plus élevée, a la faculté de le faire ; mais c'est parce qu'elle a créé ce point de départ d'un devenir cosmique que l'évolution pouvait se mettre en route et que le Soleil a pu en quelque sorte poursuivre l'évolution commencée par les Séraphins, les Chérubins et les Trônes.

En effet, procédant de ceux-ci, les entités de la 2<sup>e</sup> hiérarchie – *les Kyriotetes, les Dynamis, les Exousiaï*, pénétrèrent alors dans cet espace fait de chaleur saturnienne ; les entités plus jeunes s'y introduisirent (plus jeunes cosmiquement cela va sans dire). Ces entités cosmiques plus jeunes, comment agissent-elles ? Tandis que les Chérubins, les Séraphins et les Trônes se manifestent dans l'élément de chaleur, ces entités de la 2<sup>e</sup> hiérarchie se forment dans l'élément de la lumière. La sphère saturnienne est sombre ; elle produit la chaleur, et, à l'intérieur du monde obscur de l'existence saturnienne, resurgit ce qui peut être élaboré par les fils de la 1<sup>er</sup> hiérarchie, par les Exousiaï, les Dynamis, les Kyriotetes.

Ce qui naît là dans cette chaleur saturnienne naît parce que, grâce à l'intervention de la 2<sup>e</sup> hiérarchie, le globe se met à *luire intérieurement*. Cette illumination intérieure est liée à une condensation de la chaleur ; dans ce qui était pure chaleur il y a maintenant de l'air, et, pénétrant d'un côté, dans la manifestation de la lumière, nous avons la 2<sup>e</sup> hiérarchie.

Mais vous devez vous représenter clairement qu'en réalité ce sont bien *des entités* qui interviennent ainsi. Pour un être qui aurait la faculté de la percevoir, la lumière apparaît ; elle indique les voies suivies par ces entités. Or lorsque la lumière intervient quelque part, surgissent dans certaines conditions, l'ombre, les ténèbres, l'ombre obscure. L'intervention de la 2<sup>e</sup> hiérarchie sous l'aspect de la lumière fit naître l'ombre. Qu'était donc cette ombre ? C'est l'air. Et de fait jusqu'aux 15<sup>e</sup>, 16<sup>e</sup> siècles on savait ce qu'est l'air. Aujourd'hui on sait seulement que l'air se compose d'oxygène, d'azote, etc... ; on ne dit ainsi rien de plus que quand, par exemple, on dit d'une montre qu'elle est faite de verre et d'argent ; ce qui n'est pas grand-chose. On n'en dit pas davantage de l'air, en tant que manifestation cosmique, quand on le définit comme un mélange d'oxygène et d'azote ; mais on en sait beaucoup plus quand on dit : issu du cosmos, *l'air est l'ombre de la lumière*. Si bien qu'avec la pénétration de la 2<sup>e</sup> hiérarchie dans la chaleur saturnienne, apparaissent la lumière et l'ombre de la lumière, c'est-à-dire : l'air. Et ce qui naît là, c'est le Soleil ; c'est ainsi qu'il aurait fallu parler aux 13<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup> siècles (voir planche Soleil).





Existence lunaire



Mais allons plus loin : l'étape suivante de l'évolution se réalisa grâce aux fils de la 2<sup>e</sup> hiérarchie, *les Archées, les Archanges, les Anges*. Ces entités apportent quelque chose de nouveau dans l'élément lumineux introduit d'abord par la 2<sup>e</sup> hiérarchie et qui a entraîné derrière lui son ombre, l'obscurité aérienne – (non cette obscurité indifférente, neutre de Saturne qui était simplement l'absence de la lumière –) mais cette obscurité qui est le contraire même de la lumière. À cette étape de l'évolution, les Archées, les Archanges et les Anges, la 3<sup>e</sup> hiérarchie, apportent grâce à leur essence propre un élément analogue à nos impulsions, à notre désir d'atteindre quelque chose à *notre aspiration vers quelque chose*.

Il s'ensuivit ceci : supposons qu'un Archée ou un Ange pénétrant quelque part

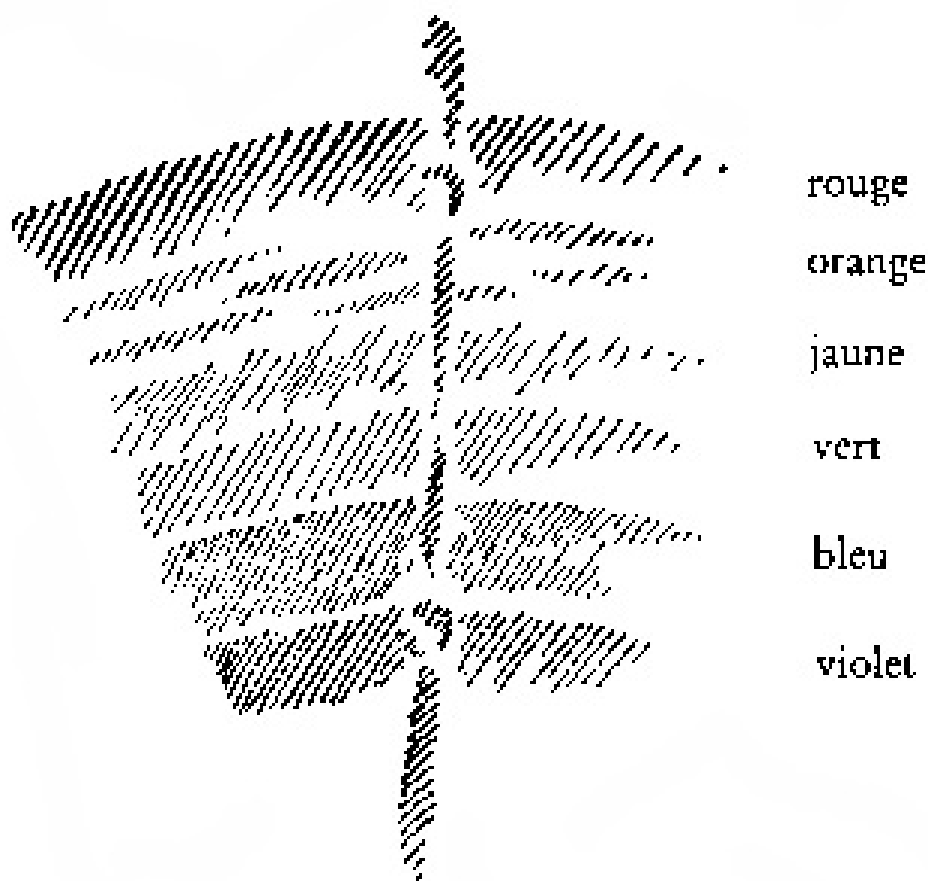
rencontre un élément de lumière, je dirais, un recoin de lumière. À cet endroit lumineux, sa réceptivité même à la lumière éveille en lui une nostalgie, un désir d'obscurité. L'être angélique transporte donc la lumière dans l'obscurité, ou bien, un autre être angélique transporte l'obscurité dans la lumière. Ces entités deviennent les médiateurs, *les messagers entre la lumière et l'obscurité*.

Il arriva donc que dans ce qui ne brillait auparavant que dans la lumière accompagnée de son ombre : l'obscurité de l'air, toutes sortes de couleurs commencèrent à chatoyer ; la lumière apparut dans l'obscurité et l'obscurité dans la lumière. C'est la 3<sup>e</sup> hiérarchie qui, avec la lumière et l'obscurité, créa l'enchantement des *couleurs*.

Voyez-vous, ici, vous avez pour ainsi dire devant votre âme une sorte de documentation historique. Au temps d'Aristote, quand, dans les mystères, on se demandait d'où provenaient les couleurs, on savait encore qu'elles étaient le fait de la 3<sup>e</sup> hiérarchie. Aristote en parle dans son « Harmonie des couleurs » et il indique que la couleur résulte d'une interaction de la lumière et de l'obscurité. Mais cet élément spirituel grâce auquel derrière la chaleur, on voyait les entités de la 1<sup>er</sup> hiérarchie, derrière la lumière et son ombre, l'obscurité, les entités de la 2<sup>e</sup> hiérarchie, et derrière le scintillement des couleurs la collaboration des entités de la 3<sup>e</sup> hiérarchie ; cet élément spirituel s'est complètement perdu. Il n'en est rien resté que la pitoyable Théorie des couleurs de Newton dont les initiés ont ri jusqu'au 18<sup>e</sup> siècle et qui depuis est devenue article de foi pour les physiciens.

Il faut vraiment ne plus rien savoir du monde spirituel pour parler des couleurs dans le sens de cette Théorie de Newton. Et quand on est encore intérieurement stimulé par le monde spirituel, comme c'était le cas pour Goethe, on se hérisse là contre. On rectifie les choses avec vigueur. Goethe n'a jamais autant vitupéré qu'à l'occasion de ses attaques contre Newton : il invectivait ces insanités avec colère. Aujourd'hui on ne peut plus comprendre sa réaction pour la raison bien simple qu'on passe maintenant pour un fou aux yeux des physiciens quand on n'adopte pas la Théorie de Newton. À son époque cependant, Goethe n'était pas seul à s'y opposer, mais il était le seul à en parler ouvertement ; car, encore à la fin du 18<sup>e</sup> siècle, ceux « qui savaient » n'ignoraient pas comment la couleur jaillit du monde spirituel.

Mais voyez-vous c'est un fait que l'air est l'ombre de la lumière. Et comme dans certaines conditions l'ombre obscure apparaît quand paraît la lumière, de même quand la couleur est là et qu'elle agit comme réalité (- et elle le peut aussi longtemps qu'elle pénètre dans l'élément de l'air -) quand donc la couleur jaillit, et agit dans l'élément de l'air, il y a là *une réalité* et non un reflet ni une simple couleur réfléchie ; alors, comme sous certaines conditions une pression qui s'exerce provoque une pression contraire, cette réalité colorée comprime l'air et engendre le liquide, l'élément de l'eau. Du point de vue cosmique, l'air est l'ombre de la lumière ; de même l'eau est le reflet, la création de ce qui, dans le cosmos, est couleur.



Vous allez me dire que vous ne comprenez pas. Mais essayez au moins une fois de saisir le sens réel de la couleur. Le rouge... voyons, croyez-vous que le rouge dans son essence réelle ne soit que cette surface neutre, comme on le croit habituellement ? Le rouge est quelque chose qui attaque. Je l'ai souvent dit : on voudrait fuir devant le rouge, il vous fait reculer. Le bleu – violet, on voudrait le suivre, il court toujours devant vous et s'éloigne de plus en plus. Dans les couleurs, tout est vivant. Les couleurs sont un monde et l'âme ne peut faire autrement que s'y mouvoir quand elle en a l'expérience vivante.

Aujourd'hui l'homme voit un arc-en-ciel figé, inerte, or si l'on regarde cet arc-en-ciel avec tant soit peu d'imagination, on y voit des êtres élémentaires qui y sont très actifs. Ils offrent un aspect merveilleux. Ici, du côté du jaune, on voit continuellement sortir de l'arc-en-ciel certains êtres élémentaires. Ils descendent de ce côté et au moment où ils arrivent à la limite inférieure du vert ils sont absorbés ; on les voit disparaître. Ils réapparaissent de l'autre côté... Pour celui qui le contemple par l'imagination, l'arc-en-ciel tout entier révèle successivement une apparition du spirituel, une disparition du spirituel ; quelque chose comme une merveilleuse valse spirituelle. En même temps, on remarque que là où elles sortent, ces entités spirituelles surgissent en grand effroi... et quand elles rentrent, elles plongent avec un courage invincible. Quand on regarde du côté du jaune-rouge, la peur jaillit ; quand on regarde du côté bleu-violet, on a le sentiment que là tout vit avec courage et bravoure.

Maintenant représentez-vous, non pas tout l'arc-en-ciel, mais une section telle que je la dessine. (Les couleurs se succèdent nettement dans l'ordre habituel : rouge, orange, jaune, vert, etc...). Les entités apparaissent ici,... là, elles disparaissent... ici, l'angoisse, ici le courage... le courage disparaît à nouveau ! Si vous regardez l'arc-en-ciel lui-même, voici le rouge, le jaune, etc... Là, en bas, l'arc-en-ciel s'épaissit... et là vous pourriez déjà vous représenter que l'élément de l'eau se forme ! Et dans cet élément de l'eau vivent des entités spirituelles qui sont réellement une sorte de copie, d'image des entités de la 3<sup>e</sup> hiérarchie.



On peut bien le dire : quand on remonte jusqu'aux gens instruits des 11<sup>e</sup>, 12<sup>e</sup>, 13<sup>e</sup> siècles il faut comprendre ces choses ; ceux qui sont venus plus tard ne les comprenaient plus. Vous ne pouvez pas comprendre Albert le Grand si vous le lisez nanti des connaissances actuelles. Il faut l'aborder en sachant que pour lui ce spirituel était encore une réalité, alors seulement vous comprendrez comment il emploie les mots, comment il s'exprime.

C'est de cette manière qu'apparaissent dans l'évolution comme un reflet des hiérarchies, l'air et l'eau. Tandis que la 1<sup>re</sup> hiérarchie y pénètre en tant que chaleur, la 2<sup>e</sup> y pénètre sous la forme de la lumière, et la 3<sup>e</sup>, dans les couleurs. Et avec ce qui se forme ainsi, nous en arrivons à l'existence lunaire.

Et maintenant arrive la 4<sup>e</sup> *hiérarchie*. Je vous expose les choses comme on les pensait aux 12<sup>e</sup> et 13<sup>e</sup> siècles. Maintenant voici la 4<sup>e</sup> hiérarchie. Nous n'en parlons guère ; mais aux 12<sup>e</sup>, 13<sup>e</sup> siècles on parlait encore beaucoup de cette 4<sup>e</sup> hiérarchie. Qu'est-elle donc cette 4<sup>e</sup> hiérarchie ? C'est l'homme ; c'est l'homme lui-même qui est la 4<sup>e</sup> *hiérarchie*. Mais ce qu'on entendait par là, ce n'était pas ce bipède vieillissant, cet être si ridicule, qui circule dans le monde, car aux yeux de celui qui était vraiment renseigné, l'homme de son époque apparaissait comme un être bizarre. Il s'agissait pour lui de l'homme originel, d'avant la chute, encore présent sous une forme telle qu'il avait sur terre le pouvoir qu'avaient les Archées, les Archanges et les Anges sur la lune, la 2<sup>e</sup> hiérarchie sur le Soleil, et la 1<sup>re</sup> sur Saturne. Il s'agissait de l'homme dans son existence terrestre primordiale, et c'est ainsi qu'on pouvait parler d'une 4<sup>e</sup> hiérarchie. Et avec celle-ci arriva quelque chose, sans doute comme un présent des hiérarchies supérieures, mais un présent dont elles avaient simplement sauvegardé la possession pour l'homme et dont elles n'avaient pas besoin pour elles-mêmes : alors survint *la vie*. Dans ce monde chatoyant de couleurs dont je vous ai donné l'ébauche pénétra la vie.

Vous allez dire : les choses ne vivaient-elles pas avant ? Mes chers amis, ce qu'il en est, vous pouvez l'apprendre à propos de l'homme lui-même : votre Moi et votre corps astral n'ont pas la vie et pourtant ils existent. Le spirituel, le psychique n'ont pas besoin de la vie. Elle ne commence qu'avec votre corps éthérique et celui-ci n'est qu'une chose extérieure, une enveloppe.

Ainsi la vie apparaît seulement après l'existence lunaire, dans l'existence terrestre, dans le domaine de cette évolution qui appartient précisément à la Terre. *Le monde chatoyant de couleurs fut pénétré de vie*. Non seulement les Anges, les Archanges, etc... Éprouvèrent le désir de porter l'obscurité dans la lumière, la lumière dans l'obscurité et de provoquer ainsi dans la planète le jeu des couleurs, mais il y eut désormais le fait de *vivre intérieurement* ce jeu des couleurs, de l'intérioriser, d'éprouver la faiblesse, la lassitude quand l'obscurité l'emporte intérieurement sur la lumière et par contre de se sentir actif quand la lumière domine. Car que se passe-t-il quand vous courez ?

Quand vous courez c'est que, en vous, la lumière l'emporte sur l'obscurité ; quand vous êtes assis, quand vous êtes paresseux, c'est l'obscurité qui est la plus forte. Il y a une action des couleurs, un chatoiement de couleurs dans l'âme. Une symphonie de couleurs pénétrée, inondée de vie surgit quand apparut la 4<sup>e</sup> hiérarchie : l'Homme. Et à ce moment du devenir cosmique, les forces qui s'animaient dans ce chatoiement de couleurs commencèrent à *former des contours*. La vie qui intérieurement arrondissait les couleurs, les chantournait, les « équarrissait » produisit la *cristallisation* solide. Et nous voilà dans *l'existence terrestre*.

Ces choses, telles que je viens de vous les décrire, étaient des vérités élémentaires pour ces alchimistes du Moyen Âge, ces occultistes, ces Rose-Croix, etc..., qui bien que l'histoire n'ait guère parlé d'eux ont fleuri des 9<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> siècles

jusqu'aux 14<sup>e</sup>, 15<sup>e</sup> siècles et qui eurent encore leurs derniers représentants considérés d'ailleurs comme des originaux – jusqu'au 18<sup>e</sup> siècle et même au début du 19<sup>e</sup>. Mais ces choses furent alors entièrement voilées et la conception moderne du Monde n'a en somme abouti qu'à ceci : imaginez mes chers amis qu'un homme soit là. Je cesse de m'intéresser à lui, je ne garde que ses vêtements que je suspends à un portemanteau dont le sommet aurait la forme d'une tête et je néglige tout à fait l'homme réel. Je me figure alors que cela, c'est l'homme !...

Que m'importe que dans ces vêtements il ait pu y avoir quelque chose ? : cela, ce porte-habits, c'est l'Homme – oui, eh ! bien, voyez-vous, c'est ce qui est arrivé avec les éléments de la nature : cela n'intéresse plus personne que derrière la chaleur il y ait la 1<sup>re</sup> hiérarchie, que derrière la lumière et l'air, il y ait la 2<sup>e</sup> hiérarchie ; que derrière ce qu'on appelle l'éther chimique, l'éther de couleur, etc... Et l'eau, se trouve la 3<sup>e</sup> hiérarchie, et que derrière l'élément de vie et la Terre, se trouve la 4<sup>e</sup> hiérarchie, c'est-à-dire l'homme. On ne s'intéresse qu'au porte-habits avec les vêtements qui y sont suspendus. Cela, c'est le premier acte ! Le deuxième acte commence avec les Théories de Kant. Le Kantisme procède ainsi : devant le porte-habits – les vêtements y étant pendus – on se met à philosopher sur ce que peut bien être la « chose en soi » de ces vêtements et on découvre que cette « chose en soi » des vêtements reste « inconnaissable ».

Très ingénieux ! Bien sûr ! Quand on a d'abord supprimé l'homme et qu'on n'a plus devant soi qu'un porte-habits recouvert d'habits, on peut toujours philosopher sur ceux-ci et échafauder des spéculations très élégantes. On peut dire à la manière de Kant : l'homme ne peut connaître la « chose en soi » ; ou bien à la façon de Helmholtz : ces vêtements n'ont pas même de forme... il n'y a rien d'autre dedans que de minuscules grains de poussière tourbillonnants, des atomes, qui s'agglomèrent et c'est ce qui maintient les vêtements dans leur forme.

Oui ! Voilà comment la pensée a évolué ! Mais cela, c'est abstrait ; c'est une ombre de pensée ! Et pourtant c'est dans cette pensée, dans cette forme de spéculation que nous vivons aujourd'hui ! C'est à elle que nous empruntons notre conception scientifique de la nature. Et quand nous refusons d'admettre que nous pensons « atomiquement » c'est précisément alors que nous le faisons le plus ; car pendant longtemps encore on n'admettra pas qu'il soit inutile de rêver ces tourbillons d'atomes et qu'il faut réintroduire *l'homme* dans ses vêtements. Et c'est à cela que doit tendre la rénovation due à la Science spirituelle.

J'ai voulu vous exposer aujourd'hui au moyen de quelques images comment on pensait encore autrefois et ce qu'on pourrait encore lire dans les écrits d'alors. Mais de nos jours tout cela est fini, ce qui donne lieu à certains faits intéressants ; un chimiste norvégien contemporain a reproduit un passage de Basile Valentin en l'interprétant dans le sens de la chimie actuelle. Et naturellement, vu de l'extérieur, et expérimenté selon les méthodes actuelles dans un laboratoire de chimie moderne avec ses creusets et autres instruments, ce que dit Basile Valentin ne peut paraître qu'absurde. Mais cette page de Basile Valentin est un fragment

d'embryologie exprimé sous forme d'images. C'est en fait un fragment d'embryologie. Selon la manière actuelle de penser, on n'y voit qu'une simple expérience de laboratoire et c'est alors quelque chose d'absurde, car dans un laboratoire, si l'on n'est pas un Wagner, qui en était resté au même point que les siècles précédents, on ne peut réaliser un fragment d'embryologie.

Il faut aujourd'hui retrouver ces choses. Et, les reliant aux grandes vérités que je vous ai exposées au cours de la réunion de Noël, je voudrais encore vous parler des destinées de la vie intérieure spirituelle au cours des derniers siècles de l'évolution du monde.

## DIXIÈME CONFÉRENCE

*Dornach, 5 janvier 1924*

Hier, j'ai commencé à vous parler des efforts de la recherche spirituelle depuis les 9<sup>e</sup>, 10<sup>e</sup> siècles de notre ère jusqu'au moment où cette recherche était encore faite avec sérieux, c'est-à-dire jusqu'à la fin du 18<sup>e</sup> siècle et le commencement du 19<sup>e</sup>. Et j'ai essayé de vous dire en quoi consistaient ces efforts. Aujourd'hui, je voudrais aborder le côté historique. Il s'agit notamment de ce fait que grâce à la nature même des mystères qu'on célébrait dans ces anciens centres de mystères, tels que je vous les ai décrits pendant la réunion de Noël, pouvait réellement se produire une rencontre des hommes, des initiés, des aspirants à l'initiation, avec les Dieux, et aussi que, dans ces lieux d'initiation, se trouvaient les endroits « officiels » – si j'ose employer cette expression pédante – qui, grâce à leur emplacement même, étaient propices à une telle rencontre.

Ces centres ainsi organisés, qui étaient à l'origine des impulsions données à toutes les civilisations antiques, ont peu à peu disparu, et on peut dire que dans leur ancienne forme on ne les trouve plus depuis le 4<sup>e</sup> siècle après J.-C. Ici ou là, quelques centres survivent, mais ils n'ont plus la forme rigoureuse d'autrefois. Cependant, au fond, l'initiation n'a jamais cessé d'exister ; ce sont les formes, les voies empruntées par les aspirants à l'initiation qui ont changé. Et j'ai déjà montré comment, au Moyen Âge, quelques hommes sans prétention, vivant très modestement, ne s'entouraient pas d'un cercle d'élèves à un endroit déterminé, mais trouvaient leurs élèves, ici ou là, en accord avec le Karma de l'humanité ou de leur peuple.

J'ai cité un de ces cas à propos de Johannes Tauler dans ma « Mystique à l'aube des temps modernes » ; je n'y reviendrai pas. Cependant, aujourd'hui, je voudrais parler d'un autre cas, un cas caractéristique, un cas-type, dirais-je, qui eut une grande influence dès les 12<sup>e</sup>, 13<sup>e</sup> siècles jusqu'au 15<sup>e</sup>, et dont les effets se firent sentir dans tous les courants spirituels de l'époque. Je voudrais vous l'esquisser rapidement.

C'est en l'an 1200 environ qu'il se place. Il y avait à cette époque un grand nombre d'hommes, de jeunes hommes, qui ressentaient en eux le besoin impérieux d'une connaissance supérieure, le désir ardent de trouver un lien avec le monde spirituel, on peut même dire, d'une rencontre avec les Dieux. Il était tout à fait conforme aux conditions de l'époque qu'un être ayant ce genre d'aspirations trouvât son maître comme « par hasard » ; car ce ne pouvait être sur l'indication d'un livre : il fallait une rencontre personnelle. Naturellement, c'était là une conjoncture amenée par la destinée, et cela ne paraissait un hasard qu'extérieurement. C'est d'un tel élève que je voudrais vous parler.

Ce fut donc un hasard apparent qui lui fit trouver un maître dans une localité de l'Europe centrale. Il rencontra un homme d'un certain âge en présence duquel il



éprouva immédiatement ce sentiment : celui-là pourrait diriger mes efforts selon l'aspiration la plus profonde de mon âme. Et je voudrais vous rapporter d'abord leur conversation. Naturellement ce ne fut pas *la seule* conversation échangée entre le Maître et l'élève mais elle en résume plusieurs.

L'élève confia au Maître qu'il aspirait à pouvoir jeter un regard dans le monde spirituel ; mais il lui semblait que la Nature humaine telle qu'elle était alors – je parle du 12<sup>e</sup> siècle environ – ne pouvait pas pénétrer dans ce monde. On devrait cependant, disait l'élève, voir dans la Nature l'œuvre, la création des entités spirituelles. Dans les choses de la Nature, dans leur sens profond, dans le cours des phénomènes naturels, on devrait pouvoir reconnaître derrière ces créations, l'activité des entités spirituelles divines. Or, il semble qu'à présent la Nature humaine ne le puisse pas.

Et, déjà s'était fortement ancré dans l'âme de cet élève, de ce jeune homme – je pense à un jeune homme de 25 ou 28 ans – le sentiment que dans l'état actuel de l'humanité, à cause de l'union spéciale qu'il avait avec l'âme, le corps physique ne pouvait plus avoir accès au monde spirituel, l'obstacle était en lui-même. Le Maître lui répondit d'abord pour le mettre à l'épreuve : Voyons ! Tu as des yeux, tu as des oreilles ; observe avec tes yeux les choses de la nature, écoute ce qui s'y passe avec tes oreilles, et, grâce aux couleurs et aux sons dans lesquels le spirituel se manifeste, tu devrais, à travers eux, atteindre à l'Esprit. L'élève reprit alors : Mais quand je me sers de mes yeux et quand je regarde ce monde coloré, il me semble que mon œil arrête la couleur, qu'elle se fige devant mes yeux.

Et quand j'écoute les sons avec mes oreilles, ils semblent s'ossifier dans mes oreilles, c'est comme si les couleurs congelées et les sons ossifiés par mes sens ne laissaient pas passer l'Esprit de la Nature. Le Maître lui dit alors : Pourtant il y a aussi une Révélation : celle de la vie religieuse. Là, on te raconte comment les Dieux ont formé le Monde, comment, au cours de l'évolution, le Christ est intervenu, comment il est devenu homme. Ainsi, en dehors de la Nature, il y a aussi une Révélation. Ce que la Nature ne peut te donner, la Révélation ne te le donne-t-elle pas ?

L'élève répondit : La Révélation certes parle très fortement à mon cœur mais en réalité je ne puis la comprendre. Il m'est impossible de relier ce que je vois dehors, dans la nature, à ce que me dit la Révélation. Ainsi, je ne comprends pas la nature parce qu'elle ne me révèle rien, et je ne comprends pas non plus la Révélation religieuse.

Bien ! dit alors le Maître : puisque tel que tu es maintenant dans le Monde, tu es amené à parler ainsi, puisque la disposition de ton cœur et de ton âme est telle que tu doives parler ainsi : – tu ne peux en effet comprendre ni la Nature ni la Révélation, car tu vis dans un corps humain déchu par le péché (c'est ainsi qu'on parlait à cette époque) et ce corps humain entaché par le péché ne s'adapte pas au cadre terrestre dans lequel tu vis. Ce cadre terrestre ne te donne pas les conditions qu'il faut pour utiliser tes sens et le sentiment de ton âme de telle sorte que tu

puisses trouver dans la Nature et la Révélation, une lumière qui vienne des Dieux. Si tu le veux, je vais te conduire hors de la nature qui t'entoure et qui, simplement, n'est pas adaptée à ce que tu es, et je te donnerai l'opportunité de mieux comprendre la Révélation et la Nature.

Et ils convinrent du moment où le Maître devrait guider l'élève. Un jour donc, il le mena d'abord sur une haute montagne, une très haute montagne, une montagne de laquelle on ne voyait plus la surface de la terre avec ses arbres, ses champs etc... ; de là-haut, le Maître et l'élève ne pouvaient voir au-dessous d'eux – comme vous le savez – qu'une sorte de mer de nuages recouvrant la terre, et ils étaient là-haut en principe du moins complètement soustraits à l'agitation terrestre. Le regard ne rencontrait que les nuages de l'espace cosmique et, en-dessous, une sorte de mer, une mer onduleuse faite aussi de nuages ; le brouillard matinal, une atmosphère de matin.

Le Maître parla de choses diverses : des étendues du monde, des lointains cosmiques ; il dit comment dans l'étendue où le regard se perd, les étoiles s'allument pendant la nuit ; il dit encore bien d'autres choses, grâce auxquelles l'âme de l'élève, entièrement adonnée à cette existence propre à la nature, fut pour ainsi dire ravie à la terre. Et cette préparation dura assez longtemps pour qu'en fait on puisse rapprocher l'impression durable, et non momentanée, de son âme de celle de n'avoir fait que rêver tout ce qu'il avait vécu pendant sa vie terrestre au cours de cette incarnation. Et c'était si peu varié ce que parcourait son regard, si uniforme ! : cette mer de brume, cette mer de nuages onduleuse, vallonneuse d'où n'émergeaient que quelques cimes dans le voisinage ; ces immensités cosmiques parsemées tout au plus ça et là, de quelques groupes de nuages, mais à peine, et à l'horizon seulement !

Tout cela était si vide comparé à la diversité de ce qu'il avait pu connaître sur le sol terrestre ! Et pourtant le contenu de sa conscience journalière lui semblait aussi pauvre que ce qu'il voyait là ! Tout ce qu'il avait vécu sur la terre lui paraissait être le souvenir attardé d'un rêve dont il venait de s'éveiller. Et tandis qu'il s'éveillait toujours davantage, d'une fente de rocher qu'il n'avait pas remarquée, surgit près de lui un garçonnet de 10 à 11 ans qui lui fit une impression étrange car, immédiatement, il se reconnut lui-même à l'âge de 10, 11 ans, environ ce qui lui apparaissait là, c'était l'Esprit de sa jeunesse.

Vous devinez bien, mes chers amis, que c'est cette scène entre autres qui m'a inspiré l'idée de faire apparaître, dans un de mes mystères, la jeunesse de Johannes. Ce n'est là qu'un motif : il ne faut pas penser à une photographie. Les mystères ne sont pas des romans occultes à clefs.

Il se trouvait donc devant l'esprit de son enfance, devant lui-même. Et il était aussi là, avec ses 25... 28 ans à côté de l'esprit de sa jeunesse. Un entretien put s'engager, que le Maître dirigea, mais qui en fait eut lieu entre l'élève et son propre moi plus jeune. Un tel échange de propos – vous pouvez le voir au style même de mon drame – se fait d'une manière toute particulière. Car lorsqu'on rencontre

l'Esprit de sa jeunesse – ce qui peut toujours arriver – on prête un peu de sa maturité à la puérilité de celui-ci, et l'Esprit de la jeunesse apporte sa fraîcheur, son ingénuité à ce qu'on est devenu avec les années. C'est grâce à cet échange, qu'un tel entretien peut devenir tout particulièrement fécond. Celui-ci amena l'élève à comprendre la Révélation, la révélation religieuse.

L'entretien porta avant tout sur la Genèse, sur le début de l'Ancien Testament, et ensuite, sur l'incarnation du Christ. Sous la direction du Maître et grâce à l'efficacité toute spéciale de ce dialogue, l'élève fut enfin amené à dire : « Maintenant je comprends l'Esprit qui règne dans la Révélation. Ce n'est que lorsqu'éloigné de ce qui est terrestre on est comme projeté dans les hauteurs éthériques pour en saisir le sens à l'aide des conceptions de l'enfance éclairées par une mentalité adulte, ce n'est qu'alors qu'on comprend bien la Révélation. Et maintenant je vois pourquoi les Dieux ont donné la Révélation aux hommes : c'est parce que tels qu'ils sont sur la Terre, ils ne peuvent plus, derrière les faits de la nature retrouver l'œuvre des Dieux. Alors ceux-ci leur ont donné la Révélation qui ne peut naturellement être comprise par la maturité seule, mais qui peut l'être quand l'enfance est revivifiée dans l'âge mûr ». – Ainsi, c'est en vérité quelque chose d'anormal que de comprendre la Révélation. Ceci fit sur l'élève une impression puissante. L'impression dura. Elle resta en lui, inoubliable. L'Esprit de la jeunesse disparut. La première phase de l'enseignement était achevée.

Une deuxième devait la suivre : elle se passa de la façon suivante : à nouveau le Maître prit un chemin qui cette fois ne les menait plus au sommet d'une montagne, mais à une grotte profonde dont le Maître connaissait l'entrée. Ils suivirent un couloir intérieur qui les conduisit très avant dans la montagne, jusqu'au fond d'une mine si bien que Maître et élève se trouvaient dans les profondeurs de la terre ; non plus sur les hauteurs éthérées au-dessus de la surface, mais dans les profondeurs, comme enfouis *sous* la surface terrestre. À nouveau, pour la conscience de l'élève, tout ce qu'il avait vécu sur la Terre prit du recul, devint comme un rêve lointain ; car l'ambiance éveillait sa conscience d'une manière toute spéciale : il s'apparentait fortement aux profondeurs terrestres.

Ce qui se passa là est à l'origine des contes sur la survie de Frédéric Barberousse à Kyffhäuser, ou de Charlemagne dans la caverne de Salzburg : quelque chose d'analogue se produisit réellement mais pendant un court espace de temps : un séjour de ce genre dans les profondeurs de la terre, loin de la vie terrestre humaine. Une fois de plus grâce à sa conversation adroitement dirigée, le Maître put provoquer dans la conscience de l'élève cette union avec les profondeurs terrestres. D'une paroi surgit alors devant l'élève un vieillard qui certainement lui était moins connu que l'Esprit de sa jeunesse, mais en qui il pressentait celui qu'il deviendrait après quelques dizaines d'années : il se voyait lui-même dans sa vieillesse à venir. Et une conversation analogue s'engagea entre l'élève et son moi plus âgé, le Moi de sa vieillesse toujours sous la direction du Maître.

Cette conversation aboutit à tout autre chose que la première car, cette fois,

l'élève commença à prendre conscience de sa propre organisation physique. Il sentit son sang circuler en lui ; il le sentit circuler jusque dans ses veines les plus fines ; il put suivre les circuits des canaux sanguins, ceux des ramifications nerveuses ; il éprouva l'importance de chacun des organes humains par rapport à l'ensemble. Il ressentit aussi l'action en lui-même de ce qui, au dehors, dans le Cosmos est apparenté à l'homme – les forces de la floraison végétale, des racines végétales, des minéraux du sol terrestre agissant dans l'organisme humain.

Et là, dans les profondeurs terrestres, il sentit les forces mêmes de la terre organisées en lui, circuler dans son être, créer, se transformer, détruire des substances et en reformer d'autres. Il sentit en lui-même la Terre créer, tisser, engendrer l'être. Quand le vieil homme, qu'il était lui-même, eut disparu, l'élève put exprimer le résultat de cette conversation en ces mots : maintenant la terre dans laquelle je suis incarné m'a véritablement parlé par l'essence même de son être ; je viens de vivre un moment grâce auquel j'ai pu jeter un regard à travers les choses et les processus de la nature, et voir ce qu'était l'œuvre des Dieux derrière ces choses et ces processus terrestres.

Le Maître ramena son élève à l'air libre et, avant de le quitter, il lui dit : Tu vois, l'homme actuel et la terre actuelle s'accordent si peu que tu as dû recevoir la Révélation religieuse de l'Esprit de ta propre jeunesse, là-haut, sur la montagne, au-dessus de la terre ; quant à la Révélation de la Nature, tu as dû la recevoir sous la terre, dans une profonde excavation, sous la surface terrestre. Et si, avec la lumière que ton âme a gardée des cimes, tu réussis à éclairer ce que ton âme a ressenti dans les abîmes terrestres, tu arriveras à la sagesse.

C'est de cette façon, voyez-vous, qu'à cette époque – c'était vers l'an 1200 – c'est sous cette forme qu'on provoquait l'approfondissement de l'âme, qu'on la pénétrait de sagesse. Par là-même cet élève fut admis à l'initiation et il sut désormais quelle force il devait éveiller dans son âme pour rendre actifs la lumière des hauteurs et le sentiment des profondeurs. Le Maître lui donna encore quelques indications dont l'essentiel était que se connaître soi-même consiste en fait à percevoir à l'intérieur de son propre être, d'un côté ce qui dépasse de beaucoup l'homme terrestre, et, de l'autre, ce qui repose profondément au-dessous de lui : tous deux doivent se rencontrer à l'intérieur de l'homme et c'est alors que celui-ci trouve en lui-même la force du Dieu créateur.

Voyez-vous, c'est de ces initiations dont je viens de vous donner un type caractéristique qu'est parti cet effort que l'on peut appeler *la Mystique du Moyen Âge* et qui tendait vers la connaissance de soi, mais dans le but de trouver en soi-même le chemin du divin. Ce n'est que plus tard que cette mystique est devenue abstraite : on ne chercha plus cette union concrète avec le Monde extérieur telle qu'elle fut réalisée chez cet élève, successivement ravi dans les hauteurs éthériques et plongé dans les profondeurs terrestres. Ce choc intérieur, cette intensité de l'expérience intérieure cessèrent d'être vécus. On continua cependant à chercher, sous cette impulsion, à l'intérieur de soi ; c'est à *l'intérieur* qu'on chercha le Dieu,

la création divine. Au fond, tous les efforts de Maître Eckhart, de Jean Tauler et de ces Mystiques attardés dont j'ai parlé dans mon livre : « La Mystique à l'aube des temps modernes » ont été faits sous l'impulsion de ces initiés médiévaux.

Mais ceux qui ont vraiment travaillé dans le sens de ces initiations du Moyen Âge furent souvent méconnus ; et l'on ne parvient que très difficilement à savoir ce que furent en réalité ces élèves des initiés du Moyen Âge. Toutefois on peut aller assez loin en suivant les voies qui mènent dans le monde spirituel. Et ceux qui suivent avec énergie les conseils que j'ai donnés dans mon livre : « l'Initiation » trouveront bien ce chemin du monde spirituel. Tout ce qui fut réalité physique dans le Passé ne peut naturellement être retrouvé aujourd'hui que dans le monde spirituel et par conséquent aussi ces scènes que je viens de décrire, car aucun document physique ne nous renseigne à leur sujet. Certains domaines restent pourtant difficilement accessibles même à un développement spirituel avancé ; pour les explorer, il faut être arrivé à établir avec les entités du Monde spirituel des relations aussi personnelles que celles que l'on a avec les hommes. Alors on découvre aussi le lien qui unissait ces initiés dont je vous ai parlé à leurs élèves, à cet élève par exemple qui, par ce que l'histoire nous en rapporte nous semble si énigmatique : Raymond Lulle qui a vécu de 1235 à 1315.

Ce que vous pouvez connaître de Raymond Lulle d'après les documents historiques est bien mince mais ce qu'on peut savoir de lui quand on entre pour ainsi dire personnellement en rapport avec lui, (pardonnez-moi cette expression singulière mais après ce que je vous ai exposé ces derniers jours et la quinzaine précédente vous ne la trouverez plus aussi paradoxale) est tout différent de ce que disent de lui les documents historiques. Il se révèle alors comme une très grande personnalité qui, à l'instigation de cet initié dont je vous ai dit qu'il était l'élève de l'autre, voulut de toutes ses forces renouveler pour son temps ce qu'avaient été dans l'antiquité les Mystères du verbe, du Logos.

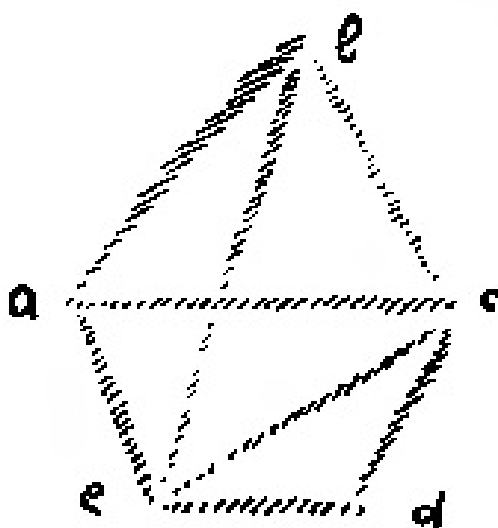
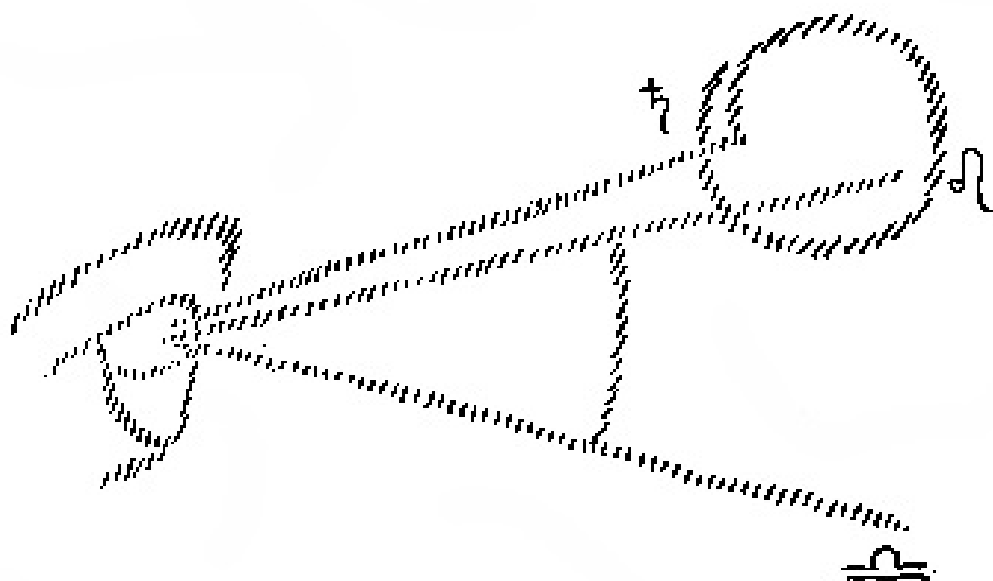
Il voulut renouveler les Mystères du Logos, et les renouveler grâce à la connaissance de soi qui fut, je vous l'ai dit, si puissamment stimulée aux 12<sup>e</sup>, 13<sup>e</sup> siècles. C'est de ce point de vue qu'il convient de juger ce qu'on appelle l'« Ars Magna » de Raymond Lulle. Il se disait : quand l'homme parle, dans sa faculté de parler se manifeste aussi un véritable microcosme. La parole qu'il fait résonner, c'est véritablement l'homme entier concentré dans l'organe de la parole ; mais le mystère de chaque parole repose dans l'homme entier et parce qu'il repose dans l'homme entier, on le retrouve aussi dans le Monde.

Il en vint donc à penser qu'on devrait chercher le mystère du langage d'abord dans l'homme ; partir de l'organe même de la parole pour pénétrer profondément dans son organisation totale, et ensuite dans le Cosmos parce que, seul, le Cosmos permet de la comprendre. Supposons par exemple qu'on veuille saisir le sens réel de la voyelle A, on verra que le son A qui prend forme dans le souffle dépend d'une certaine attitude intérieure du corps éthérique, d'une attitude du corps éthérique qu'aujourd'hui vous pouvez connaître. L'Eurythmie nous montre à quelle attitude

du corps éthérique correspond le son A, car le corps physique la manifeste extérieurement dans le geste eurythmique de la voyelle A.

Cela, Raymond Lulle ne le voyait pas en toute clarté, mais il en avait le pressentiment ; et ce pressentiment allait si loin qu'il suivait l'attitude intérieure, le geste intérieur de l'homme jusque dans le Cosmos pour ainsi dire. Il disait par exemple : si tu diriges ton regard vers la constellation du Lion, et si tu le diriges ensuite vers la Balance, les deux directions qui se rencontrent te donnent le A. Si tu diriges ton regard vers Saturne, Saturne l'arrête, et si Saturne se trouve par exemple devant le Bélier, tu dois, avec Saturne, contourner le Bélier. Cela te donne à partir du Cosmos l'expérience du O.

Ces pressentiments amenèrent Raymond Lulle à trouver certaines figures (géométriques) aux angles et aux côtés desquelles, il plaça des lettres. Et il savait nettement que si l'on ressent l'impulsion de tracer certaines lignes, diagonales ou autres, dans un pentagone, par exemple et qu'on réunisse ainsi les angles a – b – c – d – e, les rapprochements ainsi obtenus entre les voyelles expriment certains secrets de l'Univers, du Cosmos (Planche ci-dessous).



Ainsi Raymond Lulle a cherché une sorte de naissance des Mystères du Logos tels qu'ils étaient connus dans les anciens mystères. Dans les documents historiques, tout cela est défiguré ; mais quand on arrive peu à peu à établir des relations personnelles avec Raymond Lulle, on découvre que ses efforts tendaient à déchiffrer à nouveau l'énigme du verbe cosmique. Et c'est à ces mêmes efforts que se consacrèrent les élèves des initiés du Moyen Âge pendant quelques siècles encore. De toutes leurs forces, ils tentèrent d'abord de pénétrer dans l'homme, puis, grâce à cette descente dans l'homme, de remonter ensuite au-dessus de l'homme dans le Cosmos, pour en pénétrer les secrets.

C'est de cette manière que ces sages – on peut les appeler : sages – ont cherché à unir la Révélation à la Nature. Et ils croyaient – leur foi était en grande partie fondée – ils croyaient de cette manière pénétrer derrière la Révélation religieuse et derrière la Nature. Car, pour eux, il était clair que l'homme, tel qu'il vivait de leur temps sur la terre, était véritablement destiné à devenir la 4<sup>e</sup> hiérarchie ; mais que la chute l'avait fait tomber au-dessous de sa propre nature et l'avait plongé plus profondément qu'il n'aurait du l'être dans l'existence physique ; par là-même, il n'avait pas la force nécessaire de développer son esprit et son âme d'une façon spirituelle. C'est de ces efforts que naquit alors le mouvement des Rose-Croix.

Dans un centre d'enseignement des Rose-Croix, des premiers Rose-Croix, tout à fait à l'origine, les scènes que je vous ai décrites, celle du sommet de la montagne et celle du fond des grottes entre le Maître et l'élève, se reproduisirent un jour comme une sorte de Fata Morgana d'une façon en quelque sorte spectrale et se reflétèrent dans l'enseignement, le savoir de ce centre rosicrucien. On reconnut ainsi que par son travail intérieur l'homme devait atteindre un double but avant d'arriver à une véritable connaissance de soi, avant de retrouver le moyen de s'adapter à la terre, pour ensuite devenir réellement un membre de la 4<sup>e</sup> hiérarchie. Car les possibilités offertes par cette école rosicrucienne permirent de savoir ce qui s'était passé quand l'élève avait vu s'animer devant lui l'Esprit de sa propre jeunesse. C'était une libération du corps astral plus forte que celle qui se produit dans la vie d'une manière ou d'une autre ; et cette libération du corps astral avait donné à cet élève le sens de la Révélation.

D'autre part, ce qui s'était passé dans les profondeurs de la terre s'éclaira aussi dans cette école des Rose-Croix. Là, le corps astral s'était entièrement retiré à l'intérieur ; là, il s'était si fortement contracté que l'élève avait acquis la certitude de son propre for intérieur. Et alors, dans cette école, on trouva des exercices, un entraînement relativement simple consistant en figures symboliques auxquelles on s'adonnait de toute son âme en méditant. Grâce à la force qui se développait dans l'âme adonnée à de telles figures, on réussissait à dégager le corps astral et l'élève se trouvait, comme sur le sommet montagneux, élevé dans les hauteurs éthériques ; d'autre part, le corps astral se contractait, se recroquevillait, et l'élève se trouvait comme plongé dans les profondeurs de la terre ; on pouvait alors, sans l'ambiance extérieure mais à l'aide d'un entraînement sérieux pénétrer dans l'intérieur humain.

Je vous décris là ce que je n'ai fait qu'effleurer dans la préface de la nouvelle édition de mon livre : « La Mystique à l'aube des Temps Modernes ». Là j'ai dit que ce qui apparaît chez Maître Eckhart, Johannes Tauler, le Cardinal Nicolas de Cuse, chez Valentin Weigel et d'autres, est un reliquat d'un effort humain, énorme à l'origine. Le début de cet effort humain, cette pénétration concrète dans l'Esprit, cette recherche de la connaissance de Soi en l'homme reliée à la Révélation et au désir d'éclairer la Nature, c'est ce que j'ai voulu aujourd'hui vous retracer comme un des courants qui parcourt ce Moyen Âge qu'on dit si obscur ; mais dans cette prétendue obscurité que l'homme moderne imagine, vivaient en réalité des esprits très éclairés, si éclairés que les plus éclairés d'aujourd'hui ne peuvent même pas comprendre leur lumière et en restent à leur propre obscurité. C'est d'ailleurs la caractéristique dominante de notre temps : la lumière y est qualifiée d'obscur et l'obscurité de claire. Cependant on reçoit encore une merveilleuse, une puissante impression quand on plonge son regard dans les profondeurs de ce qui vivait dans la littérature comme un reflet de cette époque.

J'ai voulu aujourd'hui vous en donner un aspect ; demain je vous en décrirai un autre qui complètera l'ensemble.



## ONZIÈME CONFÉRENCE

*Dornach, 6 janvier 1924*

Je vous ai parlé de la forme spéciale que prirent au Moyen Âge les communications des recherches occultes. Cette forme fut la dernière avant que ne se fermât devant l'humanité la porte ouverte depuis des siècles, porte qui ouvrait l'accès du monde spirituel grâce à une disposition naturelle accordée à l'humanité. Elle s'est fermée quand, avec leurs facultés pour ainsi dire involontaires, les hommes durent être soustraits à la volonté divine qui les régentait pour trouver dans l'intimité de leur âme, dans leur volonté propre, la possibilité de développer la liberté, la liberté consciente. Mais tous les progrès de l'évolution ne se font que lentement, pas à pas. Ce qui avait encore pu être atteint, non plus dans la forme des Mystères antiques, mais par cette montée dans les hauteurs éthériques et cette descente dans les profondeurs terrestres qui donnait à l'homme l'expérience vivante et directe de la nature, bien qu'en dehors de la surface, de la terre, fut, par la suite, acquis d'une façon plus inconsciente.

Pensez donc, mes chers amis, à ce qu'ont dû éprouver ces personnalités qui vers l'an 1200 et au cours du 13<sup>e</sup> siècle s'efforçaient d'atteindre la connaissance, qui savaient naturellement que des élèves avaient récemment encore trouvé un maître comme celui dont je vous ai parlé. Pensez à ce qu'ils ont dû ressentir quand ils se sont vus réduits à ne trouver la connaissance qu'au moyen de la seule pensée humaine. Dans la période suivante du Moyen Âge, nous voyons alors cultiver cette pensée humaine dans des cercles plus vastes d'une manière vraiment remarquable. Nous la voyons s'élancer sur des voies ouvertes par le zèle le plus intérieur, le don de l'âme le plus total : ce sont les voies suivies par le grand nombre de ceux qui recherchent la connaissance.

Mais la connaissance de l'Esprit proprement dite poursuit aussi ses efforts et nous arrivons alors, quelques siècles plus tard, à l'époque où la vraie Rose-Croix fut fondée. Cette Rose-Croix se rattache à une transformation complète des rapports entre l'homme et le monde spirituel ; et la meilleure façon de la décrire est encore d'avoir recours à une image.

Depuis ce moment que je vous ai indiqué, les mystères, au sens antique du mot, n'étaient plus possibles ; et pourtant certains hommes avides de la connaissance qu'on pouvait y acquérir et dont l'âme se débattait dans des luttes intérieures, quand ils entendirent parler de la voie passant par les hauteurs et de celle passant par les profondeurs terrestres, ces hommes essayèrent toutes sortes de méthodes, de tentatives pour élever leur âme et trouver malgré tout la voie de la connaissance. Celui qui peut voir ces choses plonge alors le regard non plus dans des centres de Mystères, mais dans de simples demeures où, dans une chaude atmosphère de piété, des hommes réunis cherchent la connaissance. Et la Rose-Croix authentique, aussi bien que celle qui dégénéra en charlatanerie, tirent leur origine de ces hommes qui dans leurs réunions, leurs réunions silencieuses,

cherchaient à façonner leur âme pour pouvoir encore atteindre à une véritable connaissance.

C'est dans un endroit tout à fait modeste, dans la salle commune d'une sorte de château que quelques hommes, grâce à des exercices pratiqués en commun, mi-méditations, mi-prières, développèrent une sorte d'état d'âme mystique : cette même ambiance mystique, qui fut ensuite cultivée par ceux qu'on a appelés les « Frères de la vie commune » et plus tard, par les disciples de Comenius et par bien d'autres fraternités, mais qui s'était d'abord manifestée dans ce petit cercle avec une intensité toute particulière. Et un jour, tandis que dans un abandon total de leur conscience ordinaire, dans un état d'âme intensément mystique et sacrifiant toute intellectualité ces quelques hommes se trouvaient réunis, un Être vint à eux, non pas un être de chair et de sang comme celui que rencontra l'élève sur le chemin des hauteurs et des profondeurs, mais un Être qui ne pouvait apparaître à cette petite communauté que dans son corps éthérique. C'était – il le révéla – le Maître même qui avait guidé son élève vers l'an 1200 ; mais il était alors dans l'état « post mortem ». Il était descendu du Monde Spirituel vers ces hommes qui l'avaient attiré par leur piété mystique et leurs méditations.

Mes chers amis, pour qu'aucun malentendu ne s'élève, j'affirme nettement qu'aucune force de médiumnisme quelle qu'elle soit n'était là en jeu ; car, en vérité, en raison de certains enseignements remontant à une tradition ancienne et digne de respect, cette petite communauté tenait tout recours aux forces médiumniques et même tout contact avec ces forces comme un péché très grave. En réalité, dans cette société dont je parle, le médiumnisme et tout ce qui lui était apparenté était considéré non seulement comme pernicieux mais comme gravement coupable ; d'autant plus coupable que ces hommes savaient que le médiumnisme est lié à une constitution spéciale du corps physique qui livre ses forces au médium, ses forces spirituelles. Or, pour ces hommes, le corps physique était souillé par le péché et ils auraient en toutes circonstances considéré que les communications obtenues à l'aide des pouvoirs médiumniques ne pouvaient l'être que par des forces ahrimaniennes ou lucifériennes.

À cette époque, ces choses-là étaient encore fort bien connues. Donc, il n'y avait là aucun médiumnisme, mais au contraire, une pure ambiance mystique de méditation. Et c'est cette ambiance accrue de méditation mystique créée par la communauté des âmes, qui décida cet homme désincarné, cet Être purement spirituel mais humain, à apparaître dans ce cercle par sa propre volonté.

Et cet Être dit d'un ton très solennel : Vous n'êtes pas préparés à ma venue ; mais je suis parmi vous désincarné, sans corps physique, parce que le temps est venu où, pendant une brève période de l'existence terrestre, les Initiés d'autrefois ne peuvent apparaître en un corps physique. Ce temps reviendra quand s'ouvrira l'époque de Michaël. Je suis venu à vous pour vous révéler que l'être intérieur de l'homme est resté le même et que cet homme intérieur, quand il se conduit comme il convient, peut trouver la voie vers l'existence spirituelle et divine. Mais la raison

humaine est ainsi faite que, pendant un certain temps, elle devra être refoulée pour que l'Esprit puisse parler à l'âme humaine. C'est pourquoi il faut persévérer dans votre état d'âme pieux et mystique. Je ne peux vous indiquer que par une image, une imagination générale ce qui s'accomplira par vous ; mais vous pouvez pousser plus avant l'expérience que vous avez faite.

Et voyez : du groupe qui était réuni là, trois membres furent réellement choisis pour établir un lien tout particulier avec le Monde Spirituel, et, je le répète, sans l'ombre d'une quelconque médiumnité, mais bien par la pratique assidue de cette méditation pieuse et mystique. Ces trois membres qui furent spécialement protégés par les autres et soignés avec une réelle tendresse, purent ainsi de temps en temps s'absenter pour ainsi dire et vivre dans l'Esprit. Leur corps extérieur prenait une beauté merveilleuse, leur visage resplendissait, leurs yeux brillaient d'une lumière solaire et pendant ce temps ils notaient les révélations symboliques qu'ils tenaient du Monde Spirituel. Ces révélations symboliques furent les premières images grâce auxquelles fut révélé aux Rose-Croix ce qu'ils devaient savoir sur le Monde Spirituel. Elles contenaient à la fois une philosophie, une théologie, une médecine.

Et ce qu'il y a de merveilleux, c'est que les autres (il me semble qu'ils étaient quatre et que l'ensemble de la communauté comprenait sept membres), les autres, grâce à ce qu'ils avaient ressenti devant les yeux brillants de lumière solaire, devant les visages rayonnants de leurs trois frères pouvaient exprimer en langage ordinaire ce que contenaient les symboles. Les frères destinés à recueillir ces symboles ne pouvaient que les reproduire et dire en retombant dans leur état de conscience normal : nous cheminions parmi les étoiles et les Esprits stellaires et nous avons trouvé là les anciens maîtres du savoir occulte. Eux-mêmes ne pouvaient pas traduire en langage ordinaire humain ces images symboliques qu'ils dessinaient. Les autres le pouvaient et le faisaient. Et beaucoup de ce qui a été transmis en partie par la philosophie et la théologie (non celle de l'Église mais plutôt la théologie profane) et par la littérature médicale provient à l'origine de cette source.

Les symboles reçus du Monde Spirituel se répandirent alors dans les petits cercles organisés par les premiers Rose-Croix. Et il fut toujours possible de renouveler ces expériences entre le 13<sup>e</sup> et le 15<sup>e</sup> siècles mais dans des groupes très restreints. Bien des choses ont été révélées aux hommes par le Monde Spirituel de cette façon ou d'une autre entre le 13<sup>e</sup> et le 15<sup>e</sup> siècles. Pourtant ceux qui devaient traduire ces révélations imagées n'étaient pas toujours en état de les interpréter fidèlement ; c'est pourquoi ce qu'a transmis la philosophie de ce temps-là n'est pas très clair, encore aujourd'hui, et l'on doit soi-même en chercher à nouveau le sens exact dans le monde de l'Esprit. Mais ceux qui connaissaient ce genre de révélations accordées par le Monde Spirituel purent toujours, à leur gré, se référer à ces révélations.

Vous devez bien penser mes chers amis qu'ils étaient de plus en plus

déconcertés, ces hommes qui tenaient ces connaissances, admises comme les plus hautes, d'une source qui devenait pour eux d'autant plus inquiétante, du fait que leur regard ne pouvait pas pénétrer dans le monde d'où provenaient ces secrets, et du fait que leur conscience ordinaire ne pouvait y atteindre.

C'est pourquoi, on peut comprendre que ces choses aient si facilement abouti au charlatanisme et même à la supercherie. En aucune période de l'évolution humaine on ne vit une telle promiscuité entre le pur charlatanisme et ce qu'il y a de plus grand dans le domaine de la révélation. Et c'est parce qu'il est difficile de distinguer le vrai du faux que tant de gens considèrent toute la Rose-Croix comme du charlatanisme. On peut comprendre qu'il en soit ainsi : les vrais Rose-Croix sont extrêmement difficiles à distinguer des charlatans car il faut toujours poser en fait que la révélation spirituelle provient de sources dont la nature même fait qu'elles sont restées cachées.

D'ailleurs ceux qui peu à peu, pour ainsi dire, se rassemblèrent à partir des premiers Rose-Croix en une fraternité plus vaste passaient en fait inaperçus ; ils apparaissaient à cette époque ici ou là dans le monde, la plupart du temps en qualité de médecins, ils soignaient les malades et profitaient des circonstances en exerçant leur profession pour propager en même temps leurs connaissances. On peut dire de ces connaissances ainsi répandues que leur divulgation était déjà assez difficile, car les hommes qui travaillaient ne pouvaient pas parler de la relation qu'ils avaient avec le Monde Spirituel.

Mais quelque chose d'autre prit forme dans cet effort vers la recherche, vers la connaissance spirituelle. Et il est extrêmement beau mes chers amis, de voir qu'il y a là trois frères et quatre autres ; trois frères qui ne peuvent réussir pleinement dans ce qu'ils veulent offrir au monde que si les quatre autres travaillent avec eux. Ils dépendent absolument les uns des autres. Les trois reçoivent leurs révélations du Monde Spirituel, les quatre peuvent les traduire en langage ordinaire. Ce que donnent les trois ne consisterait qu'en images incompréhensibles si les quatre autres ne pouvaient les interpréter. Et inversement les quatre autres n'auraient rien à transmettre si les trois ne recevaient pas leurs révélations du Monde Spirituel sous forme d'images.

Ainsi prit forme au sein de cette communauté ce qui pendant ces siècles a été considéré dans certains cercles comme un élément humain des plus élevés : une fraternité intime d'âmes, fraternité dans la Connaissance, fraternité dans la vie spirituelle. Par leur effort, de tels groupes ont appris à connaître la valeur réelle de la fraternité. Et ils comprirent de mieux en mieux que l'évolution humaine vers la liberté est telle que le lien entre les hommes et les Dieux serait tout à fait brisé s'il n'était pas correctement maintenu grâce à cette fraternité où, réellement, chacun dépend des autres. Ce que je décris là à propos des âmes est d'une extraordinaire beauté et sur bien des écrits de cette époque plane un charme qui ne prend son sens qu'avec la connaissance de cette atmosphère de fraternité humaine née de la vie spirituelle de nombreux cercles européens et qui a imprégné ce genre d'écrits

de sa magnifique lumière.

Cependant chez ceux qui tendaient leurs efforts vers la connaissance, tout cela était plongé – et on le ressentit de plus en plus – dans une ambiance qui rendait les gens inquiets : quand on cessa d'atteindre aux sources de la révélation spirituelle, on ne pouvait plus guère savoir si ces révélations étaient bonnes ou mauvaises et une certaine crainte se fit jour dans ces courants vis-à-vis de toutes espèces de biens spirituels. Cette inquiétude gagna de larges cercles qui prirent peur, une peur terrible de toute connaissance.

On peut tout particulièrement étudier cet état d'esprit en considérant deux hommes : l'un d'eux vécut au 15<sup>e</sup> siècle : il naquit en 1430 environ : c'est Raymond de Sébonde. Ce Raymond de Sébonde est un homme extraordinaire. Quand on se plonge dans ce qu'il a pensé, dans les écrits qu'il a laissés, on a l'impression qu'il y a là presque la même révélation que celle qui fut transmise par le Maître à son élève, sur la hauteur et dans la grotte, aux environs de l'an 1200, et transmise en pleine conscience. Et cependant tout cela réapparaît, avec un caractère plus général, plus impersonnel dans une sorte de traité – philosophique, théologique, médical – sous la plume de Raymond de Sébonde au 15<sup>e</sup> siècle (la Théologie naturelle ; n. du t.). Cela provient du fait que Raymond de Sébonde avait aussi reçu sa révélation par le détour de la vraie Rose-Croix, donc sur cette voie désormais ouverte parce que le grand Initié du 12<sup>e</sup> siècle dont je vous ai décrit les interventions continua d'inspirer du haut du Monde Spirituel tout ce que je vous ai fait connaître aujourd'hui.

Car au fond, de lui et de ceux qui étaient avec lui dans le Monde Spirituel, procède toute cette révélation qui ensuite se propage par la Rose-Croix comme je l'ai souvent décrit. Il en donna l'impulsion. Toutefois la peur s'empara de ces esprits ; Raymond de Sébonde était, lui, un esprit courageux, audacieux, un de ces hommes capables d'apprécier les idées et qui savent comment vivre dans les idées. C'est pourquoi l'on remarque en lui quelque chose de l'imprécision qui tient au fait que les révélations proviennent du Monde Spirituel ; mais on ne trouve chez lui rien qui ressemble à la crainte, à la peur de la connaissance. Par contre cette frayeur qui provient aussi de ce courant spirituel se montre particulièrement caractéristique chez un autre esprit, chez Pic de la Mirandole au 15<sup>e</sup> siècle.

Pic de la Mirandole, qui mourut jeune, est un esprit très curieux. Si l'on entre profondément dans ce qu'il a pensé, raisonné, on y trouve partout active la même initiative que j'ai déjà caractérisée : le prolongement de la sagesse de cet ancien initié par le détour du courant Rose-Croix. Mais on constate comme une sorte de recul chez Pic de la Mirandole, un fléchissement devant cette connaissance. Par exemple, il affirme : Tout ce qui se passe sur la Terre, la formation des roches, la vie des plantes, leur croissance, les fruits qu'elles portent, la vie des animaux, tout cela ne provient pas des forces de la terre. Si quelqu'un croyait que c'est la Terre, les forces de la Terre qui réalisent ce qui est sur la Terre, il aurait une conception fausse. La conception juste selon Pic de la Mirandole c'est que c'est l'œuvre des

étoiles et que tout ce qui arrive sur terre dépend des étoiles.

La moindre des choses terrestres, d'après Pic de la Mirandole, dépend des étoiles. On doit regarder vers le Ciel quand on veut comprendre ce qui arrive sur terre. Et c'est déjà parler dans le sens de Pic de la Mirandole que de dire : Tu me donnes la main, mon frère humain, mais ce n'est pas seulement ton sentiment qui t'y engage, c'est l'étoile qui brille au-dessus de toi qui te pousse à me donner la main. En fin de compte tout a une origine céleste, tout résulte d'une activité cosmique et ce qui se passe sur la terre n'en est que le reflet.

C'est avec une conviction absolue que Pic de la Mirandole l'affirme et pourtant, il dit en même temps : Mais les hommes sont obligés de ne pas chercher ces causes dans les étoiles et de ne prendre en considération que les causes les plus immédiates : celles qui existent sur terre. Partant de ce point de vue, Pic de la Mirandole combat – et c'est extrêmement caractéristique – l'astrologie traditionnelle. Il sait que l'antique, la vraie, l'authentique astrologie se révèle dans la destinée des hommes. Il le sait, il sait que c'est une vérité. Cependant il dit qu'on ne doit point pratiquer l'Astrologie et qu'on ne doit rechercher que les causes les plus immédiates.

Remarquez-vous ce qui se manifeste là ? Là, apparaît pour la première fois, d'une manière tout à fait caractéristique, l'idée des limites de la connaissance, mais dans sa forme pour ainsi dire humaine. Plus tard, si vous vous tournez vers Kant, vers du Bois-Reymond ils vous diront que si l'homme ne peut dépasser les limites de la connaissance cela tient à une nécessité interne. Pic de la Mirandole ne dit pas cela ; il dit : oui, ce qui existe sur la terre remonte à des causes cosmiques mais l'homme doit renoncer à connaître ces causes cosmiques ; l'homme doit se limiter aux causes terrestres. C'est ainsi qu'au 15<sup>e</sup> siècle se révèle à nous le renoncement volontaire à la vraie connaissance chez une personnalité aussi caractéristique que Pic de la Mirandole.

Mes chers amis, c'est là un fait spirituel dans l'histoire des civilisations de la portée la plus vaste qu'on puisse imaginer. C'est un fait qu'à ce moment là, les hommes se sont dit : nous voulons renoncer à la connaissance. Et, ce qui s'est ainsi manifesté extérieurement dans une personnalité comme celle de Pic de la Mirandole, a, de nouveau, son pendant dans le spirituel.

Cela se passa à nouveau dans une de ces modestes demeures où les Rose-Croix tenaient leurs réunions ; c'est au 15<sup>e</sup> siècle, dans la 2<sup>e</sup> moitié du 15<sup>e</sup> siècle, au cours d'une cérémonie culturelle, célébrée spécialement à cette intention, que de la manière la plus solennelle s'accomplit le sacrifice de la connaissance des étoiles. Et l'on pourrait dire que ce qui s'est déroulé dans cette cérémonie unique, célébrée avec une solennité toute particulière, c'est ceci :

Des hommes se placèrent devant une sorte d'autel et dirent : « nous voulons désormais nous sentir responsables non seulement de nous-mêmes et de notre communauté, de notre peuple ou de nos contemporains, mais de tous les hommes qui ont vécu sur la terre. Nous voulons nous sentir membres de toute l'humanité.

Nous sentons que l'humanité a fait quelque chose qui est comme un renoncement à son rang de 4<sup>e</sup> hiérarchie, une descente trop profonde dans la matière » (c'est ainsi qu'on concevait le péché originel). Pour que l'humanité puisse reprendre son rang de 4<sup>e</sup> hiérarchie et retrouver par sa *libre volonté* ce qu'auparavant les Dieux avaient voulu pour elle et avec elle, il fallait donc que, pendant un certain temps, soit sacrifiée la Connaissance supérieure !

Et certaines entités du Monde Spirituel qui n'appartiennent pas au genre humain, qui ne descendent pas sur terre dans une incarnation humaine ont accepté le sacrifice afin que certains buts soient atteints dans le Monde Spirituel, buts dont l'exposé nous conduirait trop loin, et dont nous parlerons une autre fois. Grâce à cela, venant du Monde Spirituel, *l'impulsion vers la liberté* devint possible.

J'ai mentionné cette scène religieuse, mes chers amis, parce que je voudrais vous dire qu'en fait tout ce qui arrive dans la vie extérieure physique a son pendant spirituel ; nous devons seulement rechercher celui-ci là où il est. Car il arrive parfois qu'une simple cérémonie célébrée – à cette occasion je ne dirai pas : « par ceux qui savent » – mais par des personnalités en rapport avec le Monde Spirituel, porte des impulsions qui rayonnent sur tout un courant de civilisation. Celui qui veut connaître le coloris fondamental d'une époque doit rechercher l'origine spirituelle des forces qui traversent cette époque. L'œuvre spirituelle, la spiritualité réelle des temps qui suivirent fut un écho de ce qui fut ainsi créé dans un Monde Spirituel inconnu.

Et, parallèlement au matérialisme extérieur qui se développa ensuite, jusqu'en plein 19<sup>e</sup> siècle, quelques esprits ont continué de subir les effets de ce renoncement aux connaissances supérieures. Je voudrais vous caractériser, au moins en quelques traits, un de ces hommes comme il s'en trouvait à partir du 15<sup>e</sup> siècle et pendant les 16<sup>e</sup>, 17<sup>e</sup>, 18<sup>e</sup> siècles – un type d'homme qu'on pouvait rencontrer aux alentours d'un village faisant la cueillette des « simples » pour le pharmacien ou pratiquant quelque autre métier modeste. Évoquons une personnalité de ce genre : on la découvre quand on s'intéresse soi-même à une certaine résonance humaine dans telle ou telle individualité. Alors, on rencontre cette personnalité.

Au premier abord, elle est extrêmement réservée, parle peu, ou même détourne l'attention de ce qu'on attend d'elle, en dirigeant la conversation sur des sujets insignifiants, d'un caractère intentionnellement banal, pour laisser croire que c'est peine perdue de s'entretenir avec elle. Cependant si l'on comprend qu'il ne faut pas s'en tenir uniquement au sens des mots dits par quelqu'un, mais qu'il faut aussi écouter la résonance de ses paroles, la manière dont elles sont dites, alors on continue à écouter malgré tout ce que dit cet homme : Et, dans ce cas, si en raison d'un lien karmique quelconque, il a l'impression qu'il doit parler, il commence à le faire prudemment ; et l'on découvre qu'on a en face de soi, une sorte de sage. Mais ce qu'il dit n'est pas une sagesse terrestre. Il ne possède pas non plus beaucoup de ce qu'on appelle maintenant la Science de l'Esprit, ce sont plutôt des paroles

chaleureuses qui viennent du cœur, des conseils moraux d'une grande portée, mais présentés sans aucune sentimentalité à la manière de préceptes familiers.

Ainsi, on pourrait entendre quelque chose comme ceci : Approchons de cet arbre. Mon âme peut s'infiltrer dans les aiguilles et les cônes de ce sapin, car mon âme est partout. Quand elle grimpe et se faufile jusque dans les pommes de pin et les aiguilles, elle plonge de là dans les profondeurs et les lointains cosmiques ; alors on ne fait qu'un avec le monde entier. Et c'est la vraie piété que d'être ainsi uni au monde entier. Où est Dieu ? Dans chaque pomme de pin, et qui ne reconnaît pas Dieu dans chaque pomme de pin, qui cherche Dieu ailleurs que dans chaque pomme de pin ne connaît pas le vrai Dieu.

Je veux seulement caractériser la façon dont parlaient les hommes qu'on découvrait de la manière que j'ai indiquée. C'est ainsi qu'ils parlaient et ils disaient aussi : Quand on se glisse jusque dans les pommes et les aiguilles des sapins, on voit combien Dieu se réjouit au sujet des hommes qui vivent dans le monde. Quand on descend profondément dans son propre cœur, dans les abîmes intérieurs de la nature humaine, on trouve aussi Dieu ; mais alors on apprend combien il s'attriste des péchés des hommes.

Voilà comment s'exprimaient ces modestes sages. Un grand nombre d'entre eux possédaient des exemplaires – pour employer un mot actuel – des anciens symboles rosicruciens. Ils les montraient à ceux qui se révélaient dignes qu'on leur parle. Mais en fait quand il était question de ces symboles dont la reproduction était sans prétention, voire même franchement mauvaise, la conversation prenait un tour très curieux. Bien des hommes malgré leur préférence pour une sagesse toute simple, éprouvaient une certaine curiosité à l'égard de ce que signifiaient exactement ces étranges emblèmes rosicruciens. Ils interrogeaient alors et ils ne recevaient de ces sages solitaires considérés comme des originaux, aucune réponse directe ni précise mais seulement une indication de ce genre : quand on se concentre sur elles, ces figures deviennent comme une fenêtre ouverte sur le Monde Spirituel.

Ces sages décrivaient ce qu'ils ressentaient dans leur âme à la vue de ces figures, plutôt qu'ils n'en donnaient une explication ou une interprétation quelconque. Et souvent, après les avoir entendus retracer leurs sentiments au sujet de ces symboles, on ne pouvait arriver à les transposer en idées car ce n'étaient pas des idées qu'ils donnaient. Mais l'effet était extrêmement important : on partait de là non seulement avec une âme réconfortée mais avec cette impression : Tu viens de recevoir une Connaissance que tu portes vivante en toi et non pas à l'état de concepts.

Et c'était là une des voies parmi celles dont je vous ai parlé qui, d'une manière toute sentimentale, a propagé à cette époque, des 14<sup>e</sup>, 15<sup>e</sup> siècles jusqu'à la fin du 18<sup>e</sup>, les notions d'humanité et de divinité dans de vastes cercles, on ne peut pas dire absolument « sans paroles » ; mais on peut dire sans idées mais non toutefois sans contenu. À cette époque la pensée se fait beaucoup plus silencieuse entre les



hommes. Et l'on n'a pas une idée juste de ce temps là, si l'on ignore combien ce silence de la pensée a été fécond tandis que les hommes échangeaient non leurs paroles, mais leurs âmes.

En tout cela, j'ai voulu, mes chers amis, vous indiquer encore un des traits de cette époque de transition, pendant laquelle la liberté mûrissait parmi les hommes. La prochaine fois j'aurai à décrire les choses les plus variées en ce domaine. Ici j'ai seulement voulu rattacher certains points – en les complétant – à ce qui s'est dit et fait pendant la réunion.

## DOUZIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 11 janvier 1924

Je sens qu'il est nécessaire de compléter les explications données les derniers temps. J'ai cherché à exposer la marche de la connaissance spirituelle au cours des siècles et la forme qu'elle a prise à une époque récente ; et j'ai pu décrire comment, depuis le 15<sup>e</sup> siècle environ, jusqu'à la fin du 18<sup>e</sup> et même jusqu'au commencement du 19<sup>e</sup> siècles, ce qui auparavant avait été une connaissance concrète, encore qu'instinctive, s'était mué à cette époque en une dévotion de l'âme à la spiritualité du monde.

Nous voyons en effet que les connaissances réelles des hommes au sujet de la nature, au sujet de l'activité du monde spirituel dans la nature étaient encore entièrement présentes aux 11<sup>e</sup>, 12<sup>e</sup>, 13<sup>e</sup> siècles. Chez un homme comme Agrippa von Nettesheim – dont j'ai parlé dans mon livre sur la mystique – nous pouvons même voir qu'il possédait encore la connaissance du fait que dans les planètes, par exemple dans celles de notre système planétaire, des entités spirituelles très précises sont présentes. Pour chaque planète, Agrippa von Nettesheim mentionne dans ses écrits ce qu'il appelle *l'intelligence de la planète*. Il le tient de traditions très anciennes, encore connues de son temps, mais qui, même à cette époque, n'étaient pas seulement pures traditions.

Concevoir une planète comme le fit plus tard l'astronomie, et comme elle le fait encore aujourd'hui, aurait été absolument impossible à un esprit tel qu'Agrippa von Nettesheim. Le corps extérieur de la planète, et surtout des étoiles, n'étaient qu'un signallement pour des entités spirituelles que le regard de l'âme rencontrait quand il se dirigeait vers l'astre ainsi désigné. Agrippa von Nettesheim savait que les entités liées à chaque étoile sont celles qui règlent non seulement l'existence interne de la planète, mais aussi ses mouvements dans l'univers et toute son activité ; ses entités, il les groupait sous le nom d'Intelligence de l'étoile.

Il savait également comment, dans une même étoile, des entités rebelles – pourrait-on dire – entravaient les bonnes activités de l'étoile. Celles-là, il les désignait sous le nom de « Démon » de l'étoile. Une telle connaissance était à cette époque liée à ce fait que la Terre aussi était considérée comme un corps cosmique qui avait son Intelligence et son Démon. Mais ce qu'il y avait d'essentiel dans cette conception d'une Intelligence stellaire et d'un Démon stellaire se perdit tout à fait car elle s'exprimait de la manière suivante.

Naturellement on considérait aussi que l'activité interne, le mouvement de la Terre dans le Cosmos étaient dirigés par un groupe d'Intelligences qu'on groupait sous le nom d'Intelligence de la planète Terre. Mais pour les gens de ce temps, qu'était-elle encore cette Intelligence de la planète ? Aujourd'hui, il est particulièrement difficile de parler de ces choses car les idées des hommes se sont tellement éloignées de ce qui à cette époque paraissait encore tout naturel aux

hommes éclairés !

L'Intelligence de la planète, c'était l'homme lui-même ; on voyait dans l'homme l'Être qui avait reçu de la Spiritualité cosmique la mission, non comme le pense l'homme actuel, de simplement marcher sur la Terre ou de voyager en chemin de fer, d'acheter ou de vendre des marchandises, d'écrire des livres ou autres choses semblables ; mais on considérait l'homme comme celui qui a reçu de la Spiritualité cosmique la mission d'intervenir dans tout ce qui a trait à la situation de la Terre dans le Cosmos, de diriger, d'organiser selon les lois cosmiques. L'homme disait-on, grâce à ce qu'il est, grâce aux forces qu'il recèle dans son être intime, donne à la Terre l'impulsion de son parcours autour du Soleil, de sa gravitation dans l'espace cosmique.

On avait encore le sentiment qu'il avait été jadis imparti à l'homme par la spiritualité cosmique d'être réellement le Seigneur de la Terre mais qu'au cours de son évolution, il ne s'était pas montré à la hauteur de sa tâche, qu'il était déchu de sa grandeur originelle. On ne trouve aujourd'hui que de très rares échos de cette idée, là où il est question de la Connaissance. Tout ce qu'en fin de compte on pense du péché originel dans la religion remonte à cette idée que l'homme avait, à l'origine, une tout autre situation sur la Terre et dans l'univers que celle qu'il occupe aujourd'hui, mais qu'il a été déchu de sa hauteur. Cependant, en dehors de cette notion religieuse, là où l'on croit avoir des connaissances méthodiquement acquises, on n'a plus que des échos de cette Connaissance, due à l'antique clairvoyance instinctive, de la mission attribuée autrefois à l'homme et de la chute qui l'a réduit à des limites si étroites.

De nos jours encore, il arrive qu'on soit amené à parler avec telle ou telle personne... (Je cite des faits réels) ; on entre en conversation avec telle ou telle personne qui a réfléchi plus profondément, qui a médité, qui a acquis des connaissances plus approfondies dans tel ou tel domaine spirituel ; on entre en conversation et on se demande si l'homme tel qu'il est aujourd'hui sur la Terre est vraiment une créature isolée en elle-même et qui contient la totalité de l'être humain. Ces personnes vous disent alors : Il ne peut pas en être ainsi ; l'homme n'aurait pas en lui cette aspiration dont il fait preuve, ses représentants les plus nobles ne témoigneraient pas d'un idéalisme aussi grand si par sa nature même, l'homme n'était un Être immense qu'un péché cosmique quelconque restreint à l'existence terrestre si bien qu'il semble aujourd'hui être emprisonné dans une cage.

Certes, on trouve encore çà et là des vestiges de cette antique conception ; mais où trouve-t-on parmi ceux qui se considèrent comme des savants, quelqu'un qui s'occupe sérieusement de ces importantes questions, de la seule chose en fin de compte qui puisse donner à l'homme une existence vraiment digne de lui ?

Ainsi, l'homme était donc considéré comme le porteur de l'Intelligence de la Terre ; mais à cette Terre, une personnalité comme celle d'Agrippa von Nettesheim attribuait aussi un Démon. Et ce démon terrestre, si nous remontons

jusque dans les 12<sup>e</sup> et 13<sup>e</sup> siècles, c'est un Être qui n'a pu devenir ce qu'il est sur la Terre qu'en trouvant chez les hommes mêmes les instruments de son activité. Pour bien comprendre ceci, il faut se familiariser avec l'idée qu'on se faisait à cette époque des relations de la Terre avec le Soleil, c'est-à-dire de l'homme terrestre avec le Soleil. Et si je veux vous caractériser comment on les concevait, je dois de nouveau avoir recours à des imaginations, car ces choses ne se laissent pas enfermer dans des concepts abstraits : le temps des concepts abstraits a commencé plus tard et ces concepts abstraits sont loin de pouvoir embrasser toute la vérité. Il faut donc décrire ces choses à l'aide d'Imaginations.

Le soleil comme je l'ai dit dans « la Science Occulte », s'est séparé de la Terre, – ou bien la Terre s'en est séparée – ; mais il est en fait le lieu d'origine de l'homme puisque depuis l'existence saturnienne, celui-ci, ainsi que tout le système planétaire, était inclus dans le Soleil. La patrie de l'homme n'est pas sur la Terre, il n'y fait qu'un séjour temporaire ; en réalité, selon cette antique conception, c'est un être solaire. Il est relié au Soleil par tout son Être et, en tant qu'être solaire, sa situation sur la Terre devrait être toute différente, et telle que la poussée des forces terrestres se bornerait à extraire le germe éthérique humain des règnes minéral et végétal, le rayonnement solaire fécondant ensuite ce germe fourni par la terre. La forme éthérique de l'homme serait alors apparue, ne se chargeant de matière physique terrestre que dans la stricte mesure établie par l'homme lui-même et selon son propre rapport à la matérialité de la Terre.

Agrippa von Nettesheim avait malheureusement déjà quelque chose de trouble dans sa connaissance, mais les meilleurs de ses contemporains ont en fait pensé que l'homme n'aurait pas dû, comme il le fait actuellement, naître dans un corps physique terrestre, mais qu'il aurait dû, sous l'action conjuguée du Soleil et de la Lune, venir à l'état d'entité éthérique et ne se donner qu'ensuite sa densité terrestre, en vivant et en marchant sur la Terre. Dans une pureté végétale, pour ainsi dire, les germes humains auraient dû naître sur la Terre, surgissant ça et là, jaillissant comme de sombres fruits terrestres, puis s'irradiant de lumière solaire à certains moments de l'année, pour, grâce à cette illumination, prendre une forme éthérique selon un mode humain ; car ce n'est pas du corps de sa mère mais de la Terre elle-même et de ce qui la revêt, que l'homme aurait dû attirer et s'incorporer la substance physique.

C'est ainsi, pensait-on que selon les intentions de la spiritualité divine, l'homme devait fouler le sol terrestre. Ce qui est arrivé plus tard est dû au fait que l'homme a laissé s'éveiller en lui un penchant trop profond, un désir trop intense de la matérialité terrestre. Il s'est ainsi privé de son union avec le soleil et le cosmos et il n'a pu trouver la voie de son existence sur la Terre que sous la forme du courant héréditaire. Mais c'est par là que le démon de la Terre a, pour ainsi dire, commencé son travail ; sur des hommes nés du soleil, le démon de la Terre n'aurait pas pu agir. Et l'homme aurait alors vécu sur Terre comme la 4<sup>e</sup> Hiérarchie.

En parlant de l'homme on aurait, dans ce cas, toujours dû énumérer :

I. Hiérarchie : Séraphins, Chérubins, Trônes.

II. Hiérarchie : Exousiaï, Dynamis, Kyriotetes.

III. Hiérarchie : Anges, Archanges, Archées.

IV. Hiérarchie : L'Homme, en trois degrés humains formant en effet une 4<sup>e</sup> Hiérarchie.

C'est parce que l'homme a donné trop de prix à son penchant pour le physique qu'il n'est pas devenu le dernier-né des Hiérarchies, mais au contraire le plus élevé des règnes terrestres : minéral, végétal, animal, humain. Voilà comment, autrefois, on expliquait la place de l'homme dans la série des Êtres.

C'est aussi parce que l'homme n'a pas découvert sa mission sur la Terre, que celle-ci n'occupe pas non plus sa juste place dans le Cosmos ; car la chute de l'homme l'a privée de son véritable régent. Qu'est-il donc arrivé ? Le régent attribué à la Terre faisant défaut il devint nécessaire que, dans le Cosmos, la Terre ne réglât pas elle-même son activité, mais qu'elle fût dirigée par le Soleil, si bien que c'est au Soleil qu'incombèrent les tâches qui devaient être accomplies sur la Terre. Ainsi l'homme du Moyen Âge regardant le Soleil se disait : Sur le Soleil vivent certaines Intelligences ; elles règlent le mouvement de la Terre dans l'espace ; elles dirigent ce qui se produit sur la terre même. L'Homme devrait le faire ; c'est par l'entremise de l'homme que les forces solaires devraient assurer l'existence de la Terre. De là vient cette idée si importante des hommes du Moyen Âge et que renferment ces mots : le Soleil, prince illégitime de ce Monde.

Et maintenant, voyez mes chers amis, quelle infinie profondeur prenait à travers de telles notions, pour les hommes de ce temps, l'Impulsion du Christ. Le Christ est devenu celui qui a refusé de continuer sa tâche sur le Soleil, qui a refusé de rester parmi ceux qui, du dehors, dirigeaient injustement la Terre. Il a voulu descendre du Soleil vers la Terre et se mêler aux événements et à l'évolution terrestre pour participer au destin de l'homme et de la Terre. À cause de cela, le Christ était pour l'homme du Moyen Âge, la seule entité qui dans le Cosmos ait préservé la mission terrestre de l'homme. Et maintenant vous avez toute la filiation des idées : car maintenant vous pouvez comprendre, mes chers amis, pourquoi à l'époque des Rose-Croix, on répétait constamment à l'élève : O Homme, tu n'es pas ce que tu es en réalité ; le Christ a dû venir pour se charger de ta mission, pour accomplir ta tâche.

Dans le Faust de Goethe, il y a bien des choses que Goethe lui-même n'a pas comprises et qui viennent de conceptions moyenâgeuses très profondes. Rappelez-vous, mes chers amis, l'évocation par Faust de l'Esprit de la Terre, quand on pense à cette conception médiévale, on ressent profondément ce que dit

cet Esprit de la Terre évoqué par Faust ; qu'« il se soulève et s'abaisse dans l'ouragan de l'action. Naissance et tombeau, un éternel mouvement, une vie ardente »... qu'« il siège devant le métier bruissant du temps et tisse le vêtement immortel de la divinité ». Qui Faust évoque-t-il vraiment ? Goethe, en écrivant le Faust ne l'a certainement pas réalisé dans toute sa profondeur. Mais si nous remontons du Faust de Goethe au Faust médiéval, si nous écoutons ce Faust médiéval qui vivait dans la sagesse des Rose-Croix, nous apprenons que ce Faust médiéval voulait, lui aussi, procéder à une évocation.

Qui donc voulait-il évoquer comme Esprit de la Terre ? Il ne parlait pas d'un Esprit de la Terre, il parlait de l'Homme. Voilà ce qu'était le désir de l'Homme du Moyen Âge : être Homme ; car il ressentait profondément que l'homme terrestre n'est pas l'Homme. Comment peut-on conquérir à nouveau la nature d'homme ? La manière dont Faust est repoussé par l'Esprit de la Terre est un souvenir de la manière dont l'homme dans sa forme terrestre est repoussé par sa propre entité. Et à cause de cela, parce qu'on le concevait ainsi, beaucoup de ces – comment dire ? – de ces conversions au christianisme pendant le Moyen Âge avaient un caractère extrêmement profond : certains hommes en effet, s'efforçaient de retrouver l'humanité perdue, mais ils étaient réduits à désespérer, désespérer avec raison, de pouvoir, au sein de la vie physique terrestre, sentir vivre en eux cette véritable humanité ; et ce point de vue les amenait à s'avouer : « ainsi, l'effort humain vers l'Humanité doit être abandonné, et l'homme terrestre doit laisser au Christ le soin de remplir la mission de la Terre ».

À l'époque à laquelle on concevait encore d'une manière supra-personnelle et personnelle à la fois, les rapports de l'homme aussi bien avec l'humanité elle-même qu'avec le Christ, à cette époque, la connaissance de l'Esprit, la vision de l'Esprit était encore réelle. Elle était encore le contenu d'une expérience. Elle cessa presque complètement de l'être au 15<sup>e</sup> siècle, et alors se produisit ce revirement que personne n'a compris clairement. Mais, mes chers amis, certains savent qu'aux 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> siècles et plus tard encore, il y eut une école très secrète à peine connue du reste du monde, où l'on formait constamment un petit nombre d'élèves et où avant tout, on veillait à ce que soit conservée une tradition tenue pour sacrée. Cette tradition était la suivante : je vais vous l'exposer sous forme de récit.

Supposons qu'un nouvel élève se présente dans ce lieu solitaire en vue de sa préparation. On lui enseignait d'abord sous sa forme réelle, telle que l'avait transmise l'antiquité, le Système dit de Ptolémée, non ce système simpliste que l'on présente aujourd'hui comme quelque chose de dépassé, mais tout autrement. On lui montrait que la terre porte effectivement en elle les forces de déterminer par elle-même son parcours dans l'espace. Et compris d'une manière juste, ce système lui était exposé ainsi, selon le sens même que les anciens lui donnaient : la terre au centre de l'univers et les autres astres circulant à des distances différentes autour de la Terre qui dirige leur mouvement. On disait alors à l'élève : quand on étudie à fond les forces les meilleures de la Terre, on ne peut aboutir à un autre système que celui-ci.

Cependant il n'en est pas ainsi, et il n'en est pas ainsi à cause de la faute de l'homme. À cause de cette faute, la Terre est passée d'une manière illicite sous l'autorité du Soleil et celui-ci est devenu le régent des activités terrestres. C'est ainsi qu'au système cosmique qui devait être donné par les Dieux aux hommes d'après le système antique de Ptolémée où la Terre était au centre du monde, on peut en opposer un autre où le Soleil est au centre, la Terre tournant autour de lui : c'est le système de Copernic. Et l'on confiait à l'élève qu'il y avait là une erreur cosmique, une erreur causée par la faute humaine. Ensuite on résumait pour cet élève ce qu'il devait inscrire profondément dans son âme et dans son cœur : les hommes ont rejeté l'ancien système du Monde et en ont adopté un autre et ils ne savent pas que celui qu'ils tiennent pour juste est le résultat de la faute commise par l'homme. Ce qui n'est que l'expression, la manifestation de la faute humaine, est considéré comme une vérité exacte en face d'une conception fausse. Et qu'est-il arrivé aux Temps Modernes ? disaient les Maîtres à l'élève : La Science s'est avilie à cause de la faute de l'homme. La science est devenue une science du démoniaque.

Jusqu'à la fin du 18<sup>e</sup> siècle où ces choses sont devenues impossibles, il y eut toujours au moins quelques élèves qui reçurent leur nourriture spirituelle de cette connaissance, de cette conception, recueillie par l'âme dans une école solitaire des Rose-Croix. C'est ainsi que Leibniz, le grand philosophe, s'est senti poussé à rechercher ces centres d'enseignement dans lesquels on pouvait encore trouver l'interprétation juste des Systèmes de Copernic et de Ptolémée. Il ne les a pas découverts.

Il faut savoir ces choses pour connaître la nuance exacte du revirement qui s'est produit au cours des derniers siècles dans la conception que l'homme s'est faite de lui-même et de l'univers. C'est parce qu'a disparu le lien vivant que l'homme avait avec lui-même, c'est parce qu'il est devenu un étranger pour lui-même que l'homme s'est asservi à cette raison extérieure qui aujourd'hui est souveraine. Cette raison extérieure est-elle donc une expérience humaine ? Non, car si elle l'était elle ne serait pas dans l'humanité aussi superficielle qu'elle l'est. La raison, au fond, n'est pas liée à la personnalité, à l'homme individuel, elle est presque une convention. Elle ne jaillit pas de l'expérience intime de l'homme, elle vient à lui de l'extérieur. Et comment est-elle devenue quelque chose de si extérieur ?

On le devine, mes chers amis, quand on compare la manière dont Aristote inculquait sa logique à ses élèves (cette logique qui selon l'expression de Kant n'a pas progressé depuis) et la manière dont on l'enseignait au 17<sup>e</sup> siècle. À l'époque d'Aristote la logique avait encore quelque chose de réellement humain. Quand on préparait l'homme à penser logiquement, il éprouvait un sentiment ; le sentiment – pour m'exprimer à nouveau de manière imaginative – qu'il plongeait la tête dans l'eau froide et qu'il devenait ainsi et pour un moment étranger à lui-même ; ou encore, cet autre sentiment qu'Alexandre expliquait à Aristote qui voulait lui exposer la logique : tu comprimes tous les os de ma tête.

C'était l'impression de quelque chose d'extérieur. Au 17<sup>e</sup> siècle, cette impression d'extériorité paraissait toute naturelle : on apprenait comment selon la majeure et la mineure on pouvait trouver la conclusion. On apprenait ce que vous trouvez encore présenté ironiquement dans le Faust de Goethe. « Le premier est ainsi, le deuxième est ainsi, donc le troisième et le quatrième sont ainsi ; et s'il n'y avait pas de premier et de second, il n'y aurait pas de troisième et de quatrième ; et voilà votre Esprit bien dressé et lacé dans des bottes espagnoles. » Qu'on ressente comme Alexandre sa tête comprimée dans ses os, ou qu'on soit étroitement lacé dans des bottes espagnoles à cause du premier, du deuxième, du troisième, du quatrième, c'est là en fin de compte l'image d'un même sentiment.

Ce caractère extérieur de la pensée abstraite on ne le ressentait plus à l'époque où l'on apprenait consciemment la logique dans les écoles. Aujourd'hui, il a plus ou moins disparu : on n'apprend plus la logique dans les écoles d'une façon consciente. C'est à peu près comme si, mes chers amis, il s'était trouvé un temps où les gens par centaines avaient avec enthousiasme endossé le même uniforme conformément à un ordre donné, et qu'ensuite, une époque était venue dans laquelle, sans plus réfléchir, ils l'avaient endossé volontairement. Or quand la logique abstraite a pris le dessus, l'antique connaissance spirituelle cesse de progresser. C'est pourquoi nous la voyons devenir superficielle et prendre la forme que nous trouvons dans les ouvrages d'Éliphas Lévi ou dans les œuvres publiées par Saint-Martin. Ces écrits destinés au public renferment les dernières survivances de l'antique connaissance et de l'antique clairvoyance spirituelles.

Mais que contient un ouvrage tel que celui d'Éliphas Lévi : Dogme et rituel de Haute Magie ? On y trouve d'abord toutes sortes de signes, des triangles, des pentagrammes, etc... ; et, hérités de l'Antiquité, certains textes empruntés à des langues autrefois en usage, l'hébreu entre autres ; on y trouve ce qui auparavant avait été « Vie » mais aussi « Connaissance », ce qui avait pu passer dans les rites et aussi dans les idées des hommes, mais dénaturé, dépourvu de sens d'un côté, et de l'autre, transformé en magie superficielle. Le sens symbolique de tel ou tel signe y devient une spéculation au sujet de laquelle l'homme moderne qui veut être impartial doit admettre qu'il n'y a là rien de sérieux mais des opérations magiques inquiétantes, rattachées à toutes sortes de rites dont la filiation spirituelle est loin d'être claire pour ceux qui en parlent et qui souvent les pratiquent. Des livres de ce genre font toujours allusion à ce qui dans les temps anciens était compris et intérieurement vécu par la connaissance, mais qui, à l'époque où Éliphas Lévi par exemple écrivait ses ouvrages, ne l'était plus du tout.

En ce qui concerne Saint-Martin, j'en ai déjà parlé dans le Goethéanum (Voir : Études sur Goethe dans « l'Entourage spirituel de Goethe et le présent »). Et nous voyons alors que se heurtait à la plus complète incompréhension, ce qui faisait autrefois partie intégrante de la vie de l'âme et de l'Esprit mais qui ne pouvait s'y maintenir. Il est très vrai, très exact, que du 15<sup>e</sup> jusque dans les 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles ce qui fut une aspiration générale vers le divin s'est manifesté dans le sentiment. Il y a là des choses très belles, merveilleusement belles, sublimes, et surtout, ce qu'on



remarque trop peu aujourd'hui, un souffle réellement enchanteur de Spiritualité. Mais à côté de tout cela commence à poindre un germe –, qui va en se desséchant –, d'incompréhension à l'égard des anciennes vérités spirituelles. Simultanément augmente l'incapacité d'accéder à l'Esprit de la manière qui conviendrait à l'époque.

On peut trouver des hommes qui au 18<sup>e</sup> siècle parlent d'une destruction de tout ce qui est humain et de l'approche d'un redoutable matérialisme. Souvent ce que disent ces hommes du 18<sup>e</sup> siècle paraît s'appliquer aussi à notre époque ; et pourtant cela ne s'applique pas, cela ne convient plus aux deux derniers tiers du 19<sup>e</sup> siècle. Car ce caractère démoniaque que le 18<sup>e</sup> siècle considérait encore avec ce que j'appellerai une certaine horreur – est devenu au 19<sup>e</sup> siècle quelque chose de tout à fait normal. On n'avait pas la force de se dire : « Copernic c'est très beau ; mais une conception qui n'a pu naître que parce que l'homme n'est pas devenu sur la terre ce qu'il aurait dû y devenir, nous choque. Nous sommes accablés à la pensée que la terre est restée sans régent et que la souveraineté est passée au « Prince illégitime » du Monde ! (le mot revient constamment au Moyen Âge), c'est pourquoi le Christ a quitté le Soleil pour s'unir au destin de la Terre.

En fait ce n'est qu'à la fin du 19<sup>e</sup> siècle qu'il est devenu à nouveau possible de projeter sur ces choses une clarté humaine de source originelle. Ce n'est devenu possible qu'à l'époque de Michaël : nous avons souvent parlé de son début et de son caractère. Mais il y a des tâches liées à cette époque michaëlique qui pourront maintenant être indiquées après l'exposé fait à Noël et depuis, du développement de la vision de l'Esprit au cours des différents siècles.

## TREIZIÈME CONFÉRENCE

*Dornach, 12 janvier 1924*

Nous avons vu comment l'antique savoir acquis par l'humanité grâce à une clairvoyance instinctive sombra peu à peu dans une sorte de crépuscule. Il est extrêmement difficile de trouver encore quelques traces de cet antique savoir en particulier après le 18<sup>e</sup> siècle car comme je vous l'ai dit : ce qui s'est conservé ou plus exactement ce qui apparaît et qui est nouveau, c'est l'observation extérieure de la nature et la logique, cet enchaînement de pensées abstraites. Or ni l'observation extérieure au moyen des sens, ni l'enchaînement purement logique des pensées abstraites ne permettent de jeter le pont qui mène de l'homme à la réalité vraie. Mais par une certaine survivance des traditions, jusque dans les temps les plus récents, on peut même dire jusqu'au milieu du 19<sup>e</sup> siècle, bien des choses de l'ancien savoir se sont conservées ; et pour que dans les études que nous nous proposons de faire et qui seront importantes, notre âme puisse adopter une attitude juste, je voudrais aujourd'hui dire encore quelques mots de certaines notions qui, même dans la première moitié du 19<sup>e</sup> siècle, étaient les derniers vestiges de l'antique savoir.

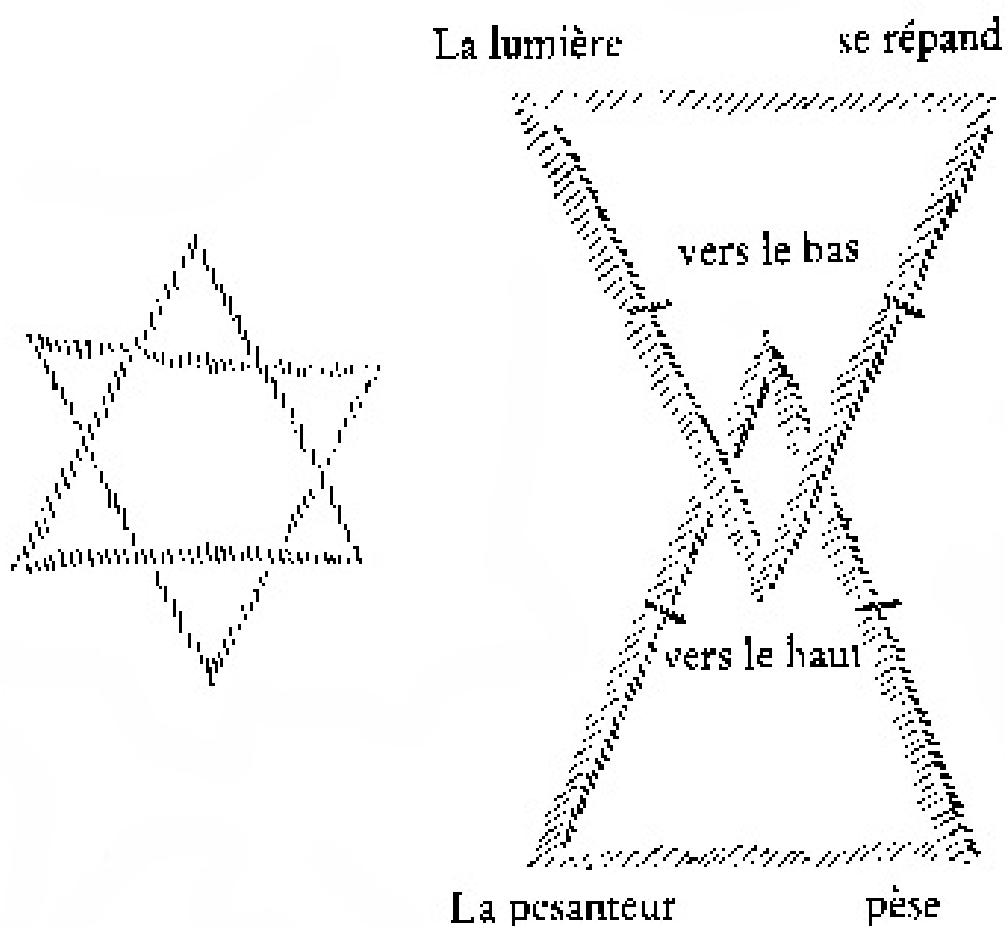
Je vous raconte ces choses pour que vous voyiez comment, à une époque encore relativement récente, la façon de penser des hommes était cependant tout autre qu'elle ne l'est actuellement, mais, je le répète, il est extrêmement difficile de s'en faire une idée car, comme je vous l'ai dit, il n'y a guère que quelques hommes vivant très isolés et n'ayant qu'un tout petit cercle d'élèves qui aient, dans le secret le plus absolu, continué cet antique savoir sans en comprendre eux-mêmes toute la profondeur. On doit l'admettre aussi pour une époque un peu plus ancienne, car il est tout à fait certain que la personnalité que vous connaissez sous le nom de Faust aussi bien que celle qui vous est connue sous le nom de Paracelse, sont entrées pendant leurs voyages, en contact avec des solitaires de ce genre – on pourrait dire : avec des ermites retirés dans les grottes de l'âme – qui leur ont appris bien des choses qu'ils élaborèrent ensuite grâce à une faculté intérieure qui était d'ailleurs chez eux plutôt instinctive.

Ce que je veux vous raconter maintenant existait encore dans les premières décades du 19<sup>e</sup> siècle, et à nouveau dans ce qu'on peut appeler, si l'on veut, une « école », une école très secrète de l'Europe Centrale. Là, dans un tout petit cercle d'élèves se donnait un enseignement très approfondi sur l'homme. Il y a déjà longtemps que par une voie spirituelle, j'ai eu connaissance de l'existence de cette petite communauté à un certain endroit de l'Europe Centrale. Je précise que c'est par une voie spirituelle que je l'ai connue ; je n'aurais pas pu l'observer dans le monde physique car au moment où elle existait je n'étais pas dans le monde physique. C'est spirituellement que j'ai connu l'existence de cette petite communauté.

Je ne parlerais pas de ce qu'on y enseignait si l'essentiel de ce qui restait caché

là ne s'était révélé, par surcroît, à ma propre recherche spirituelle, si je n'avais pour ainsi dire moi-même retrouvé le fait. Car ce n'est qu'en la redécouvrant qu'on prend une attitude juste à l'égard de cette immense sagesse qui s'est conservée depuis les temps anciens. Et de la petite communauté dont je voudrais parler, une tradition remonte à travers le cours de l'histoire, à travers tout le Moyen Âge jusque dans l'Antiquité, jusqu'à l'époque que je vous ai décrite à Noël, jusqu'à l'époque d'Aristote ; tradition qui toutefois n'est pas venue directement de Grèce mais en passant par l'Asie où Alexandre l'avait portée.

Là, dans cette petite communauté se donnait encore un enseignement très pénétrant et très précis concernant deux facultés humaines. On pouvait y observer comment un Maître véritable et accompli – on peut déjà dire : un occultiste, expliquait à ses élèves qu'au premier abord, on ne pouvait rien tirer des symboles antiques de formes géométriques comme celui que je dessine, orné de mots hébreux à chaque extrémité.



Et les élèves de ce Maître savaient grâce à son enseignement que ce que dit par exemple Éliphas Lévi n'est que pur verbiage. Car ils apprenaient encore qu'on ne découvre le sens exact de ces symboles qu'en les retrouvant dans la nature de l'organisation humaine.

Un symbole surtout jouait un grand rôle dans cette communauté. Vous l'obtenez quand vous séparez les deux parties du sceau de Salomon ; et quand vous étirez un triangle vers le bas et l'autre vers le haut. Dans cette petite

communauté, ce symbole jouait encore au 19<sup>e</sup> siècle un rôle important. Le Maître faisait prendre à ses élèves une attitude précise : il leur faisait prendre une attitude qui pour ainsi dire, reproduisait ce symbole : il leur faisait écarté les jambes et lever les bras. En prolongeant les lignes des bras vers le bas, et celles des jambes vers le haut, les quatre lignes ainsi obtenues et accentuées dans le dessin, apparaissaient dans l'organisme humain. Cette ligne (voir dessin) réunissait les pieds, celle-là, les mains en haut ; les deux autres étaient saisies par la conscience comme de véritables lignes de force ; en même temps l'élève se rendait compte que les courants en quelque sorte électro-magnétiques passaient de l'extrémité des doigts de la main gauche à ceux de la droite, ainsi que du pied gauche au pied droit, si bien que les deux triangles emboîtés l'un dans l'autre étaient inscrits dans l'espace par l'organisme humain lui-même.

Ensuite l'élève devait apprendre à ressentir ce que contiennent ces mots : « La lumière se répand vers le haut, la pesanteur tend vers le bas ». Les élèves devaient l'éprouver au cours d'une profonde méditation faite dans l'attitude que j'ai décrite : Et peu à peu le Maître arrivait à pouvoir leur dire : maintenant vous allez faire une expérience qui a toujours été pratiquée dans les Anciens Mystères. Et ils faisaient l'expérience vivante et réelle de la moelle présente dans les os de leurs bras et de leurs jambes ; ils se sentaient vivre dans l'intérieur de leurs os. Voyez-vous, mes chers amis, on peut encore ressentir ces choses quand on établit une relation entre ce que j'ai dit hier et ce que je vous dis maintenant. Hier je vous ai dit, que l'homme quand il se borne à la pensée devenue au cours des temps la pensée courante, quand il se borne à une pensée purement abstraite, reste extérieur, étranger, pour ainsi dire, à lui-même. C'est exactement le contraire qui se produit quand surgit la conscience de l'intérieur des os.

Il y a encore une autre chose qui peut vous conduire à comprendre ceci : voyez-vous, quelque paradoxal que cela puisse vous paraître, je dois pourtant dire qu'un livre comme « La Philosophie de la liberté » ne peut être compris par la seule logique mais doit être saisi par l'homme tout entier. Et en fait ce qui dans « La Philosophie de la liberté » concerne l'activité de la pensée, ne sera pas compris si l'on ignore que l'homme fait l'expérience de la pensée au moyen de la connaissance intérieure, de la sensation intérieure de son squelette. Ce n'est pas avec son cerveau, mais en réalité avec son squelette que l'on pense, quand la pensée suit des lignes rigoureuses.

Quand la pensée devient concrète, comme c'est le cas dans la « Philosophie de la liberté », elle pénètre dans l'homme tout entier. Mais les élèves de ce Maître allaient plus loin encore et apprenaient à ressentir l'intérieur même des os. Ils ont ainsi réalisé une dernière fois l'expérience vivante fréquemment pratiquée dans les écoles antiques de mystères : vivre le symbole, en transformant en symbole leur propre organisme. Car ce n'est qu'ainsi qu'on peut ressentir et vivre réellement le symbole – vouloir expliquer un symbole est quelque chose d'absurde, et toutes les spéculations raffinées sur les symboles sont absolument dénuées de sens. L'attitude juste à leur égard consiste à les réaliser et ainsi à les

vivre ; de la même manière, on ne doit jamais interpréter abstraitement les fables, les légendes, ni les contes, mais s'identifier à leurs héros. Il existe toujours en l'homme quelque chose qui lui permet de se mettre à la place de tous les personnages d'un conte et de s'unir étroitement aux faits. Ainsi en est-il de ces symboles vrais, nés de la connaissance spirituelle de l'ancien temps. Pour ce symbole je vous ai traduit les mots.

Naturellement pour les temps modernes, on a plus ou moins tort de reproduire ainsi des mots hébreux qui ne sont plus tout à fait compris : car l'homme n'en est alors pas intérieurement vivifié, il ne vit pas le symbole, mais il est disloqué ; c'est comme si on lui avait brisé les os. Et c'est aussi ce qui arrive, spirituellement bien sûr, quand on prend au sérieux des ouvrages comme ceux d'Éliphas Lévi. Ces élèves apprenaient donc à connaître l'intérieur de leurs os. Mais quand on commence à faire cette expérience vivante de l'intérieur des os, on n'est plus dans l'homme.

Si vous teniez votre index à 40 centimètres en avant de votre nez, et que vous le considériez comme un objet quelconque, cet objet ne serait plus en vous ; ce dont vous faites ainsi l'expérience à l'intérieur de vos os, n'est pas davantage en vous – vous allez vers l'intérieur, mais vous sortez de vous-même – vous sortez vraiment de vous-même. Et sortir ainsi de soi-même, aller vers les Dieux, aller dans le Monde Spirituel, c'est ce que les élèves de cette petite école ignorée apprenaient à comprendre grâce à ce symbole ; car il leur révélait les lignes qui furent tracées par les Dieux pour constituer le monde, et celles qui du côté des hommes, et à travers eux, conduisent aux Dieux.

Alors, le Maître condensait l'expérience vécue par les élèves en une phrase paradoxale qui naturellement paraîtrait risible à bien des hommes d'aujourd'hui mais qui – vous le reconnaîtrez d'après ce que je vous ai dit – contient une profonde vérité ;

Regarde le squelette,

et tu verras la mort.

Regarde à l'intérieur des os,

et tu verras celui qui éveille,

celui qui éveille l'homme à l'Esprit, l'être qui relie l'homme au monde des Dieux.

À cette époque et sur cette voie on n'arrivait pas à grand-chose, mais à quelque chose cependant. Quelques-uns des enseignements sur l'évolution de la Terre à travers diverses métamorphoses étaient accessibles aux élèves. Précisément parce qu'ils pouvaient s'introduire dans cette nature spirituelle de l'homme, ils apprenaient à remonter dans les temps atlantéens et même au-delà. En fait une

grande partie de ce que les gens se racontaient sur l'évolution terrestre et qui à cette époque ne fut ni écrit, ni imprimé, provenait de ces investigations. Ce fut là un des enseignements donnés dans cette école, il y en eut un autre également intéressant. Il consistait à faire constater pratiquement la supériorité de l'homme sur les animaux.

On pourrait dire que ce qu'on utilise à toutes sortes de fins si prisées aujourd'hui était encore connu presque en plein 19<sup>e</sup> siècle de ces hommes qui s'appuyaient sur de bonnes vieilles traditions. Les hommes sont aujourd'hui très fiers de posséder des chiens policiers qui peuvent repérer les traces de toutes sortes de délits. – Autrefois on ne les utilisait pas ; mais, ce flair des chiens, on le connaissait encore mieux qu'on ne le fait aujourd'hui.

On savait que l'homme est environné d'une substantialité plus fine que celle qu'on peut voir ou percevoir par l'odorat, et que le Monde a aussi son fluide subtil ; on identifiait donc tout cela à un ensemble de courants de chaleur, différenciés, et reliés à toutes sortes de courants considérés comme électromagnétiques, on faisait un rapprochement entre le flair des chiens et ces courants et l'on faisait remarquer aux élèves de la petite école dont je vous parle que la même chose se produisait pour d'autres animaux. On leur faisait remarquer à quel point la perception de ce fluide subtil présent dans le monde était répandue dans le règne animal. Et on leur montrait alors que ce que les animaux dirigent vers le bas, vers la matière, chez l'homme se développe vers le haut dans le domaine de l'âme.

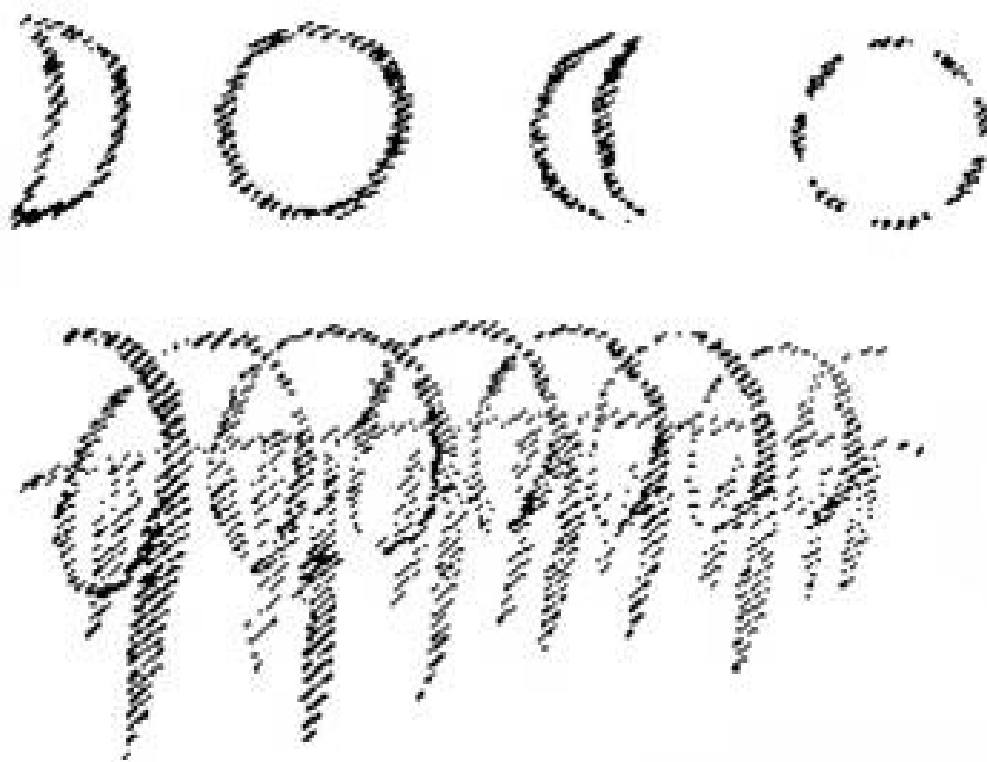
Voyez-vous, ce qu'on enseignait dans cette petite école est vraiment du plus haut intérêt. On l'enseignait à l'aide d'observations anatomiques externes, mais on pensait à des choses très profondément spirituelles... on disait à l'élève : tu vois que l'homme est un microcosme ! Son organisation reproduit tout ce qui existe déjà dans l'édifice cosmique.

Ce n'étaient pas seulement les processus qui se déroulent en lui qui faisaient considérer l'homme comme un microcosme, un petit monde. On rapportait bien des choses, bien des formes qui existent en lui à des phénomènes du monde extérieur. Ainsi, on s'appliquait à observer très attentivement comment la lune passe du premier quartier à la pleine lune, au dernier quartier, à la nouvelle lune... comment elle passe par 28 à 30 phases. Ces aspects successifs que prend la lune, on l'observait dans le Cosmos.

On suivait du regard ce cours de la lune ; on voyait comment au cours de son déplacement, son disque prend de 28 à 30 formes successives et l'on comprenait alors pourquoi dans son épine dorsale, l'homme a de 28 à 30 vertèbres et comment, dans l'embryon humain, la colonne vertébrale se forme en rapport avec les mouvements et les forces de la lune. Les mouvements mensuels de la lune, on les retrouvait dans la formation de la colonne vertébrale, et quand les nerfs de celle-ci, ses 28 à 30 nerfs, se déploient dans tout l'organisme on voyait dans ces 28 à 30 nerfs la reproduction des courants que la lune au cours des différentes phases

de sa révolution envoie constamment sur la terre ; dans la forme, même de la colonne vertébrale dans la succession des vertèbres, on voyait l'action des courants lunaires.

Bref, dans l'ensemble de l'épine dorsale et des nerfs qui s'en détachent, dans tout ce que l'homme porte en lui, on voyait ce qui unit chacun au Cosmos, ce qui le relie au Cosmos en une vivante relation. Tout ce que je viens de vous expliquer on l'enseignait donc aux élèves. Puis, on leur faisait remarquer autre chose ; on leur disait : observe le nerf optique, remarque comment il se prolonge du cerveau jusque dans l'œil et comment il s'y divise en filaments très fins. Quel est leur nombre ? Le nombre de ces filaments du nerf optique qui pénètrent à l'intérieur de l'œil est à nouveau le même que celui des nerfs qui partent de l'épine dorsale : 28 à 30. Si bien qu'une sorte de petite épine dorsale part du cerveau et par le nerf optique pénètre dans l'œil.



C'est ainsi, disait le Maître à ses élèves, que l'homme a reçu des Dieux qui, à l'origine, ont formé son existence, cette ramification en 30 courants du système nerveux de son épine dorsale ; mais c'est lui-même qui, en regardant l'aspect sensible du monde, en a créé une reproduction dans son œil ; à la partie antérieure de sa tête il a créé une image de ce que les Dieux avaient fait de lui.



Ensuite on attirait l'attention de l'élève sur la relation qui existe entre l'épine dorsale et la lune. Mais d'autre part on constatait, qu'à cause du rapport particulier de la lune au soleil, l'année se divise en 12 mois, et que du cerveau humain, 12 nerfs partent vers les différentes parties de l'organisme : les 12 nerfs cervicaux les plus importants. À ce point de vue encore, dans l'agencement de sa tête l'homme reproduit la relation du soleil avec la lune : il est un microcosme. Dans sa conformation même se marque cette imitation de ce que sont en dehors les phénomènes du Cosmos.



L'attention de l'élève était alors ramenée à ce fait que dans sa tête, par le nerf optique, par les trente filaments du nerf optique, il reproduisait l'organisation lunaire de son épine dorsale. Du cerveau partent 12 nerfs. Mais voilà que, de nouveau, quand on étudie tout spécialement cette partie du cerveau d'où le nerf



olfactif se détache pour aller vers le nez, on constate que cette petite partie du cerveau reproduit le cerveau tout entier. Comme le système nerveux de l'épine dorsale se retrouve dans l'œil, de même le cerveau tout entier se retrouve dans l'organe de l'odorat ; car ce sont 12 cordons nerveux que le nerf olfactif dirige vers le nez. Si bien que l'homme, à la partie antérieure de son épine dorsale et de sa tête, porte en réalité un petit homme (voir dessin ci-dessous).



Mais on précisait à l'élève que ce petit homme n'est qu'indiqué dans l'anatomie. Les choses s'atrophient et seul un examen anatomique minutieux peut déceler le fait. Les choses s'atrophient mais elles sont là : c'est d'ailleurs pourquoi leur forme apparaît si nettement dans le Corps astral. Et c'est parce qu'autrement elles restent à l'état d'ébauches que, dans la vie ordinaire l'homme ne peut en disposer, mais il peut apprendre à en disposer. Et comme on l'avait fait pour l'intérieur des os, on engageait l'élève à ressentir intensément, à vivre cette partie de son corps.

Vous le voyez : quelque chose d'autre intervient là, quelque chose qui est certainement bien plus proche de la conception occidentale que ce qu'on va si fréquemment chercher en Orient. L'Orient connaît aussi cette concentration sur la racine du nez, sur un point placé entre les deux sourcils. L'endroit seul est indiqué alors qu'en vérité il s'agit d'une concentration sur le petit homme qui existe là, à l'intérieur, et qu'on perçoit astralement. En fait la méditation est conçue de telle sorte qu'on évoque quelque chose comme un petit homme intérieur, comme un embryon d'homme en formation. L'élève de cette petite école a bien reçu pour instruction, d'évoquer dans une pensée fortement concentrée, une sorte de formation embryonnaire d'un petit homme.

Ainsi se formait chez les élèves doués de la faculté nécessaire, la fleur de lotus à deux pétales. On leur disait alors : l'animal oriente son flair, l'abaisse vers ce qui est fluide électro-magnétique imprégné de chaleur. L'homme, lui, agit sur ce qui est à la racine du nez et qui semble n'être que le sens olfactif, mais où intervient aussi l'activité du sens visuel et il le forme dans l'astral. De ce fait il ne se borne pas à suivre le fluide mais il devient capable de provoquer un échange continu avec la lumière astrale et de percevoir au moyen de la fleur de lotus à deux pétales ce que l'homme inscrit continuellement pendant sa vie dans cette lumière astrale. Le chien ne flaire que ce qui est resté, ce qui est là. L'homme procède autrement : quand sa fleur de lotus entre en mouvement, alors même qu'il ne peut s'en servir pour percevoir, il inscrit sans cesse dans la lumière astrale tout ce qu'il y a dans sa pensée : cela lui donne alors la faculté de suivre, de percevoir ce qu'il écrit, et autre chose aussi, c'est-à-dire la vraie différence entre le Bien et le Mal.

Il restait donc encore des échos de ces trésors de sagesse primordiale dont les rudiments étaient enseignés d'une façon pratique. Et cela nous montre tout ce qui s'est perdu sous l'influence des courants matérialistes qui se sont si puissamment imposés vers le milieu du 19<sup>e</sup> siècle ; car des choses comme celles que je vous ai indiquées ont été ressenties et connues, du moins jusqu'à un certain degré, dans certains cercles vivant évidemment très isolés, à la manière des ermites. C'est de cette source que, dans les domaines les plus variés, des connaissances se sont répandues, auxquelles, par la suite, on ne prêta plus guère d'attention mais auxquelles aujourd'hui bien des hommes aspirent. Cependant à cause des méthodes grossières qui règnent actuellement, ces connaissances ne sont plus accessibles à un savoir extérieur.

Or un enseignement tout à fait précis se rattachait à ce que, dans ce petit cercle, le Maître communiquait de cette manière à ses élèves. On exposait clairement à l'élève que lorsqu'il utilisait l'organe qui est celui de l'odorat élevé dans la lumière astrale, il apprenait à connaître la vraie substantialité de toutes choses, la vraie *matière*. Et quand il apprenait à connaître l'intérieur de son système osseux et, grâce à cela, la géométrie cosmique dans toute sa réalité, la manière dont les Dieux impriment le dessin des forces dans le monde, il apprenait en fait à connaître ce qui produit les *Formes*. Par conséquent, si tu veux connaître la matière d'un quartz, disait-on à l'élève, contemple-le avec la fleur de lotus à deux pétales.

Si tu veux connaître la forme de son cristal, comment la matière prend forme, tu dois comprendre cette forme à partir du Cosmos grâce à ce que tu peux ressentir quand tu pénètres de manière vivante à l'intérieur de ton système osseux. Ou bien on disait à l'élève : quand tu utilises l'organe de ta tête, tu peux apprendre comment une plante élabore les substances. Quand tu apprends à vivre à l'intérieur de ton système osseux, tu apprends comment une plante croît, pourquoi ses feuilles ont telle ou telle forme, telle ou telle disposition sur la tige, pourquoi ses fleurs s'épanouissent de telle ou telle façon.

Ainsi tout ce qui est forme devait être compris d'une façon et tout ce qui est

matière, d'une autre. – Et il est vraiment intéressant, quand on remonte à Aristote, de voir que dans tout ce qui existe, il distinguait la *forme* et la *matière*. – Mais plus tard on l'enseigne de manière purement abstraite ; et, dans le courant qui passa de Grèce en Europe, l'abstraction est telle que la lecture des livres qui traitent de ces choses au Moyen Âge est déjà désespérante. Pour ce qui est des Temps Modernes, ce n'est pas seulement désespérant, c'est à se casser la tête contre les murs quand on voit comment tout cela est exposé. Mais si l'on remonte à Aristote lui-même on découvre que chez lui les formes nous ramènent vraiment à cette expérience (mais après avoir fait le détour par l'Asie), à cette vision vraiment intérieure des choses qui permet à la tête de voir dans ces choses ce qu'il appelle la matière.

Cette connaissance interne de ce qu'on enseignait en Grèce sous le nom de Philosophie, cette connaissance selon la chronique de l'Akasha nous oriente vers quelque chose que, naturellement, je n'ai pu signaler dans mes « Énigmes de la Philosophie » que d'une manière tout extérieure ; j'y expose ce qu'Aristote pensait en réalité : chez l'homme, la forme et la matière s'interpénètrent ; la matière est forme, la forme est matière. Vous pouvez trouver cela dans ma description de l'Esprit dans « Énigmes de la Philosophie ». Toutefois, Aristote l'enseignait encore tout autrement. Il disait : quand on aborde le minéral on ressent d'abord la *forme* par l'expérience vivante de l'intérieur des os du bas de la jambe et on ressent la *matière* par l'organe de la tête ; tous deux sont loin l'un de l'autre. L'Homme sépare ainsi nettement la forme et la matière, c'est-à-dire, dans le règne minéral, la cristallisation.

Mais quand il observe la plante, il saisit la forme par l'expérience vivante de l'intérieur de l'os de sa cuisse, et la matière, toujours par le même organe de la tête : la fleur de lotus à deux pétales. Les deux organes de perception sont déjà plus rapprochés. Et si l'homme étudie l'animal, il saisit la forme avec l'intérieur de l'os de l'avant-bras, la matière toujours avec l'organe de la tête ; donc par des organes très voisins. Enfin si l'homme veut connaître l'homme lui-même, il doit pour ce qui est de sa forme avoir recours à l'intérieur de la partie supérieure de son bras qui, par le détour de l'instrument du langage, se relie au cerveau même. J'ai souvent parlé de cela dans mes introductions à l'eurythmie. – Là, se rejoignent la fleur de lotus à deux pétales et ce qui de l'intérieur du bras proprement dit va vers le cerveau. Et notamment dans le langage, l'homme connaît un autre homme d'une manière vivante, non plus comme divisé en « forme et contenu » mais comme une unité dans laquelle forme et contenu se confondent.

Voyez-vous, cet enseignement se donnait encore d'une manière très concrète au temps d'Aristote. Et, je vous l'ai dit, on en trouve encore des traces jusqu'au 19<sup>e</sup> siècle. Ensuite un véritable abîme se creuse, mes chers amis. Au fond, ces choses se sont tout à fait perdues vers la 40<sup>e</sup> année du 19<sup>e</sup> siècle et l'abîme persiste jusqu'à la fin du 19<sup>e</sup> siècle où grâce à l'ère de Michaël les choses ont pu être retrouvées. Mais en franchissant cet abîme, les hommes franchissent réellement un seuil. Et sur ce seuil se tient un gardien. L'humanité qui passait devant lui entre les années

1842 et 1879 ne pouvait pas en même temps le remarquer. Mais, pour son salut, elle doit désormais jeter un regard en arrière et tenir compte de lui. Car ne pas le remarquer et continuer à vivre dans les siècles qui viennent sans tenir compte de lui, conduirait l'humanité aux plus extrêmes désastres.

## QUATORZIÈME CONFÉRENCE

*Dornach, 13 janvier 1924*

L'ère michaëlique dans laquelle le monde est entré depuis déjà le dernier tiers du 19<sup>e</sup> siècle et dans laquelle les hommes devraient entrer de plus en plus consciemment, se distingue très nettement des périodes michaëliques précédentes. L'évolution de l'humanité sur la Terre, la vie humaine, est divisée en périodes pendant lesquelles interviennent successivement les sept grands Esprits Archangéliques de telle sorte que après une période déterminée, la direction mondiale revient de Gabriel à Uriel, à Raphaël à Michaël, etc... Mais notre période est essentiellement différente de la précédente période à direction michaëlique. Cela tient à ce que depuis le premier tiers du 15<sup>e</sup> siècle l'homme se trouve vis-à-vis du monde spirituel dans un rapport qui n'avait jamais existé auparavant. À cette situation vis-à-vis du monde spirituel correspond aussi une relation toute spéciale avec l'Esprit qui dirige le destin des hommes et que l'on peut désigner de l'antique nom de Michaël.

Ce que je vous ai décrit sous le nom de mouvement des Rose-Croix – je vous l'ai fait remarquer – a dévié dans les directions les plus variées vers la charlatanerie, et la majeure partie de ce qui est parvenu à l'humanité sous ce nom n'est que charlatanisme. Mais comme je l'ai exposé ailleurs il a bien existé une individualité que l'on peut désigner par le nom de Christian Rosenkreuz. Ce fut pour ainsi dire un précurseur, dans la manière dont, au début d'une nouvelle phase de la vie de l'humanité, un esprit éclairé, un esprit en quête de la Connaissance peut entrer en relation avec le monde spirituel.

On pourrait dire qu'il était réservé à Christian Rosenkreuz de poser au sujet de l'existence les questions les plus diverses, les plus hautes qu'on puisse concevoir, les plus énigmatiques, d'une manière entièrement nouvelle comparée aux expériences antérieures des hommes. Car, voyez-vous, mes chers amis, au moment où apparaît la Rose-Croix et, avec elle, ce qu'on a appelé plus tard l'aspiration faustienne, cette aspiration qui dirigeait la pensée humaine vers le monde spirituel, surgissait d'autre part la science abstraite et naturaliste. Et les porteurs de ce nouveau courant de l'Esprit, les plus dignes de ce nom évidemment, un Galilée, un Giordano Bruno, un Copernic, un Képler, avaient une attitude toute différente de celle des hommes qui voulaient conserver une connaissance vraie et non une connaissance purement formelle et abstraite. Ces derniers remarquaient en effet dans leur propre condition humaine, combien l'époque et avec elle, la relation des Dieux avec l'humanité, avaient changé.

On peut dire que, jusqu'aux 12<sup>e</sup>, 13<sup>e</sup> siècles, d'une manière rudimentaire, mais qui était encore très nette jusqu'au 4<sup>e</sup> siècle après J.-C., l'homme pouvait extraire de lui-même des connaissances réelles sur le monde spirituel. En pratiquant les exercices en usage dans les Anciens Mystères, il pouvait dégager de son propre être les secrets de l'existence. Et il est exact que dans cette humanité plus ancienne

les initiés tiraient des profondeurs de leur âme ce qu'ils avaient à dire aux hommes, et l'amenaient à la surface de leur pensée, dans le monde de leurs idées. Ils avaient conscience qu'ils faisaient jaillir leurs connaissances de l'intérieur même de l'âme humaine. Les exercices pratiqués avaient pour but de frapper l'âme au plus haut degré et de lui imposer des expériences, que la vie ordinaire ne comporte pas. C'est ainsi qu'en quelque sorte les secrets du monde des Dieux jaillissaient du fond même de l'âme humaine.

Mais ces secrets qu'il extrait de son propre être, pendant qu'il les dégage ainsi du fond de lui-même, l'homme ne peut en même temps les contempler. Au temps de l'antique clairvoyance instinctive on avait contemplé les Mystères du Monde ; l'imagination les contemplait, l'inspiration les entendait ; on s'unissait à eux par l'intuition. Mais rien de cela n'est possible quand l'homme se trouve pour ainsi dire complètement seul. C'est aussi impossible que de dessiner un triangle si l'on n'a pas de tableau. Le triangle que je dessine au tableau me rend sensible ce qui en moi est purement spirituel ; je veux dire que le triangle lui-même et les lois du triangle sont en moi ; mais je trace le triangle sur le tableau ; de cette façon j'apprends à connaître ce qui en réalité est en moi, mais c'est une reproduction extérieure ; quand il s'agit comme dans les anciens Mystères de tirer de l'être humain lui-même des connaissances réelles, ces connaissances doivent en quelque sorte être inscrites quelque part. Elles doivent notamment être enregistrées, pour pouvoir être vues, dans ce que depuis l'antiquité on appelle la lumière astrale, dans la fine substance de l'Akasha. Là tout devra s'inscrire ; mais il faut pour cela pouvoir développer la faculté d'inscrire dans la lumière astrale. Et au cours de l'évolution humaine cette faculté a dépendu de différentes choses.

Je vais d'abord négliger les tout premiers temps. De la première époque post-atlantéenne, l'époque proto-hindoue, je ne parlerai pas : la chose était alors un peu différente. Mais je veux commencer avec l'époque proto-perse telle que je l'ai décrite dans « La Science Occulte ». Il y avait alors une clairvoyance instinctive, il y avait des connaissances sur le monde spirituel divin, qui pouvaient être inscrites dans la lumière astrale ; et l'homme pouvait les contempler parce que la terre, la terre solide, servait de réflecteur. L'inscription se fait naturellement par les organes spirituels, mais ceux-ci ont besoin de quelque chose qui la réfléchisse : ce n'est pas sur la terre, cela va sans dire, qu'est inscrit ce qu'on voit de cette manière ; c'est inscrit dans la lumière astrale, mais la terre fournit la résistance qui permet la réflexion. Et c'est parce qu'à l'époque proto-perse la résistance de la terre pouvait être perçue par ceux qui recherchaient la connaissance que ces connaissances qu'ils tiraient du fond de leur être pouvaient aussi devenir des visions.

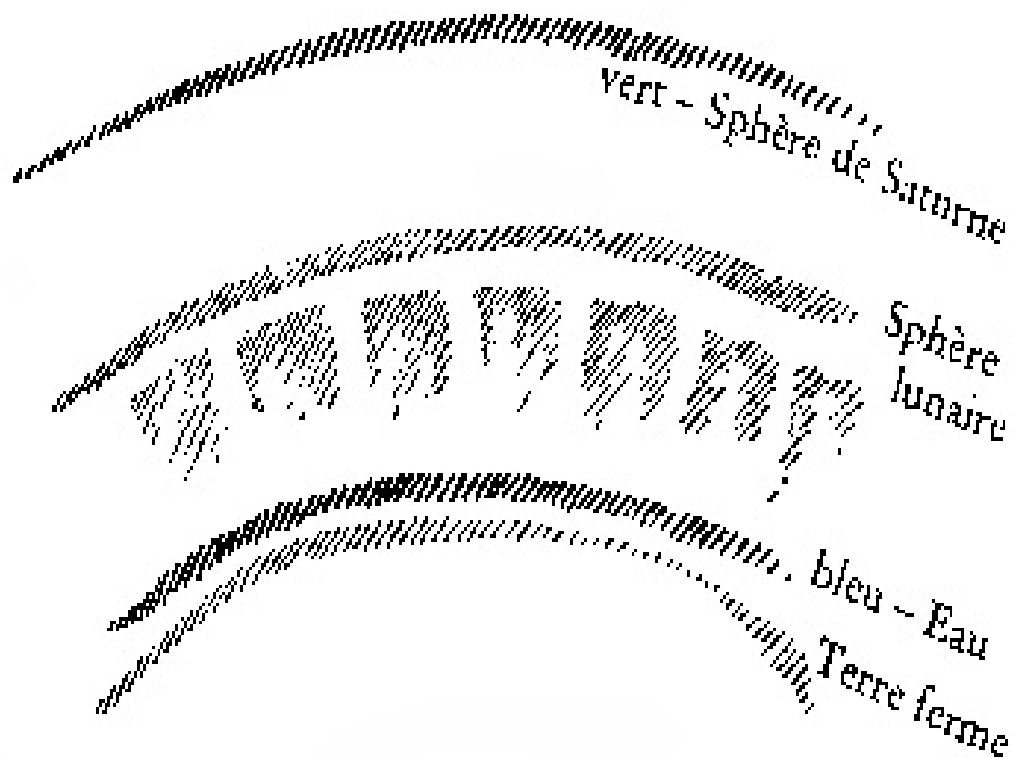
À l'époque suivante, l'époque égypto-chaldéenne, les connaissances tirées du fond d'eux-mêmes, de leur âme, par les initiés, s'inscrivaient dans la lumière astrale grâce à l'élément liquide. Faites-vous de cela une idée juste. L'initié de l'époque perse dirigeait son regard sur la terre solide et partout où se trouvaient des plantes, des roches, la lumière astrale lui renvoyait sa propre vision. L'initié de

l'époque égypto-chaldéenne regardait dans la mer, dans les fleuves, il regardait aussi dans la pluie qui tombe, dans le brouillard qui monte. Dans les fleuves, dans la mer, il contemplait les secrets permanents. Les secrets qui concernent ce qui est éphémère, une création divine transitoire, il les contemplait dans la pluie et le brouillard. Rendez-vous bien compte que la manière banale, prosaïque dont nous percevons aujourd'hui la pluie et le brouillard n'était pas celle des Anciens. La pluie et le brouillard disaient beaucoup de choses aux Anciens : ils leur dévoilaient les secrets des Dieux.

Et dans la période gréco-latine les visions montaient dans l'air comme une « Fata Morgana ». Le Grec voyait aussi son Zeus, ses Dieux dans la lumière astrale, mais il avait le sentiment que la lumière astrale lui reflétait les Dieux dans certaines conditions. C'est pourquoi il installait ses Dieux en des lieux où justement l'air pouvait offrir une résistance adéquate à l'inscription dans la lumière astrale. Et cela dura jusqu'en plein 4<sup>e</sup> siècle après J.-C.

Dans les œuvres des premiers pères de l'Église, notamment des pères grecs, bien des passages peuvent encore nous fournir la preuve qu'ils voyaient dans la lumière astrale cette Fata Morgana de leurs propres visions grâce à la résistance de l'air, et qu'ils avaient ainsi une notion claire du fait que, s'élevant du fond même de l'homme grâce à la nature, le verbe divin, le Logos se manifestait. Ensuite cela s'affaiblit de plus en plus ; on en trouve encore des échos chez quelques hommes particulièrement doués jusque dans les 12<sup>e</sup> et 13<sup>e</sup> siècles. Mais quand survint la connaissance abstraite, quand vint le temps où les hommes en furent réduits à l'enchaînement logique des pensées et aux données de l'observation sensorielle, la terre, l'eau, l'air cessèrent de réfléchir la lumière astrale ; seul put le faire l'éther de chaleur. Voyez-vous, mes chers amis, ils ne savent naturellement pas, ceux qui se fient entièrement aux pensées abstraites, que ces pensées abstraites s'inscrivent aussi dans la lumière astrale. Elles y sont inscrites mais le seul réflecteur qui leur soit offert, n'est purement et simplement que l'éther de chaleur.

Et voici la suite : Rappelons-nous que dans l'époque préhistorique de la Perse, c'était la Terre compacte qui servait aux hommes de réflecteur pour voir ce qui était enregistré dans la lumière astrale ; et ce qui était ainsi conservé et renvoyé par la Terre, cela rayonnait au loin. Cependant cela ne dépassait pas la sphère de la lune ; cela n'allait pas plus loin. De là cela revenait sur la Terre et pour ainsi dire y restait ; on voyait les secrets se refléter au moyen de la terre ; ils y restaient parce que la sphère lunaire les repoussait. Passons à la période égypto chaldéenne. L'eau qui est sur terre sert alors de réflecteur et ce qui est réfléchi va jusqu'à la sphère de Saturne. Celle-ci le repousse et il devient possible à l'homme de rester uni à ses visions sur la terre.



Arrivons à la période gréco-latine, donc jusqu'aux 12<sup>e</sup>, 13<sup>e</sup> siècles ; les visions y étaient enregistrées dans la lumière astrale grâce à l'air, le reflet s'étend en réalité jusqu'aux limites de la sphère cosmique, puis il revient. Il est extrêmement subtil, extrêmement fugace cependant l'homme reste encore uni à ses visions. Les initiés de toutes ces époques pouvaient toujours se dire : les visions qui nous ont été reflétées par la terre, l'eau, l'air, sont là, elles existent. Mais quand arriva l'époque la plus récente, seul l'élément de l'éther de chaleur a pu servir de réflecteur. Cet élément porte tout ce qui est inscrit en lui dans les étendues cosmiques au delà de l'espace jusque dans les mondes spirituels. Cette fois, ce n'est plus là.

Et déjà les choses se passent de cette façon : prenez le professeur le plus pédant qui soit ; il a des idées... (Il doit évidemment en avoir... Chaque cas devrait être examiné en particulier car en fait il en a rarement) mettons qu'il ait des idées : elles sont enregistrées dans la lumière astrale par l'éther de chaleur. Mais cet éther de chaleur est si fugace, si volatil que tout se confond aussitôt. Les choses disparaissent dans les étendues cosmiques. Une personnalité telle que Christian Rosenkreuz savait que les initiés des temps anciens avaient vécu avec leurs visions, et qu'ils pouvaient les renforcer parce qu'ils savaient qu'elles étaient là, qu'elles se reflétaient quelque part au ciel soit dans la sphère de la lune, soit dans celles des planètes soit aux confins de l'univers : elles se reflétaient. Maintenant rien ne se reflète plus. Rien ne se reflète plus pour la vision directe de veille. Les gens ont pu acquérir des idées sur la nature ; le système de Copernic a pu être adopté, toutes sortes d'idées ont pu surgir. Elles étincellent dans l'éther de chaleur et s'évanouissent dans les lointains cosmiques.

Or il arriva que Christian Rosenkreuz inspiré par un Esprit supérieur trouva le moyen de percevoir tout de même le rayonnement réfléchi bien qu'il s'agit d'un



rayonnement réfléchi par l'éther de chaleur. Pour cela, il eut recours à d'autres états de conscience atténués, subconscients, analogues au sommeil et dans lesquels l'homme est en dehors de son corps à l'état normal. Là on pouvait percevoir le reflet des idées modernes, abstraites, qu'on se fait sur les choses ; il est inscrit non dans l'espace, mais cependant dans le monde, dans le monde spirituel. Et dans la Rose-Croix se produisit cette chose merveilleuse que, comme en un stade de transition, les Rose-Croix prirent connaissance de tout ce qui à l'époque avait pu être découvert sur la nature ; ils l'assimilèrent et l'élaborèrent comme seul un homme peut le faire. Ce que les autres n'avaient mené qu'au degré de la science, eux le poussaient jusqu'à la sagesse ; ils le conservaient alors en leur âme et s'efforçaient dans la plus grande pureté possible de le méditer profondément avant de s'endormir. Et les mondes spirituels divins – non les confins du monde, mais les mondes spirituels divins – leur rapportaient ce qui avait été pensé abstraitement en un langage spirituel concret.

Dans les écoles rosicruciennes on enseignait par exemple le système de Copernic ; mais dans des états de conscience spéciaux, cette même idée leur revenait comme je vous l'ai expliqué ces jours-ci : Si bien, qu'en fait, les Rose-Croix ont parfaitement compris que ce qui est d'abord acquis dans la forme de la connaissance moderne doit pour ainsi dire *être emporté vers les Dieux* pour que ceux-ci le traduisent en leur langage avant de le rendre aux hommes.

Cela est encore possible aujourd'hui. Car, mes chers amis, si, ayant adopté le principe d'initiation rosicrucien, vous étudiez les œuvres de Haeckel et tout son matérialisme ; si vous étudiez, alors que vous êtes déjà rompu aux méthodes de connaissance exposées dans l'Initiation, « l'Anthropogénie des ancêtres de l'homme » peut-être avec répulsion ; si, même avec répulsion, vous étudiez tout ce qu'enseigne la Science naturelle extérieure, et si, ensuite, vous l'emportez vers les Dieux, vous recevrez alors ce que mon livre : « La Science Occulte » expose sur l'évolution.

C'est là voyez-vous ce qui relie le savoir faible et insipide que l'homme peut acquérir ici-bas par son corps physique, à ce que les Dieux peuvent lui donner de ce qu'il a ainsi appris, s'il a la mentalité, la préparation voulues. Mais l'homme doit « apporter » aux Dieux ce qu'il peut apprendre sur la terre car les temps ont changé.

Quelque chose d'autre est intervenu : Aujourd'hui un homme peut faire tous les efforts qu'il veut : il ne peut rien tirer de lui-même comme l'ont fait les initiés antiques. L'âme ne dispense plus de la même manière ce qu'autrefois elle donnait aux initiés antiques. Tout cela devient trouble, mêlé de tendances instinctives comme on le constate chez les médiums ou dans les états maladifs, pathologiques. Tout ce qui vient de l'intérieur est trouble car l'époque où l'on pouvait dégager les connaissances du fond même de son être est passée. Elle était déjà passée aux 12<sup>e</sup> et 13<sup>e</sup> siècles et c'est de la manière suivante que l'on peut exprimer approximativement ce qui s'est produit.

Les initiés de la Perse préhistorique ont inscrit beaucoup de choses dans la lumière astrale grâce à la résistance offerte par la terre. Quand parut le premier initié de cette époque, la lumière astrale était donc pour l'homme d'alors comme un tableau entièrement vierge. Comme je l'ai dit je parlerai plus tard de la première époque hindoue ; aujourd'hui je ne remonte que jusqu'à la Perse. La nature entière, tous les éléments, le solide, le liquide, l'air, la chaleur, constituaient un tableau où rien n'était inscrit.

Les initiés de l'époque perse inscrivent sur le tableau tout ce qu'il était possible à la Terre de réfléchir, c'est-à-dire, en premier lieu, les secrets que les hommes devaient recevoir des Dieux. Le tableau était en partie recouvert d'inscriptions et en partie intact. Les initiés de l'époque chaldéo-égyptienne purent à leur façon continuer à inscrire sur une autre partie les visions que l'eau réfléchissait. Vinrent les initiés grecs ; ils utilisèrent la troisième partie du tableau et ce tableau de la nature fut alors couvert d'inscriptions ; aux 13<sup>e</sup>, 14<sup>e</sup> siècles il en était entièrement recouvert. C'est le moment où l'on commence à inscrire dans l'éther de chaleur ; mais celui-ci se perd au loin. On écrit pendant un certain temps dans l'éther de chaleur jusqu'au 19<sup>e</sup> siècle ; on ne se rendait pas compte que cela se situait aussi dans la lumière astrale.

Mais le temps est venu mes chers amis où les hommes doivent savoir que ce n'est plus d'eux-mêmes, qu'ils peuvent, à la manière antique, extraire les secrets du monde mais seulement en préparant leur âme à lire ce qui déjà recouvre le tableau. C'est à cela que l'on doit aujourd'hui se préparer, c'est cela que l'on doit mûrir parce que l'on n'extraît plus rien du fond de soi-même comme le faisaient les anciens initiés, mais qu'on peut lire dans la lumière astrale ce qui s'y trouve. Alors, ce que l'on reçoit de l'éther de chaleur agit comme une inspiration parce que les Dieux viennent à notre rencontre et nous rapportent, dans sa réalité même, ce qui a été élaboré ici sur la terre ; de nouveau resurgit ce qui a été inscrit sur le tableau au moyen de l'air, de l'eau, de la terre.

La science est donc bien aujourd'hui le point de départ de la vision. Quand on apprend tout d'abord d'une façon scientifique les propriétés de l'air, de l'eau, de la terre et qu'on acquiert les facultés intérieures, alors si l'on dirige son regard vers ce qui est aérien, liquide, terrestre, la lumière astrale en jaillit. Mais elle n'en procède pas à la façon d'une lueur nébuleuse, elle jaillit de telle sorte que l'on peut y lire les secrets de l'existence cosmique et de la vie humaine. Que lisons-nous alors ? L'humanité actuelle y lit ce que nous avons nous-mêmes inscrit. Car que signifie cette expression : les anciens grecs, les anciens égyptiens et chaldéens, les perses l'ont écrit ? Cela veut dire que nous-mêmes avons écrit tout cela dans nos vies terrestres antérieures.

Voyez-vous, mes chers amis, de même que notre mémoire, notre mémoire intérieure nous conserve les expériences courantes de notre vie terrestre, de même la lumière astrale conserve le souvenir de ce que nous y avons inscrit, de ce que notre regard a autrefois embrassé, de ce qu'un tableau recouvert d'inscriptions

révèle sur les secrets que nous-mêmes y avons inscrits. – Et c'est justement ce que nous devons lire quand nous voulons retrouver les secrets perdus. – C'est une sorte de mémoire de l'évolution qui doit apparaître dans l'humanité. Il faut peu à peu prendre conscience qu'il existe une mémoire de l'évolution et qu'aujourd'hui l'humanité doit lire dans la lumière astrale ce qui concerne ses civilisations passées comme, à un âge plus avancé, nous lisons notre jeunesse à l'aide de notre mémoire ordinaire.

Parce que, justement, l'humanité doit en prendre conscience, j'ai orienté les conférences faites à Noël de façon à vous montrer qu'il s'agit vraiment de retrouver les secrets dont nous avons besoin, dans la lumière astrale. Ainsi l'initiation antique était surtout tournée vers le *subjectif*, la nouvelle initiation se tourne vers l'*objectif*. En cela réside la grande différence entre elles deux ; car le subjectif est maintenant entièrement inscrit dans le monde extérieur. Les secrets que les Dieux ont déposés dans l'homme, ceux qu'ils ont cachés dans son corps de sensibilité se sont révélés à l'époque de la Perse préhistorique ; ceux qu'ils ont cachés dans son âme de sensibilité se sont révélés pendant la période égypto chaldéenne et ceux qu'ils ont cachés dans son âme de sentiment et d'entendement se sont révélés pendant l'époque grecque.

Mais l'âme de conscience que nous devons maintenant développer est indépendante, elle ne recèle plus rien qu'elle puisse extraire d'elle-même ; elle se trouve devant ce qui est déjà là. En tant qu'hommes, nous devons retrouver notre humanité dans la lumière astrale. Ce qui fait la particularité de la Rose-Croix, c'est qu'à une époque de transition, elle a dû s'en tenir à un certain état de rêve, et, pour ainsi dire, rêver *la vérité supérieure* de ce qu'ici-bas la Science arrache méthodiquement à la nature.

Mais ce qui caractérise notre temps depuis le début de l'ère de Michaël, depuis 1879 environ dans le dernier tiers du 19<sup>e</sup> siècle, c'est qu'on peut maintenant atteindre *d'une manière consciente* ce qui, au temps des Rose-Croix, a été acquis de la manière que j'ai indiquée ; on peut dire qu'aujourd'hui on n'a plus besoin de cet état demi-conscient, mais d'un état de conscience plus lucide. L'homme peut alors avec les connaissances naturelles qu'il a acquises plonger dans le monde supérieur ; la connaissance de la nature vient à sa rencontre du haut du monde spirituel ; tandis qu'il lit à nouveau dans la lumière astrale ce qui y est inscrit, cela revient vers lui dans sa réalité spirituelle. En portant vers le monde spirituel les connaissances naturelles acquises ici-bas, ou les créations de l'art naturaliste ou encore les sentiments religieux actifs à l'intérieur de l'âme selon un mode naturaliste – car au fond la religion aussi est devenue naturaliste – c'est en fait Michaël que l'on rencontre si on développe les facultés nécessaires.

On peut donc dire que les esprits les plus éclairés de la Rose-Croix se distinguent à leur désir ardent de rencontrer Michaël. Ils ne pouvaient le faire que *dans une sorte de rêve*. Depuis le dernier tiers du 19<sup>e</sup> siècle c'est *d'une manière consciente* que les hommes peuvent, dans l'Esprit, rencontrer Michaël. Mais

Michaël est une entité très particulière. Michaël est une entité qui en somme ne révèle rien, si on ne lui apporte pas le résultat d'un travail spirituel assidu fait sur la Terre. Michaël est un Esprit silencieux – Michaël est un Esprit très réservé. Alors que les autres Archanges, dirigeants sont des Esprits loquaces, au sens spirituel naturellement, Michaël, lui, est un Esprit tout à fait taciturne, qui parle peu et qui ne donne ses directives que très rarement. Car ce qu'on reçoit de Michaël ce n'est pas la parole mais – si je puis m'exprimer ainsi – le regard, la force du regard.

Cela tient à ce que Michaël s'occupe essentiellement de ce que l'homme doit créer en puisant dans l'Esprit même. Il suit les résultats de l'activité humaine. Les autres Esprits s'occupent davantage des causes ; Michaël intervient dans les résultats. Les autres Esprits donnent à l'homme l'impulsion de ce qu'il doit faire. Michaël sera le véritable Héros spirituel de la liberté. Il laisse les hommes agir, mais il recueille alors ce qu'ils ont fait pour le transporter dans le Cosmos et y continuer ce que les hommes ne peuvent pas encore achever ici-bas.

Devant les autres entités de la hiérarchie des Archanges, on a ce sentiment : c'est d'eux que viennent les impulsions de faire ceci ou cela ; plus ou moins puissantes, les impulsions viennent d'eux. Mais Michaël est l'Esprit qui ne donne pas l'impulsion première car la période de souveraineté qui porte sa marque authentique, celle qui vient de commencer, exige que les choses viennent de la liberté humaine. Quand en pleine liberté l'homme, stimulé par la lecture de la lumière astrale, fait ceci ou cela, qu'il en soit conscient ou inconscient, Michaël porte cet acte terrestre humain jusque dans le Cosmos ou il devient un acte cosmique. Il se préoccupe davantage des effets, les autres Esprits, surtout des causes.

Mais Michaël n'est pas seulement un Esprit taciturne, silencieux ; quand il s'approche de l'homme il refuse nettement bien des choses que celui-ci adopte encore aujourd'hui dans sa vie terrestre ; par exemple, les connaissances concernant l'homme, ou la vie animale ou végétale et qui ont trait aux caractères héréditaires, à tout ce qui dans la nature physique se transmet par hérédité ; Michaël les refuse, il les repousse. Il veut montrer par là que les connaissances de cet ordre restent infécondes pour le monde spirituel. Seul ce que découvre l'homme, indépendamment de l'hérédité dans l'humanité, l'animalité, le végétal, trouve grâce devant Michaël et dans ce cas ce n'est pas le geste si expressif du refus que l'on reçoit mais le regard approuvateur qui dit : cette pensée est juste devant la sage direction du Cosmos. Car ce vers quoi l'on doit tendre de plus en plus c'est pour ainsi dire : méditer, pour se percer une voie jusqu'à la lumière astrale, contempler les secrets de tout ce qui existe, se présenter alors devant Michaël et recevoir le regard approuvateur qui dit : cela est bien ! Cela est justifié devant la direction du Cosmos.

Michaël oppose aussi un ferme refus à tout ce qui est par exemple diversité des langues humaines. Aussi longtemps que l'on se borne à revêtir ses connaissances

des mots d'une langue nationale, aussi longtemps qu'on ne les élève pas jusque dans la pensée, on ne s'approche pas de Michaël. C'est pourquoi, aujourd'hui encore, une lutte très âpre se livre dans le Monde Spirituel ; car d'un côté l'impulsion de Michaël est entrée dans le développement de l'humanité, elle est là ; mais d'un autre côté il y a dans ce développement de l'humanité bien des éléments qui ne veulent pas accepter cette impulsion de Michaël, qui veulent la repousser. Et parmi ceux-ci se trouvent par exemple les sentiments nationalistes. Ils se sont enflammés au 19<sup>e</sup> siècle et sont devenus de plus en plus forts au 20<sup>e</sup> siècle. Ces derniers temps, c'est selon le principe des nationalités que l'on a, on ne peut pas dire tout réglé – mais plutôt tout déréglé. – Tout a été en fait désorganisé.

Tout cela s'oppose furieusement au principe de Michaël ; ce sont des forces ahrimaniennes qui s'efforcent d'entraver l'action, l'impulsion des forces de Michaël dans la vie terrestre de l'homme. On observe donc aujourd'hui ce combat des Esprits ahrimaniens qui montent à l'assaut des hauteurs, qui voudraient porter dans les hauteurs ce qui provient des impulsions nationales héréditaires ; ce que Michaël refuse et repousse énergiquement. C'est un fait que se livre aujourd'hui dans cette direction une lutte spirituelle des plus vives parce que dans une grande partie de l'humanité la pensée est absente : les hommes ne pensent qu'en mots. Mais ne penser qu'en mots, ce n'est pas la voie qui mène à Michaël. On ne va vers lui que lorsqu'à travers les mots on atteint les expériences spirituelles vivantes et vraies, lorsqu'on ne s'en tient pas aux mots, mais qu'on va à la vraie, à l'intime expérience vivante de l'Esprit.

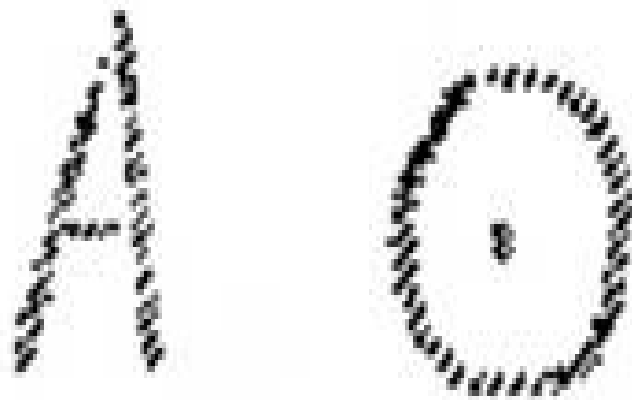
Et c'est là le secret de l'initiation moderne : au-delà des mots atteindre à la vie de l'Esprit. Il n'y a en cela rien qui s'oppose au sentiment de la beauté d'une langue ; car c'est justement quand on cesse de ne penser qu'en mots, qu'on commence à sentir ce qu'est la langue comme un élément de sentiment présent en soi et qui jaillit de soi. Mais, actuellement, l'homme ne peut que s'efforcer d'y atteindre.

Peut-être, au début, n'est-ce pas directement par le langage que les hommes pourront y arriver mais, d'abord, par l'écriture. Car au sujet de celle-ci il faut reconnaître que ce ne sont pas les hommes qui possèdent l'écriture, mais bien l'écriture qui tient les hommes. Que signifie donc cette expression : l'écriture tient les hommes ? Cela veut dire que dans le poignet, dans la main on a une certaine façon d'écrire, la main écrit machinalement et cela enchaîne l'homme. Il ne s'affranchit que lorsqu'il écrit



comme il peint ou dessine ; quand les lettres placées l'une à côté de l'autre deviennent un dessin, où il n'y a pas ce qu'on appelle ordinairement l'écriture, mais où l'on dessine la forme de chaque lettre d'une manière si objective que l'essentiel, c'est le fait de voir.

C'est pour cette raison que dans certaines écoles rosicruciennes il était interdit – quelque paradoxal que cela puisse paraître aujourd'hui – d'apprendre à écrire avant 14 ou 15 ans, afin que cette forme, ce mécanisme qui s'épanche dans l'écriture ne pénètre pas dans l'organisme humain avant que la vision de la forme des lettres ne soit cultivée. Aussitôt qu'il avait appris les lettres conventionnelles qui servent aux relations humaines, l'élève devait en apprendre d'autres, les véritables lettres des Rose-Croix, et qu'on a prises pour une écriture secrète, dont on dit que c'était une écriture secrète. Elle n'était pas secrète : l'intention était de faire apprendre en même temps que le A un autre signe : O pour qu'on ne s'en tienne pas à un seul signe, mais pour qu'on s'affranchisse du signe. L'A devenait pour ainsi dire quelque chose de supérieur dans ce rapprochement du signe A et du signe O, dans lequel la lettre A s'identifiait avec la voyelle A qui émane de nous pour planer, et pour modeler l'air.



Provenant de la Rose-Croix bien des choses filtrèrent dans la masse du peuple ; car c'était un principe essentiel chez les Rose-Croix que les membres réunis dans un petit groupe se dispersent ensuite dans le monde où comme je l'ai déjà dit ils

pratiquaient souvent la médecine ; et c'est en qualité de médecins qu'ils répandaient leurs connaissances dans les cercles plus vastes où ils pénétraient. Avec ces connaissances se répandaient aussi certaines opinions qu'on retrouve partout où subsistent des traces de la Rose-Croix. Elles prennent parfois des formes bizarres ces opinions ! L'une d'entre elles consistait à taxer de magie noire l'habitude moderne d'écrire et d'imprimer. En fait rien n'empêche davantage de lire dans la lumière astrale que l'écriture usuelle. Cette façon de fixer artificiellement la pensée gêne énormément la lecture dans la lumière astrale et il faut d'abord vaincre cette habitude d'écrire quand on veut lire dans la lumière astrale.

Et là se rejoignent deux choses dont j'ai dit un mot il y a quelque temps : c'est que l'homme doit participer de toute *son activité intérieure* aux expériences spirituelles qu'il fait. Je vous ai déjà confié que j'ai de nombreux carnets dans lesquels je note ou je dessine ce qui se révèle à moi. Généralement je ne les regarde plus jamais. Mais parce que l'homme entier est actif, et non la tête seulement, les connaissances qui elles aussi concernent l'homme entier se présentent d'elles-mêmes. Celui qui agit ainsi s'habitue peu à peu à ne donner que peu d'importance à ce qui est fixé et qu'il voit physiquement, mais s'en tient à sa propre activité intérieure afin de ne pas détruire sa faculté de contempler ce que révèle la lumière astrale. Du simple fait, quand on doit fixer quelque chose par l'écriture, de ne pas s'arrêter au mécanisme de l'écriture courante, mais de prendre plaisir à dessiner les lettres (car c'est déjà un art comme lorsqu'on peint) ou encore de ne pas réfléchir sur ce qu'on écrit, on ne perd pas la faculté de voir ce qui est imprimé, ce qui est enregistré dans la lumière astrale.

Ainsi l'obligation d'écrire comme on doit le faire actuellement entrave le développement spirituel. C'est pourquoi dans notre école Waldorf on donne une grande importance à ce que les élèves n'abusent pas de l'écriture comme c'est malheureusement le cas dans la pédagogie ordinaire, et cela, pour qu'ils puissent rester en contact avec le spirituel, car cela est nécessaire. Il faut que le monde en vienne de nouveau à placer le principe de l'initiation parmi les principes de la civilisation car c'est seulement ainsi que l'homme, sur la terre, peut recueillir dans son âme ce qui lui permettra de se présenter devant Michaël et de rencontrer son regard approbateur. Le monde l'exige. La volonté en sera affermie, l'homme sera associé à la marche spirituelle du Monde. Et par là il collaborera à ce qui, grâce à Michaël et commençant avec son règne, doit être introduit dans le développement de l'humanité et de la Terre.

Il y a donc beaucoup de choses à considérer si l'homme veut franchir correctement l'abîme dont j'ai parlé hier, et devant lequel se tient un gardien. Comment cet abîme s'est creusé vers les années 1840, au milieu du 19<sup>e</sup> siècle, comment sous l'influence des connaissances que je vous ai à nouveau exposées aujourd'hui l'homme considérant cet abîme peut se comporter envers le gardien, ce sera là le sujet des prochaines conférences.

**OUVRAGES DE RUDOLF STEINER  
DISPONIBLES EN LANGUE FRANÇAISE**

*Editions Anthroposophiques Romandes*

Autobiographie Vol. I et II

Vérité et Science

Philosophie de la Liberté

Nietzsche, un homme en lutte contre son temps

Chronique de l'Akasha

Le Congrès de Noël. Lettres aux membres

Les degrés de la connaissance supérieure

Goethe et sa conception du monde

Théorie de la connaissance de Goethe

Des énigmes de l'âme

Les guides spirituels de l'homme et de l'humanité

Anthroposophie : L'homme et sa recherche spirituelle

La vie entre la mort et une nouvelle naissance

Histoire occulte Réincarnation et Karma

Le Karma, considérations ésotériques I, II, III, IV, V, VI

Un chemin vers la connaissance de soi

Le seuil du monde spirituel

Les trois rencontres de l'âme humaine

Développement occulte de l'homme

Le calendrier de l'âme

Métamorphoses de la vie de l'âme

Eveil au contact du moi d'autrui

Psychologie du point de vue de l'Anthroposophie

Culture pratique de la pensée. Nervosité et le Moi. Tempéraments

Anthroposophie, Psychosophie, Pneumatosophie



Connaissance. Logique. Pensée pratique

Rapports entre générations, les forces spirituelles qui les régissent

Fondements de l'organisme social

Economie sociale

Impulsions du passé et d'avenir dans la vie sociale

Education, un problème social.

Education des Educateurs

Pédagogie et connaissance de l'homme

Enseignement et éducation selon l'Anthroposophie

Pédagogie curative

Psychopathologie et médecine pastorale

Physiologie et thérapie en regard de la science de l'esprit

Physiologie occulte

Médecine et science spirituelle

Thérapeutique et science spirituelle

L'Art de guérir approfondi par la méditation

Santé et maladie

Lumière et matière

Agriculture : fondements de la méthode biodynamique

Le christianisme et les mystères antiques

Entités spirituelles dans les corps célestes et dans les règnes de la nature

Forces cosmiques et constitution de l'homme.

Le mystère de Noël

Macrocosme et microcosme

L'apparition du Christ dans le monde éthérique

Aspects spirituels de l'Europe du Nord et de la Russie :

Kalevala – Songe d'Olaf Asteson – L'âme russe

Lucifer et Ahriman

Centres initiatiques

Mystères : Moyen Age, Rose-Croix, Initiation moderne

Mystères du Seuil

Théosophie du Rose-Croix

Christian Rose-Croix et sa mission

Noces chymiques de Christian Rose-Croix

Mission cosmique de l'art

L'art à la lumière de la sagesse des mystères

Le langage des formes

Essence de la musique. Expérience du son

Nature des couleurs

Premier Goethéanum, témoin de nouvelles impulsions artistiques

L'esprit de Goethe, sa manifestation dans Faust et le Conte du Serpent vert

Goethe : Le Serpent vert, Les Mystères

Bindel : Les nombres, leurs fondements spirituels

Biesantz/Klingborg : Le Goethéanum : l'impulsion de Rudolf Steiner en architecture

Raab : Bâtir pour la pédagogie Rudolf Steiner

Klockenbring : Perceval

Mücke/Rudolf : Souvenirs : R. Steiner et l'Université populaire de Berlin 1899-1904

Floride : Les Rencontres humaines et le Karma

Streit : Légendes de l'enfance. Naissance et enfance de Jésus

---

[{1}](#) C'était le 31 décembre 1923. Or, le Goethéanum fut incendié dans la nuit du 31 décembre 1922.